Gilles et Bérénice

Encore un journal.

Mars 2009-nov. 2010

Prolégomènes cinématographiques.

« … Sinon une tristesse très vieille, si vieille qu'elle l'avait sans doute ressentie la première fois dans une vie antérieure, au moyen-âge ou au temps des rois fainéants. Et depuis, vois-tu, cette tristesse revenait à fréquence régulière, impossible pour Claire d'y échapper, inutile ! Elle appelait ça ses *jours de chiale*, elle les accueillait en rigolant, comme des cousines, mais ses yeux restaient mouillés, j'aurai pu l'étrangler ces jours-là, à ne pas pouvoir l'aider, je me sentais tellement humilié, comme si elle me forçait à éprouver mon impuissance devant le malheur des autres…

– Tu veux dire qu'elle pleurait pour t'énerver ?

– Je ne prétends pas que c'était contre moi. Juste elle pleurait, comme un Bouddha ou une divinité du chant et c'est impossible pour les autres d'admettre qu'on puisse pleurer de cette manière-là, avec ce sourire. Et puis un jour Claire s'est tuée et elle avait 17 ans, et tout le monde a été tellement surpris, je t'assure. Avant le chagrin, c'est l'étonnement qui a régné dans notre maison. Elle était belle ma sœur et heureuse… Et tout avec elle se faisait en communion, tu comprends ? Elle partageait tout, si ce n'est ça, justement, ses jours de chiale. Et moi je crois que ce sont ces très vieilles tristesses qui l'ont tuée. Je crois qu'on surestime énormément nos tristesses en général. On meurt toujours de tristesse en fait.

– Tu veux dire que la tristesse est installée en nous dès notre naissance ?

– Oui.

– Comme la couleur des yeux ?

– Oui. Exactement. Et c'est pour ça qu'il faut en prendre soin. Et pour ce soin,

les autres ne peuvent rien. Personne ne peut rien pour ou contre notre couleur des yeux… »

Dans Paris, Christophe Honoré.

✪

Pourquoi ce dialogue sur la tristesse a ouvert ce travail, le 4 mars 2009, à Oloron-Sainte-Marie, je ne sais pas trop (peut-être simplement parce qu'ils étaient là), mais les derniers mots me paraissent tellement limpides, tellement évidents.

L'évidence de la tristesse.

✪

« J'ai envie de t'étrangler. »

Ou – *j'ai envie de l'étrangler,* s'il se parle à lui-même.

✪

Méthode

C'est le temps maintenant de commencer à organiser quelque chose. D'où ce journal à l'ordinateur je suppose.

Après avoir appris par cœur toute la pièce de Racine, je me rends compte qu'étonnamment, je ne la connais pas mieux. Je ne m'y attendais pas du tout. Et pourtant je la connais bien je crois, j'ai pris le temps qu'il faut pour ne pas l'oublier dès la première pause. Mais tout cela n'est que surface. Rien ne m'imprègne plus qu'avant.

Je suppose pourtant, qu'après d'autres travaux d'approche, le fait de la savoir vers à vers m'aidera.

Dans l'ordre ou le désordre (ou l'ordre relatif), il faudrait maintenant :

1° la dire in extenso à moi-même, d'abord, puis à des gens.

2° la recopier sur ordinateur pour pouvoir jouer avec les matières et par exemple, après

a) faire une version courte, mais sans rien d'autre que Racine (comme j'avais fait pour *Cyrano*).

b) S'amuser à remettre les inversions poétiques à l'endroit. Exemple :

De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère
Des fers de Claudius Felix encore flétri
De deux reines, Seigneur, devenir le mari…

Seigneur, nous avons vu le frère de Pallas l'affranchi
encore flétri des fers de Claudius Felix
devenir le mari de deux reines…

c) Faire un travail de statistique. Nombre d'occurrence du mot *Cœur, douleur, Seigneur*…

3° Écrire une Bérénice-minute à la façon de ce que j'avais fait pour *la Comédie des erreurs* et de *Titus Andronicus.*

4° Écrire aussi, ou penser, ou travailler à une version moderne de Bérénice (penser aux *Liaisons dangereuses* de Vadim). Voir ce que peut devenir Bérénice. Travailler aux transpositions. *bérénice101112*.

5° faire un schéma « playmobil » de la pièce. Qui entre qui sort. Photographier ou filmer chaque plateau…

6° Écrire sur chacun des personnages.

7° Continuer le travail d'introspection. Le préciser, le mettre en rapport avec les grandes questions de la pièce.

8° Travailler pour septembre à deux conférences. *Les Tragédies antiques et la série américaine. Tragédie et adolescence.*

✪

Des images fondamentales :
(il ne s'agit pas des métaphores, pièges à renard et tessons de bouteille, mais des images concrètes qui peuvent s'associer à ma relation intime à cette histoire d'amour)

| Antiochus casse un miroir avec son poing. Pour l'instant c'est lorsqu'il dit : *« Il fallait partir sans la revoir. »*

| Le pistolet dans la bouche. *« Un coup de revolver serait une si douce mélodie ».*

| La bouteille de vodka à la main. Antiochus a bu un peu pour se donner du courage.

| La voiture dans la nuit. Il frôle l'accident. *Antiochus ?* (C'est la fin)

| Dans la boite de nuit, sous la lumière de la boule à facettes, Titus et Bérénice se quittent en dansant, ou se déchirent en dansant.

| Tout seul, la musique très forte Titus s'abrutit de musique. (C'est la fin)

| Titus est seul et court longtemps, jusqu'à épuisement. *« Et bien Titus, que viens-tu faire… »*

Dans la chambre de Bérénice, un séchoir à linge.

✪

Ouvrir de grands chantiers !

La place de la nostalgie.

La violence !

La lâcheté…

✪

Le 10 mars 2009.

Ce matin, sur une route de Bretagne, en écoutant le remix de Il mio rifugio, en boucle et à fond, comme il se dot et comme si j'avais un boomer au fond du coffre et des diodes bleues sur ma caisse, je visualise Bérénice.

La Fin, Le remix – juste après « Hélas ! ». Antiochus se retrouve seul, il fait semblant en disant au revoir que tout ira bien. (Peut-être dans sa voiture, penser au mime de Caubère de la fin des Marches du Palais, ou de mon jouet de gosse, le volant avec la ventouse.)

De toute façon, qu'il soit dans sa voiture ou dans sa chambre, à la fin il est submergé (il danse ?) – il s'abrutit – il s'agenouille, il tombe par terre.

✪

C'est l'hiver et il neige.

✪

Juste après :

Gilles et Bérénice

(Quando la neve…)

Personnages de la pièce :

Bérénice	Princesse étrangère
Gilles	Acteur
Titus	Futur empereur romain
Antiochus	Roi d'un pays conquis

Le frère de Roberto Benigni

La scène est à Rome. C'est l'hiver et il neige.

Avec l'aide musicale de :
Nick Cave, Richard Cocciante, P. J. Harvey,
Kylie Minogue, Cat Power, Massive Attack, Leonard Cohen…

✪

Quando la sera scivolo su di noi,
All'uscita della scuola in città,
Ci prendemmo per mano e ti dissi
Io ti amo
Quando un bambino ci taglio poi la via,
Con un tamburro di latta, una scia,
E poi quel suono rimbalzo su di noi,
Io ti amo
Il mio rifugio, il mio rifugio,
Il moi rifugio sei tu

Poi ti stringesti forte insieme a me,
Quasi a proteggere l'ecco dentro di te

Delle prime parole d'amore,
Io ti amo
Quando la neve di silenzio imbianco
Tutto quel chiasso al centro della città,
E le nostre parole gelo,
Io ti amo
Il mio rifugio, il mio rifugio,
Il mio rifugio sei tu

Quando la gente poi usci dai teatri,
Di fumo e rose copri I nostri passi,
Che contrammo di bacci mai dati,
io ti amo
Il mio rifugio, il mio rifugio,
Il mio rifugio sei tu

E quando l'incanto parla ancora di te,
Da un quaddro nata da cio che non c'è,
Sorridendo, penso ancora di te
Che ti amo
Tanto lontana, non so se sarai,
Tanto vicina ascoltarmi potrai,
Come me nessuno dirti sapra
io ti amo...

Il mio rifugio, il mio rifugio,
Il mio rifugio sei tu

✪

Réécouter le texte, exprimer le sous-texte.

✪

La question du vers est évidemment au cœur de tout ça, mais je ne me fais pas assez suffisamment confiance. Pourquoi écouter Chéreau parler du vers dans Phèdre me fait-il autant plaisir, comme si j'avais besoin d'une caution, d'un parrainage ?

Racine n'est pas fou. La mélopée insipide (si elle est uniforme) de l'alexandrin 6-6 ou 4,2-4,2, telle qu'on nous l'a appris à l'école, ou plutôt comme on se l'impose à soi-même, parce que ça facilite la

mémorisation, n'existe pas, chaque vers a un sens et une ponctuation (réelle ou virtuelle), qu'il faut écouter.

Il va falloir travailler au gueuloir !

✪

En relisant la première version de Bérénice, celle de 1671, la plus proche de celle qui a été jouée, j'y vois des variantes qui rendent le texte plus théâtral et moins littéraire.

J'y vois des virgules mystérieuses…

Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue,
Lorsqu'il passait les jours, attaché sur ma vue

Je vais lire et relire, même si je sais par cœur. C'est en lisant que je prends le temps de m'étonner. Que je prends la mesure des mystères.

✪

Le 6ème acte !

En écrire un, en écrire plusieurs ? Les jouer, les sous-entendre ?

L'autre jour, une femme me racontait la fin d'un *Misanthrope* où on entendait un coup de feu. C'est une décision lourde de la part du metteur en scène. Je la comprends mais est-ce que ça n'enlève pas une spécificité du *Misanthrope* qu'elle est une tragédie justement dont on ne décide pas de la fin.

En même temps, c'est exactement ce que je fais quand je dis qu'après le dernier *hélas*, Titus va oublier Bérénice, et que je subodore qu'après quelques années, Antiochus et Bérénice s'épouseront par désir de consolation ou par lassitude, ou par amitié.

Mais j'en fais quoi dans *Gilles et Bérénice* ? Car le silence sur ces destinées possibles ne me convient pas. Et d'en décider ne me convient pas non plus.

✪

Et puis il va falloir aborder la question du contrechamp.

Être tout seul, c'est parler. Mais écouter ? Comment je vais faire pour réagir ? Réagir à ce que j'entends ? Se décomposer, baisser les yeux, affronter…

Après tout, la passion, c'est la réaction. *« Et pour commencer, je considère que tout ce qui se fait ou ce qui arrive de nouveau est […] une passion au regard du sujet auquel il arrive et une Action au regard de celui qui fait qu'il arrive. »* Descartes, *Traité des Passions*, art. I.

Alors, évidemment, la parole est en soi réactive, et peut-être plus ici que dans d'autres théâtres, parce que le langage y est roi. Mais tout de même, le regard du spectateur ne pourra pas se détacher de celui qui parle pour aller voir comment celui ou celle qui écoute le prend.

✪

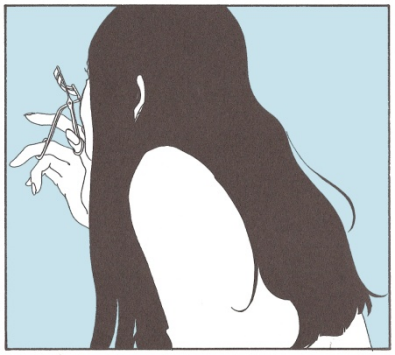
Comment se métamorphoser en femme ?

Quel corps ? Quel habit, quelle préparation ?

Les pendentifs, lourdes boucles d'oreille.

La nudité, le sexe caché entre les deux jambes, comme les enfants (comme la pochette de *Téléphone* !).

Une robe (je la vois maintenant très simple, très pauvre).



Quel âge ?

Le maquillage coule avec les pleurs.

Au début, je pensais me préparer pendant le

premier monologue de Bérénice, me transformer doucement, mais le texte ne s'y prête pas forcément.

Des cheveux… Lesquels ?

✪

5 ans !

Antiochus :

Je me suis tu cinq ans…

Après cinq ans d'amour et d'espoirs superflus…

Les autres disent *Après huit jours d'une retraite austère*, *Depuis trois ans dans Rome*, *Ces jours* (ce qui veut dire ces derniers jours) *ont vu mes yeux baignés de quelques larmes…*

Lui répond encore

Mais puisqu'après cinq ans j'ose me déclarer

Je me suis tu cinq ans
Madame…

Le poids de son silence est énorme.

(À 17 ans – il y a 28 ans donc, j'écrivais : *C'est ne rien dire qui est terrible, se taire, savoir qu'on a peut-être raté du bonheur.* Et Dieu sait que j'expérimentais ce silence, cette incapacité à parler*)*

C'est contagieux, Titus s'y met aussi :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois…

Maintenant que l'hymen joignant nos destinées
peut payer en un jour le prix de cinq années…

Un peu plus tard, Arsace à Antiochus propose encore de la patience :

À ses pleurs accordez quelques jours…

Dans huit jours, dans un mois…

Mais après ces cinq années, huit jours, une journée c'est trop long.

Huit jours, c'est le temps qu'il a fallu à Titus pour ne rien faire :

Depuis huit jours je règne et jusques à ce jour
Qu'ai-je fait pour l'honneur ?

Et c'est le temps encore interminable. L'insupportable durée qui change de temps :

Dans un mois, dans un an comment souffrirons-nous

Ces jours si longs pour moi, vous paraîtront trop courts

C'est dit, il faudrait qu'Antiochus entende cela, pour penser : — *À ton tour !*

Titus encore :

Connaissez-moi, madame et depuis cinq années
comptez tous les moments et toutes les journées…

Elle refuse. *Ça ne me sert à rien*, dit-elle en substance.

C'est la force de Bérénice. Elle sait couper court. Ce que les hommes ne savent pas faire autour d'elle, Antiochus qui souffre cinq années, Titus qui tergiverse, elle le fait très bien.

Elle dit *Bientôt…* Elle dit *Dès ce soir…* Elle dit *Tout à l'heure…*

Et lorsqu'enfin, à la toute fin, Bérénice se décide à prononcer la phrase, elle fait de ce temps fastidieux une parenthèse heureuse :

Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour

Et elle efface une dernière fois la possibilité de prolonger ces adieux :

Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.

Elle aurait refusé dans un autre temps qu'on l'accompagne sur le quai, qu'on lui dise au revoir aux premiers mouvements du train.

✪

Pourquoi Antiochus tutoie-t-il Arsace, et Titus quant à lui, voussoie Paulin ?

Qui est Paulin ?

✪

3 mai

M'est revenue la première idée qui était de jouer Bérénice en piste.

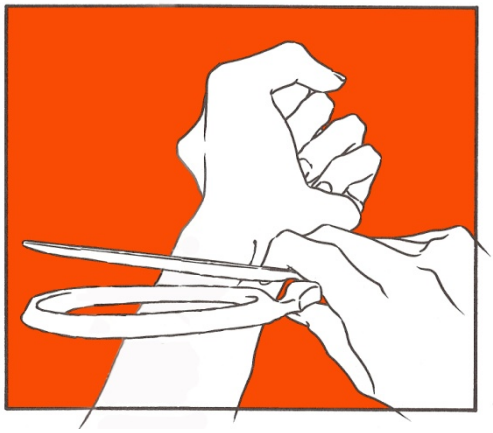
Il ne faut peut-être pas que j'évacue la possibilité de fabriquer une double pente herbeuse et moi dans le creux, au milieu.

Je crois que c'est le son qui m'a fait peur. Mais réduire l'éloignement par deux…

Je crois que c'est de tourner le dos à la moitié du public en ayant tant de choses à dire…

Y repenser.

✪



Mais quelle fin ?

✪

Je ne peux pas penser sur rien. Sans appui. Je n'en ai ni la culture nécessaire, ni la discipline.

Mes mille cahiers commencés, précis dans leurs premières pages, puis se gâtant, en font foi.

L'entreprise si valeureuse de Paul Valéry est inaccessible à ma pensée, même pas en projet. Il me faut donc des béquilles, des secours, des bouées. Travailler à une œuvre est une de ces bouées, comme de travailler à n'importe quel projet qui borne le temps, lui assigne une fin et un commencement, rétrécit le champ des possibles et ainsi, rend la tâche envisageable.

Je sens qu'avec Bérénice, une fois de plus, un peu de pensée revient. Je l'ai senti dans le début de travail sur le temps – même s'il est embryonnaire – que j'ai fait cette nuit. Un début de rigueur. Et qui paye.

✪

« La vie – notre étrange épouse – »

Valéry, *Cahiers*.

✪

Il faudrait que je relise d'autres tragédies de Racine. Les premières notamment comme *Alexandre*, mais selon mes souvenirs d'*Andromaque*, de Phèdre, et ma dernière lecture d'*Iphigénie* et de *Britannicus*, Je trouve que *Bérénice* a toutes les caractéristiques d'une pièce à la morale « cornélienne », au sens où on entend ce mot. Finalement toute cette pièce, ce

balancement et l'hésitation des personnages miment les « stances » du *Cid*.

Un dilemme et le triomphe de la gloire.

C'est toute la réplique de Titus, sa réponse à Bérénice :

Et c'est moi-même aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors et me laisser séduire.
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
chercher ce qui pourrait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible,
Que sais-je ? J'espérais de mourir à vos yeux
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'Empire parlait, mais la Gloire, Madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.
Je sais bien les tourments où ce dessein me livre,
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre
que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner
mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

Et plus loin :

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire
Je frémis. Mais enfin quand j'acceptais l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits ;
Il faut les maintenir. Déjà plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours jaloux de leur devoir,
De tous les autres nœuds oublier le pouvoir.
Malheureux ! Mais toujours la Patrie et le Gloire
Ont parmi les Romains remporté la Victoire.
Je sais qu'en vous quittant l'infortuné Titus
passe l'austérité de toutes leurs vertus ;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

Et dans la presque dernière réplique :

Ma Gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
L'Empire incompatible avec notre Hyménée ;
Et je vois bien qu'après tous les pas que j'ai fait,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, Madame, et je dois moins encore vous dire

Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'Empire,
De vous suivre, et d'aller trop content de mes fers
Soupirer avec vous au bout de l'Univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne Empereur, sans Empire, sans Cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.

On en conviendra, on est loin du sentimentalisme dont on accuse la pièce et ce renoncement est absolu. Qu'il soit douloureux et mette cinq actes à se décider, tant mieux pour le théâtre.

(D'ailleurs, il ne met pas 5 actes, il est décidé même avant la pièce, puisque Titus explique au 2nd acte à Paulin, qu'il s'est décidé depuis huit jours. D'ailleurs, toute la difficulté de la dramaturgie est d'inventer du suspense – de la *suspension*, aurait dit mont vieux prof de français – de l'hésitation organique là où tout est déjà écrit. D'où les atermoiements de Titus.

Mais *Bérénice* nous dit qu'il est difficile de devenir soi-même.

C'est ce que Titus essaie de faire, de devenir lui-même. Il le dit :

Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein
Mon amour m'entrainait et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même et pour me reconnaître

Titus s'examine, il essaie d'être juste, de reprendre à zéro. De n'écouter ni ses conseillers, ni l'air du temps, ni son amante. Ça aussi, il le dit :

Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
J'ai voulu que ton zèle achevât en secret
de confondre un amour qui se tait à regret

Entendons *J'ai <u>juste</u> voulu.*

D'ailleurs, autre argument de la pièce. Ou résumé extrême : il y a une réplique qui passe presque inaperçue de Titus. Il dit :

Je croyais ma vertu moins prompte à succomber

Et c'est ça ! En fait, Titus se rend compte que ce n'est pas si simple. Décider, il sait le faire, mais en

tirer les conséquences, en affronter les effets collatéraux.

D'une certaine manière, devenir orphelin le projette hors de l'inconséquence sauvage et magnifique de l'adolescence.

C'est un début de réflexion sur Titus, dont j'ai besoin car ce personnage ne m'a jamais intéressé avant. Je n'en voyais que la lâcheté dont on l'accuse tous en le voyant si hésitant à avouer la vérité à Bérénice.

Mais si cette hésitation n'est que la peur de faire du mal, elle nous est commune, et procède autant de la délicatesse que de la lâcheté.

Et même si parfois elle est tangible (la lâcheté) :

D'un amant interdit soulagez le tourment
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence
Surtout qu'elle me laisse éviter sa présence…

On pourrait lui faire le crédit de bien se connaitre et de ne pas s'exposer à ce dont il se sait sinon incapable, du moins fragile. Il a cette humilité.

✪

Les grandes tragédies classiques sont interprétées la plupart du temps par des acteurs d'expérience. Il est rare de jouer Phèdre, Hermione ou Oreste à 20 ans. Chemin faisant, on en oublierait que les histoires que ces textes racontent sont celles de très jeunes gens.

Ni Bérénice, ni Titus, ni Antiochus n'ont plus de 19 ans, ce sont des gamins que la vie bouscule. Ils vivent leur premier amour. Leur première déception. Imaginez Titus : il perd son père, on le bombarde empereur… Et ces trois gosses, le monde est à

leurs pieds, alors ! ce qu'il leur faut faire d'efforts pour ne pas attraper la grosse tête.

Bien sûr, ils s'aiment, mais ils ne savent pas faire. À chaque fois qu'ils se parlent, ils se vexent.

Et c'est ça qui est magnifique et mystérieux dans Bérénice, l'implacable adresse du langage de Racine, dans laquelle s'incarne la maladresse incroyable de ses héros. Dans cette langue si pure, ces 2 garçons et cette fille bafouillent. Ils cafouillent en alexandrin. La poésie de la pièce, ce n'est pas la pureté de son langage, c'est le mariage improbable entre des contraires : la perfection du langage et le bredouillage des sentiments.
Peut-être alors cette tragédie, on le lui a assez reproché, n'est que l'histoire d'une brouille amoureuse… Mais comme elle arrive à des adolescents, elle suffit à effacer le monde. Ce qui m'amène à l'autre secret de la pièce.

On les compte sur les doigts de la main, les tragédies où personne ne meurt à la fin. La tragédie, on le sait depuis Eschyle et Sophocle, c'est l'opposition des irréconciliables. Antigone doit choisir entre sa loi et la loi. Elle en meurt et tous autour d'elle. Ici, les mêmes choix agoniques. « Je t'aime » est interdit. Mais pourquoi, alors que Roméo et Juliette meurent de ce même amour interdit, Titus, Bérénice et Antiochus y survivent ?

Peut-être pour la même raison que nous survivons, nous, la plupart du temps, à nos chagrins. Si l'auteur tragique simplifie la vie en tirant les conséquences de nos douleurs et de nos choix, nos existences sont plus compliquées. On ne peut pas mourir à chaque chagrin d'amour, on se

relève… Bref ! La vie malicieuse repousse comme du chiendent sur nos cœurs anéantis.

D'ailleurs, qui-ce qui est le plus tragique dans nos défaites ? Le matin le plus difficile, est-ce celui où on s'est quitté, ou celui, quelques mois après, où on se réveille en s'apercevant qu'on n'en souffre plus ?

Et c'est ça le courage de Racine dans Bérénice. Il ne simplifie rien, il ne se débarrasse de personne. Bérénice, Titus et Antiochus, on le sait, vont devoir vivre avec leur douleur, mais leur véritable douleur, celle dont ils ne parlent jamais, parce qu'elle leur est intolérable, c'est qu'ils savent déjà qu'ils vont passer à autre chose, s'apaiser, en aimer un ou une autre…

Si ces trois gamins apprennent quelque chose, c'est le courage de vivre.

Octobre 2009.

En relisant *Andromaque*, le 1er acte d'*Andromaque*, ce soir (d'ailleurs je me rends compte que cette pièce dont je rêve sans cesse et dont je me dis souvent qu'elle est de toutes les tragédies de Racine ma préférée, cette tragédie-là je ne l'ai pas relue depuis mes 17 ans), en la relisant donc, je m'aperçois à quel point on y trouve bien moins de très beaux vers que dans *Iphigénie*, sans pour autant d'ailleurs que la tragédie en soit moins réussie. C'est exactement comme en lisant Shakespeare, passer des premières pièces à *La Nuit des Rois*, et on s'aperçoit combien l'écriture s'est accomplie.

Évidemment, je vais continuer à lire le reste. C'est drôle, j'attends avec impatience de retrouver les passages dont je me souviens : *Songe, songe Céphise*, et la folie d'Oreste.

Ah si ! Tombé sur un très joli vers :

Je songe quelle était autrefois cette ville.

Et puis aussi

Retournez, retournez vers la fille d'Hélène.

✪

Oreste :

J'ai mendié la mort

…….

Poursuivez. Il est beau de m'insulter ainsi.

Terrible ironie d'Oreste (plus que mélancolique), dont je n'avais pas souvenir. Le combat qu'il livre contre Hermione est frontal.

Il y a un cousinage certain entre *Andromaque* et *Bérénice*, mais il est à faire affleurer.

✪

C'est difficile le chagrin.

C’est que la plupart du temps, il s’agit
seulement d’une erreur

On s’est trompé alors on pleure

Parfois c’est pire, on s’est seulement trompé
d’heure

Le chagrin alors, c’est juste un rendez-vous
manqué.

✪

Les Grecs étaient partis et toute une marmaille
jouait dépenaillée au pied de la muraille,
grimpait sur le cheval aussi haut qu’une tour,
et Troie avait à vivre un peu moins de trois jours

Les Grecs étaient partis dans la nuit et le sable……

✪

Et des Rives de Pont aux Rives du Bosphore,
Tout reconnut mon Père, et ses heureux Vaisseaux
N'eurent plus d'Ennemis que les Vents et les Eaux.

Trouvé dans *Mithridate*, incroyablement beau, et trouvé aussi ce vers qui fait écho à l'amour d'Antiochus :

Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.

D'ailleurs, l'histoire que raconte Xipharès est la même histoire de dépossession d'un amour, non par l'ami et « suzerain » (je sais, c'est incongru), mais par le père.

Andromaque, captive et exilée, esclave aimée, Bérénice, conquise et étrangère, Monime, exilée elle aussi, « captive couronnée », trop aimée par trois hommes, Junie, enlevée et aimée par un monstre, Phèdre, étrangère aussi dans Trézène, Ériphile, captive et emmenée…

Rien que des femmes déplacées.

Sans Parents, sans Amis, désolée et craintive,
Reine longtemps de nom, mais en effet Captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'Époux…

Rien que des étrangères. Avec pour malédiction d'être aimées (Andromaque, Monime, Junie…) ou d'aimer (Phèdre, Ériphile, Bérénice…)

Malédiction encore de l'irréciprocité (même si c'est un topos de ma propre pensée).

D'ailleurs, il faut revoir la duperie de l'amour réciproque dans *Bérénice*, la réciprocité n'existe pas malgré *l'invitus invitam*. Malgré même le « vous m'aimez toujours » du 5ème acte.

Mais on reviendra à *Mithridate*, la tragédie préférée de Louis XIV.

✪

Le geste et la persévérance.

Titus, toujours Titus. Pour un personnage qui n'indifférait il y a encore trois semaines !

Titus dit quelque chose qu'il ne faudrait pas minimiser :

S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas.

Ce que Titus a à faire est surhumain, ou plutôt, le rend inhumain à ses propres yeux. C'est qu'il ne doit pas seulement quitter Bérénice, c'est qu'il doit la trahir, et pas seulement trahir son amour ou ses serments, mais c'est que sans elle, à l'heure qu'il est, il serait peut-être l'égal de Néron. C'est elle qui a fait de lui l'homme qu'il est.

Cette ardeur que j'ai pour ses [de la gloire] appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas, toujours la Renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.
Ma jeunesse grandie à la Cour de Néron,
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un Cœur

Pour plaire à ce qu'il aime et gagner son Vainqueur ?
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je reviens triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille Malheureux.
[…]
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire, et de tant de vertus,
Je lui dirai, Partez, et ne me voyez plus.

C'est le cœur du dilemme de Titus.

Toute proportion gardée, Titus est comme ses artistes qui se débarrassent de leur premier impresario ; celui qui les a lancés, mais qui ne leur apporte plus assez. Bérénice a « lancé » Titus, en a révélé la dignité, mais maintenant Titus doit se nourrir d'une autre force. Il doit faire preuve d'ingratitude.

Moins que jamais pour lui, le dilemme est un dilemme amoureux, la question de l'amour est réglée pour lui avant l'ouverture du rideau du premier acte. C'est la question de l'inhumanité qui le tient, un dilemme moral.

C'est d'ailleurs la seule raison qui puisse justifier l'apparent cynisme du 3ème acte.

Rappelez bien plutôt ce cœur qui tant de fois
m'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en est temps. Forcez mon amour à se taire
[…]
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi…

Sous entendons, vous qui avez fait de moi ce que je suis, vous ne pouvez pas, à moins d'être égoïste, me garder pour vous, et anéantir ainsi ce que vous avez fait. À son tour, il peut dire à Bérénice ce que Paulin vient de lui dire (je paraphrase) :

Je suis certain que votre grand courage
Ne voudra pas, Madame, détruire son ouvrage.

Mais tout ceci n'explique pas les premiers mots de cette note, que j'ai écrits sans trop savoir pourquoi, par intuition.

L'intuition que *Bérénice* est une tragédie de la persévérance. En tout cas pour Titus.

Il y a une notion fondamentale dans Jankélévitch, à propos du courage.

Le courage ne commence pas dans le pouvoir, il commence dans le vouloir. Vouloir, c'est déjà faire preuve de courage, car on s'expose par le seul fait de vouloir à être confronté à l'impossibilité du pouvoir. Dire, je veux, c'est déjà s'engager. C'est s'exposer au mépris de soi-même.

Alors, Bérénice est ceinte dans deux courages, le courage initial d'Antiochus, qui dit, *Je vais parler*, et nous l'ayant dit, s'oblige à faire ce qu'il dit (mais son vrai courage est bien de nous le dire, de la vouloir, l'eût-il gardé secret qu'il se serait ménagé une porte de sortie, comme pour un fumeur, rien n'est plus différent que de décider ou de dire *j'arrête*)…

(Je vois que je me contredis, d'abord je dis avec Jankélévitch que vouloir est en soi le courage, puis je semble faire une distinction entre un vouloir secret qui serait manque de courage, et un vouloir annoncé, qui lui serait sans échappatoire possible. Mais risquer le mépris de soi-même, fût-il secret, n'a rien d'anodin, et peut-être, que cette distinction a raison d'être parce que nous sommes au théâtre, donc, dans le domaine

de l'annonce. Dans la perspective du courage, *dire* et *se dire* ne sont peut-être pas si éloignés.)

…J'en étais à mes deux courages, le 2nd, qui clôt la pièce, la sous-tend tout du long, c'est la persévérance de Titus (ça change de sa clémence), son geste commence dans sa décision – antérieure au début, elle a huit jours –, elle se poursuit dans son annonce du 2ème acte, *je suis décidé*, elle s'exerce dans sa résistance à toutes les tentations, venues de Bérénice, d'Antiochus et de son amour même, et elle trouve sa fin dans sa dernière longue réplique (déjà citée) :

Ne vous attendez pas que las de tant d'alarmes,
par un heureux hymen je tarisse vos larmes…

✪

Le geste et la persévérance, 2

J'en remets une couche, même si tout cela fait un peu foutraque, et si j'ai conscience que ma pensée décousue manque de rigueur.

À la fois pour en finir avec cette question de la persévérance, mais aussi pour ouvrir le chantier sur le destin, dont on sait qu'il est l'occasion du principal reproche fait à *Bérénice*, à savoir qu'on y verrait aucune trace de ce qui fait la grandeur écrasante de la tragédie, la confrontation d'un homme à son *Fatum*.

On peut se servir pour cela de Descartes, en tout cas de l'articulation qu'il fait entre l'entendement et la volonté.

Est-ce que ma liberté s'accroit au fur et à mesure de ma connaissance ? Se rétrécit-elle, au contraire. Si je ne sais pas, en faisant usage de ma volonté, j'exerce un libre arbitre factice, puisque je ne décide pas en connaissance de cause, je suis donc le jouet de mes illusions, de mon opinion, et finalement leur prisonnier.

Au contraire, connaitre, c'est la possibilité de l'exercice d'une vraie volonté (ou l'exercice vrai de la volonté).

C'est la voix communément admise par la philosophie, de Platon à Descartes, ou à Spinoza.

Au rebours, on peut penser, et si on lit Descartes, on n'y trouve pas de réponse si claire que ça, qu'à trop connaitre la vérité, le problème du libre arbitre ne se pose plus vraiment, car si on connait vraiment les choses, on n'en décide pas, on n'en fait que reconnaître la vérité.

Même si Descartes n'est pas moraliste, il dit quand même, *distinguer le vrai du faux et le bien du mal*.

Le libre arbitre alors requerrait une relative méconnaissance des choses ou des actes, qui me permet qu'à en décider, il n'y ait pas d'évidence.

S'il est si important de ne pas se tromper et de ne pas prendre *Bérénice* pour une pièce délibérative (*Je la quitte ou je ne la quitte pas)*, c'est que Titus n'a pas plus le choix que Phèdre n'a le choix de subir son destin (sa détestable race) et d'aimer Hippolyte. La différence entre eux, c'est que dans cette pièce politique, le destin est devenu laïc et immanent, il

conduit Titus de l'intérieur. Signe de cela, cet incroyable vers :

Et c'est moi-même aussi qui pouvais me détruire.

La connaissance que Titus a de lui-même et du monde dont il a la charge ne lui permet pas de croire à la liberté, il sait qu'il n'a pas le choix. Ses hésitations sont purement formelles, au mieux des résistances au destin écrasant (*pourquoi suis-je Empereur ?*).

De la même façon, les stances du Cid sont un faux cas de conscience. Rodrigue ne croit pas une seconde qu'il préfére l'amour à l'honneur, s'il « stance », c'est que ça l'emmerde de trop bien savoir cela.

Ainsi, la délibération de ces deux jeunes garçons, pour l'un mûrement faite pendant huit jours (Titus), l'autre instantanée (Rodrigue), ne les conduit pas à avoir pris une décision, mais les a conduits à reconnaître qu'ils n'avaient pas le choix.

(Je dis *mûrement réfléchie* pour Titus, mais c'est faux, elle a elle aussi été instantanée :

[…] sitôt que le Ciel eut rappelé mon Père,

[…]

Je sentis le fardeau qui m'était imposé.

[…]

Et que le choix des Dieux, contraires à mes amours,
Livrait à l'Univers le reste de mes jours.

Titus a eu la même révélation, il n'a pas hésité une seconde. Là, même, la présence des Dieux semble contredire ma notion de Destin laïc et immanent, mais cette présence me paraît presque anecdotique, inessentielle en tout cas à ce destin politique, comme la subsistance d'une grille de lecture ancienne accrochée au monde nouveau)

✪

Les Grecs étaient partis et toute une marmaille
jouait dépenaillée au pied de la muraille,

grimpait sur le cheval aussi haut qu'une tour,
et Troie avait à vivre un peu moins de deux jours

Les Grecs étaient partis. Dans sa prison Cassandre
barbouillait son visage et sa bouche de cendre,
lasse de tout le temps savoir la vérité.
Pas un seul de ses frères ne reverrait l'été

Les Grecs étaient partis, sur le rempart Hélène
regardait sur le sable une écharpe de laine,
un guerrier moins soigneux l'avait laissé traîner,
il avait fait si froid au combat cette année

Priam ne sortait plus, Hécube était inquiète,
mais écoutant la nuit les clameurs de la fête
ils allèrent sourire aux Troyens rassemblés,
les Grecs étaient partis et l'on pouvait danser

Et l'on devait danser, et on faisait l'amour
Troie n'avait plus à vivre que trois nuits et deux jours
et pendant le festin les coups de barre à mine
démolissaient gaiement la muraille voisine.

Il fallait faire entrer cet énorme cheval !
Les Grecs étaient partis il n'y avait aucun mal
à brûler ce cheval de bois sur la grand place !

À faire un feu de joie de sa grande carcasse !

Cassandre pouvait bien se coucher dans la terre,
Priam était sombre
Hécube Hélène Énée……..

✪

1er Octobre 2009.

Terrassé, anéanti par la tristesse ce soir, je rentre de Nicey en voiture. Tout me mine, passer par la voie sacrée, sur ce chemin de mort me mine, j'écoute Simone et pierre Blondeau parler des rencontres cinématographiques de Pontarlier. Leur beauté m'éblouit et m'exaspère. Leur beauté me détruit.

✪

La fin du courage.

Naturellement, j'oppose le courage à la lâcheté, mais on peut l'opposer aussi au découragement. C'est par ses deux antonymes que je lui découvre deux sens différents.

« faire honte à ceux qui font silence »

Il y a dans Bérénice beaucoup de découragement de la part des deux hommes.

Repérer en moi les jours où j'ai fait preuve de courage.

Y en a-t-il ?

✪

Bérénice est une tragédie dépourvue de jalousie.

Elle existe, mais en filigrane. C'est rare.

✪

Lorsque je cherche à me souvenir des moments où j'ai fait preuve de courage, il ne me vient à l'esprit que les instants où j'ai osé faire le premier pas avec une fille, et cette ténacité qui me pousse à me lever les jours de grande fatigue.

Rien à part cela.

✪

À chaque contrariété, mon premier réflexe est encore de vouloir en finir.

Une dispute, un épuisement, un découragement, et toujours, même encore aujourd'hui – et depuis longtemps je sais que je n'en ferai rien –, mon premier réflexe : « Puisque c'est ça, je vais en finir. ».

La posture romantique ne m'a pas quitté. Elle est en moi, dérisoire.

Je dispose des pièges à loups sur la scène. Un parcours labyrinthique. Je me déplace au milieu de ces pièges tendus, les yeux bandés, en parlant. Comme une roulette russe.

Des jeunes gens – Traité des passions, art. XCV.

Le malheur de ces jeunes gens vient aussi de ce que Bérénice est désœuvrée, alors que Titus a des choses à faire.

✪

Je suis tout de même en train de faire
un spectacle testamentaire.

✪

« un ami si fidèle » c'est vraiment une expression à Racine.

✪

Il n'y a évidemment pas irréciprocité de l'amour, mais irréciprocité des destins.

Antiochus aime Bérénice qui ne l'aime pas, ou qui l'aime autrement. *I love you but you like me*.

Bérénice aime Titus absolument. Titus aime Bérénice conditionnellement.

Quant à la belle amitié entre Titus et Antiochus, elle est mise à mal par le pouvoir soudain de Titus. (*« Titus vous chérissait, vous admiriez Titus ».*) Pire, par le malentendu. Les grincements de l'amitié, Titus les mettra sur le compte du pouvoir, Antiochus de la jalousie (quoiqu'il n'en parle qu'une fois).

✪

Des vers d'Iphigénie.

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune

….

Le sort qui toujours change
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.

….

Ces noms de Roi des Rois et de Chef de la Grèce
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

….

Troie en a vu la flamme et jusque dans nos ports
Les flots en ont poussé les débris et les morts.

….

Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames

….

Mettons en liberté ma tristesse et leur joie
(pour l'étrangeté de ce vers)

….

Je l'aimais à Lesbos et je l'aime en Aulide

….

Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.
(pour la simplicité)

La fin du 2ème acte est magnifique. Cette querelle entre les deux amies, l'obstination d'Iphigénie, les dénégations à la fois sincères et mensongères d'Eriphile, le « je le dirai à Papa », etc.

On a vraiment l'impression de voler cette scène, on voudrait la voir jouer au milieu d'une foule, parlée bas.

Je disais *à la fois sincère et mensongère*, c'est vraiment ça. Iphigénie a raison de penser qu'Ériphile a une arrière-pensée, mais comme Ériphile combat cette arrière-pensée, l'accusation portée contre elle lui paraît d'autant plus injuste.

Je crois que je n'avais jamais lu Iphigénie. Et je crois que c'est à cause de la dernière scène et de cette ruse du destin.

Je suppose que je ne suis pas le premier, mais en pensant à la monter, mon premier réflexe est de vouloir supprimer cette scène. Iphigénie meurt, le vent se lève.

À la lire, c'est vraiment Racine au faîte de son écriture. Je me doute qu'elle peut faire peur aux

acteurs, car les rôles y sont très vifs. Achille est vraiment une brute (moins de paroles et plus d'action), sa confrontation avec Agamemnon est extrêmement violente. La scène entre les deux filles, la dernière imprécation de Clytemnestre, tout y est tendu, sur-tendu, comme un instrument à cordes accordé trop haut.

Le début aussi, avec son chassé-croisé diplomatique entre Agamemnon et Ulysse.

Finalement, si j'ai un petit reproche à faire à la pièce (hormis la dernière scène, mais Racine était d'avant le désastre), c'est le recours à l'Ironie théâtrale, les sous-entendus sur Oreste qui fera le bonheur de sa mère, etc. Il y en a plein, et on voit que des fois, Racine s'y complait un peu, comme pour créer une complicité avec la frange de son public qui a fait ses humanités.

Une coquetterie séductrice, donc, qui est de trop.

Quant à *Britannicus*, c'est une épreuve de force. Qui rend cette tragédie singulièrement shakespearienne, d'ailleurs. L'opposition frontale entre la mère et le fils, ressemble organiquement au début de *Richard II*, en plus bavard.

✪

Les Grecs étaient partis et toute une marmaille
jouait dépenaillée au pied de la muraille,
grimpait sur le cheval aussi haut qu'une tour,
et Troie avait à vivre un peu moins de deux jours.

Les Grecs étaient partis. Dans sa prison Cassandre
barbouillait son visage et sa bouche de cendre,
lasse de tout le temps savoir la vérité.
Pas un seul de ses frères ne reverrait l'été.

Les Grecs étaient partis, sur le rempart Hélène
regardait sur le sable une écharpe de laine,
un guerrier moins soigneux l'avait laissé traîner,
il avait fait si froid au combat cette année.

Priam ne sortait plus, Hécube était inquiète,
mais écoutant la nuit les clameurs de la fête
ils allèrent sourire aux Troyens assemblés.
Les Grecs étaient partis et on pouvait danser.

Et on allait danser, et on ferait l'amour.
Troie n'avait plus à vivre qu'une nuit et un jour
et pendant le festin les coups de barre à mine
démolissaient gaiement la muraille voisine.

Il fallait faire entrer cet énorme cheval !
Les Grecs étaient partis, il n'y avait aucun mal
à brûler ce cheval de bois sur la grand-place !
À faire un feu de joie de sa grande carcasse !

Cassandre pouvait bien se coucher dans la terre,
enfermé au château Priam pouvait se taire,
Hécube Hélène Énée promener leur air sombre,
ils avaient disparu les ennemis sans nombre.

Et tandis qu'il pissait sur la grande statue
en entendant tousser dans la panse au-dessus,

Pâris[1] décidément se dit qu'il était saoul,
qu'il devait se coucher puisqu'il dormait debout.

Et il s'allongea là, et il chassa le chien
qui grognait et mettait son museau dans sa main.
Dormir, juste oublier dans le vin dix années.
Quel silence dans Troie la dernière journée !

Les soldats dans la rue cuvaient en plein soleil.
On attendait le soir et le frais, les abeilles
revenaient butiner après dix ans sans elles
« C'est bon signe » disaient les vieux sous les tonnelles.

Et le soir arriva, on se coucha très tôt
les plats étaient restés dehors sur les tréteaux,
on rangerait demain, quand on aurait dormi.
La nuit tomba sur Troie, plus de vent, plus de bruit.

Et le cheval laissa sortir les ennemis.

✪

[1] Je sais, la veille où Troie fut prise, Pâris était déjà mort. Mais tout cet exercice de poésie néo-classique n'a de toute façon d'autre but que de me mettre en jambe.

Çà et là sur les arbres il subsiste des feuilles.

Il faut que je réfléchisse un peu. Je comprends ce besoin de vider ma pensée, mais…

C'est au moins le 5ème cahier que je commence pour Bérénice. Il faut que ça s'arrête, que ça commence.

Que ça dessine.

La douleur / Choisir / Renoncer / Jalouser / Être lâche / Partir

La tragédie n'est justement pas, naturellement, une histoire de sentiments !

(écrit en novembre, juste après la création de TOUT L'UNIVERS EN PLUS PETIT*)*

✪

(écrit aussi en novembre, juste après la création de TOUT L'UNIVERS EN PLUS PETIT*)*

Vercelletto et le destin.

Manquer de courage, c'est la question. Le destin pose la question du courage, je le pressens.

La tragédie, c'est le courage affreux.

Décider de la tragédie.

Le revolver dans la bouche, sur la tempe, dans le tiroir de la commode, sous la pile de draps.

✪

L'ADMIRATION, l'estime et le mépris, la générosité ou l'orgueil, l'humilité ou la bassesse.

La vénération ou le dédain.

L'AMOUR et la HAINE.

Le DÉSIR.

L'espérance, la crainte, la jalousie, la sécurité, et le désespoir.

L'irrésolution, le courage, la hardiesse, l'émulation, la lâcheté, et l'épouvante.

Le remord.

La JOIE et la TRISTESSE.

La moquerie, l'envie, la pitié.

La satisfaction de soi-même, et le repentir.

La faveur et la reconnaissance.

L'indignation et la colère.

La gloire et la honte.

Le dégout, le regret et l'allégresse.

Comment n'être pas tenté de passer *Bérénice* au crible des passions définies par Descartes ?

Et se dire qu'elles y sont toutes !

✪

Palimpseste.

Le sentiment tragique, 1.
Les jours où j'ai le plus souffert dans ma vie.

J'avais 7 ans. Ma mère est venue me chercher chez la gardienne et sur le chemin du retour, elle m'a dit qu'on déménagerait à la fin de l'année et que j'allais changer d'école. Je ne sais plus ce que j'ai répondu, mais comme tous les soirs de printemps, après avoir fait mes devoirs je suis allé dans le terrain vague, devant l'immeuble. Je me suis caché dans le bosquet, en imaginant que les autres étaient là et qu'on jouait à la gamelle, qui était mon jeu préféré. J'ai joué longtemps, tout seul, enfin, je ne jouais pas vraiment, c'était plutôt comme si c'était longtemps après, et que je revenais adulte dans l'endroit où j'avais passé mon enfance… J'ai escaladé le tamaris, je me suis calé dans

le creux des branches, et je suis resté jusqu'à la nuit. J'avais sept ans et je me souviens que je me trouvais très vieux, et que jusqu'à ce que la nuit tombe, assis sans bouger, j'ai regardé le balcon de notre appartement (on habitait au cinquième étage), en me disant que je pourrais remonter et sauter de là-haut, qu'après tout irait mieux, qu'il valait toujours mieux mourir que de déménager.

Aujourd'hui encore, quand je vois un tamaris, je frissonne et j'observe par où je pourrais monter, et s'il y a une place au creux des branches.

…

En 1983, je travaillais dans un poney-club, qui était dirigé par mon ancien professeur de français. 5 ans auparavant, elle avait quitté l'Éducation Nationale pour créer avec ses fils et son mari ce drôle de club hippique où on faisait avec les enfants autant de dessin, de théâtre et de poésie que de cheval. Depuis toujours, quel qu'il soit, l'endroit où je me trouve devient aussitôt ma maison et celui-là ne dérogeait pas à la règle, je pensais que j'y finirais ma vie. Un après-midi, à l'heure du goûter, je me suis assis en

face de cette femme, que j'aimais comme un père, et je lui ai dit trois mots de l'après-midi qu'on venait de passer avec les gosses. Pendant que je parlais, j'ai senti un coup sur la tête, et quelqu'un a hurlé derrière moi. Je me suis retourné, l'homme qui criait, c'était son mari. Il m'avait frappé avec sa canne (il avait perdu ses jambes et marchait avec des prothèses) et dans ses hurlements, il me reprochait de me mettre systématiquement entre lui et sa femme (ce jour-là, effectivement, je m'étais assis entre eux deux, et je lui tournais le dos). J'ai compris qu'il ne voulait plus me voir et qu'il me mettait dehors.

Je suis rentré chez moi, triste, et j'ai attendu très longtemps, près du téléphone. J'étais persuadé qu'il appellerait, lui ou sa femme, qu'il me dirait que tout était rentré dans l'ordre, qu'il s'était calmé. Je n'attendais pas d'excuse, juste qu'on me dise que je pouvais revenir. Je pensais même qu'il n'avait pas entièrement tort, et qu'à l'avenir, je ferais plus attention.

Mais le téléphone n'a jamais sonné, et tout le reste de l'été, j'ai fait le chemin à vélo, avant que le jour se lève, et je restais longtemps, caché derrière un arbre, à

la limite de leur propriété. Je regardais les enfants et les animateurs aller et venir, et cette vie, ma vie, qui m'était désormais injustement refusée.

....

À cette époque, j'étais amoureux de plusieurs femmes. Et ce n'est pas parce que j'en aimais plusieurs à la fois que je les aimais moins. Et ce jour-là, précisément, je me promenais à Avignon avec l'une d'elles. Comme elle était lesbienne, je ne lui avais pas parlé de cet amour, mais je lui faisais souvent des cadeaux. Et ce soir-là, dans cette rue, elle a regardé ce que je lui avais offert, elle m'a regardé et elle a dit : – « dites donc ! Vous ne seriez pas amoureux de moi, monsieur ? » J'ai répondu – « Ça se pourrait. ». Alors, elle m'a dit : – « Je vais t'aider. » Et elle m'a embrassé. J'ai fait semblant d'être calme, mais dès qu'elle a eu le dos tourné, j'ai couru en criant de joie jusqu'à chez moi. Je me suis dit que je m'étais trompé, ou que j'avais réalisé un fantasme commun à beaucoup d'hommes, rendre hétéro une lesbienne, ou je ne me suis rien dit du tout, j'étais simplement heureux. Je l'ai revu trois jours après, dans sa chambre d'hôtel et elle m'a demandé ce que je voulais vraiment d'elle. Je lui ai dit

– « Ta vie ! Je veux ta vie. » C'était simple. Elle m'a répondu non.

Ce n'était pas une bonne période de ma vie.

Un an avant, j'avais été assez malheureux pour avoir envie de me pendre. J'avais préparé une corde et j'étais monté la nuit dans le gril de la salle de spectacle où on répétait. Comme je me méfiais de moi (j'avais déjà tenté trois fois d'en finir, une fois avec le gaz, enfermé dans une armoire calfeutrée, mais j'avais crié au dernier moment et on m'avait entendu, une fois en me coupant les veines, mais j'avais fait ça à l'envers, et une fois au lycée en sautant du 2ème étage, mais j'avais sauté assez lentement pour qu'un camarade arrive à me rattraper), comme je me méfiais de moi, donc, j'avais entouré la corde autour d'une barre de fer, mis mon cou dans un nœud très bien fait, et avec l'autre bout de la corde, j'avais entortillé mes poignets, derrière mon dos. Je voulais ne pas pouvoir me rattraper au dernier moment. Je suis resté longtemps assis sur la barre, à 6 mètres de haut, dans l'obscurité. Et j'ai sauté, j'étais désespéré par ma vie, anéanti à l'idée de mourir, mais j'arrivais encore, au moment de sauter, à me trouver courageux.

J'ai senti une douleur horrible dans mes épaules, et tout de suite, mon cou s'est étranglé, mais pas assez. La corde autour de mes mains était trop courte et j'étais suspendu dans le vide par le cou et les mains, les deux épaules déchirées. Je ne sais pas comment j'ai fait pour remonter sur la barre, me détacher et redescendre.

Le lendemain, j'ai mis un pull à col roulé, j'ai allégué une extinction de voix, et pendant deux semaines, je me suis débrouillé pour ne pas me servir de mes épaules.

....

Lorsque le premier enfant de ma sœur est né, je suis allé la voir à Lille, et j'en ai profité pour revoir la lesbienne que j'aimais encore, mais moins douloureusement. Au retour, j'ai téléphoné à une autre de mes amoureuses, qui habitait Bordeaux et je lui ai demandé si elle avait envie de me voir. Elle m'a dit oui. Ce n'était pas vraiment sur ma route. Je suis arrivé à Bordeaux et j'ai fait comme d'habitude. Je l'ai embrassé, on a mangé… Très exactement, j'ai mangé debout derrière elle, en la caressant. Je crois même

que je l'ai déshabillée, que j'ai renversé doucement la chaise et qu'on a fini le repas comme ça, elle toujours assise à l'horizontale, torse nu, et moi sur elle. On est allé se coucher assez vite et je me sentais bien. Elle s'est assise au bord du lit et elle m'a dit qu'elle ressortait, qu'elle avait rendez-vous. Sans qu'elle me le dise, j'ai compris qu'elle avait rendez-vous avec le garçon qui réparait son frigo au moment où j'étais arrivé chez elle. En essayant de me rappeler la soirée, pour comprendre ce qui m'arrivait, j'ai repassé en revue les baisers et ses seins dans mes mains et le reste et je me suis aperçu qu'elle ne m'avait pas embrassé, qu'elle s'était juste laissée faire. Je suis ressorti de chez elle avant elle, je suis monté dans ma voiture, mais je n'arrivais pas à repartir, j'étais trop en colère. Qu'elle m'ait laissé la touché sans en avoir envie, qu'elle ne m'ait pas arrêté… Je l'imaginais patienter pendant mes caresses… C'est la première fois de ma vie où j'ai eu le sentiment d'être fâché.

....

Elle est entrée pendant que je lisais et je lui ai souri. J'étais content de la voir. Je lui ai dit une banalité gentille et puis, elle m'a demandé si j'avais couché

avec une autre femme (elle m'a dit un prénom précis, mais je ne veux pas le dire aujourd'hui). J'ai répondu oui. Elle est sortie en courant, j'ai essayé de la rattraper mais évidemment, c'était impossible. C'était stupide, j'avais décidé de lui dire, mais un peu plus tard, parce que celui qui vivait avec cette femme n'était pas loin de nous, que tout se passait bien, qu'on aurait bien le temps d'être malheureux les uns et les autres. Mais là, c'est par un autre que moi qu'elle l'avait appris et je ne pouvais plus faire grand-chose.

Le lendemain, je suis allé au bord de la route, où passaient beaucoup de camions et malgré la certitude que j'avais depuis ma pendaison que je n'étais pas fait pour le suicide, j'ai expérimenté de nouveau le désir de la mort.

À la fin de l'après-midi, je suis rentré lentement, et je savais que quoi qu'il arrive, et même si l'amour résistait à ça, il resterait entre nous cette plaie qui ne se refermerait pas.

....

En novembre 2002, ma mère m'a téléphoné et m'a dit que Sylvie était morte. Sylvie était mon amie d'enfance. On ne s'était pas quitté toutes nos 12 premières années. On s'était perdu de vue, puis retrouvé, puis reperdu. Je savais qu'elle avait une leucémie. Qu'elle en était à sa troisième transfusion. Je savais tout cela. Mais je n'étais jamais allé la voir depuis qu'elle était malade. Peut-être parce que quand on se voyait, elle me demandait toujours pourquoi je faisais ce métier-là, ou parce que je voulais croire que ce n'était pas grave, ou que mon amie à moi sortait d'un cancer et que j'avais peur. Ça ne fait rien pourquoi, mais c'était mon amie d'enfance et je n'étais pas allé la voir, de toute sa maladie. Et ce jour-là, ma mère au téléphone me disait qu'elle était morte.

....

En décembre 2003, j'ai pris un mois de vacances. Ma grand-mère était très malade et je voulais être là. Il y avait ma mère et moi, et ma sœur aussi est venue. Je crois qu'elle avait demandé elle-même à être transférée en soins palliatifs, mais je n'ai pas osé poser la question. J'étais amoureux de ma grand-mère.

J'étais comme tout le monde dans ces cas-là, je voulais qu'elle arrête de souffrir et je ne me résolvais pas à la voir mourir. Ma grand-mère était très gentille, elle n'aimait pas demander, elle était aussi très pudique. Le premier jour, elle était très faible, et elle respirait difficilement, mais de nous voir, elle a repris le dessus, et j'ai retrouvé ma grand-mère comme je la connaissais, avec ses yeux bleus d'ange. Le deuxième jour, elle a fait les mêmes efforts qu'elle avait faits la veille et qui lui avaient fait reprendre un peu du poil de la bête, mais ça ne marchait plus. Ma sœur est repartie le soir et elle savait que c'était la dernière fois qu'elle voyait sa grand-mère. Le troisième jour, à chaque respiration, elle poussait des petits cris. Elle était épuisée parce qu'elle ne dormait pas. Depuis 2 ou 3 semaines elle ne dormait pas, elle passait ses nuits assise, elle ne voulait pas se coucher de peur d'étouffer. Se lever lui faisait très mal. A chaque fois que les infirmières l'emmenaient faire pipi, elle gémissait doucement. Dans ce service, il y avait un conflit entre un médecin et les infirmières et je crois que c'est pour ça qu'on tardait à lui donner de la morphine, parce que du moment que le médecin l'avait dit, les infirmières résistaient à ses ordres. Le soir, elle avait de plus en plus mal. Des fois, on va

visiter un ami dans un hôpital et on entend quelqu'un qui crie dans une chambre. Mais là, c'était ma grand-mère qui criait. Et puis, à un moment, elle nous a regardé, ma mère et moi, et elle nous a dit – : « J'ai envie de faire pipi, mais tant pis, j'ai trop mal, je vais faire pipi dans ma culotte. » Elle a dit ça tout bas, et elle a fait pipi et je savais que si ma grand-mère qui n'avait jamais avoué à personne, par dignité, qu'elle portait un dentier, qui était si pudique, acceptait de faire pipi dans sa culotte, c'est qu'elle souffrait d'une souffrance insupportable, trop forte pour pouvoir vivre plus longtemps. On est allé voir les infirmières, on s'est fâché et elles l'ont mise sous morphine. Une simple piqûre, pas une pompe à morphine, qui distille lentement. Comme j'avais peur que la morphine ne fasse plus effet, j'ai voulu m'endormir près d'elle, et ma mère reviendrait plus tard prendre le relais. On voulait être là si la douleur revenait. Mais ma grand-mère n'a pas voulu. Elle nous a demandé de partir.

Elle est morte dans la nuit. En l'apprenant, j'ai tout de suite imaginé que la morphine avait cessé de faire effet, que m'a grand-mère s'était réveillé, qu'elle avait

eu très mal, que les infirmières avaient tardé à venir.

Le sentiment tragique, 2.
La lâcheté

Mes lâchetés sont ordinaires.

De peur qu'on m'aime moins, je mens.

Je cache des petits riens, souvent, pour éviter des paroles ou un regard sombre.

J'en veux à quelqu'un, j'ai mentalement avec lui une sévère mise au point… il arrive et je lui souris.

Lorsque je suis témoin d'une injustice, j'ai un mal fou à me lever.

Je change fréquemment de trottoir. Pour ne pas croiser un mendiant, par exemple. Quand je n'ai pas envie de lui donner de l'argent, j'évite son regard, je fais semblant d'avoir vu autre chose, de l'autre côté de la rue.

Ou pour éviter des gens que j'imagine hostiles.

Je mens aux auto-stoppeurs, quand je vois la pancarte, je leur fais signe gentiment que je n'y vais pas.

J'ai des courages dérisoires. Un soir je me promenais avec beaucoup d'argent. 4000 francs, c'était beaucoup pour moi, à l'époque. J'étais interdit bancaire et je touchais mon salaire en liquide au début de chaque mois. Un homme m'a croisé et m'a demandé si j'avais de l'argent dans ma mallette. Je lui ai répondu que non. Il était perspicace et m'a demandé pourquoi en le croisant, je l'avais changée de main et serrée fort. J'ai dit que je ne savais pas. Il a sorti un petit revolver et je lui ai dit bêtement : – « même avec ce revolver, je n'ai rien dans ma mallette. ». Il a continué son chemin.

Je ne me suis jamais battu. Même enfant, jamais battu. C'est à peine si je me suis interposé quelquefois, pour séparer deux amis.

Et je cache parfois ma lâcheté sous de prétendues convictions.

Autre chose : un soir, pendant une fête, une femme me faisait envie, mais c'est une autre à qui je plaisais. J'ai couché avec l'autre femme.

L'autre jour, quelqu'un m'a dit : – « Pas de doute, pendant la guerre, je serai entré dans la résistance. » Je l'ai envié. Moi, je ne sais pas, j'espère que oui. J'ai peur que non.

Je suis un lâche. J'ai de la douleur une peur panique. À l'idée de souffrir, je ne maîtrise plus rien.

Je parlerai sous la torture.

Au premier ongle arraché, je donnerais mes camarades.

Autour de moi, je vois beaucoup de gens courageux. D'autres qui ne le sont pas mais qui font preuve de courage. Comme je ne suis pas idiot, je me dis que je suis comme eux. Je me demande où sont mes courages.

Le sentiment tragique, 3.
L'expérience de la guerre

J'ai de la guerre une seule expérience. J'avais un ami, quand j'étais au lycée, qui s'appelait Alain. C'était un grand ami, qui n'allait pas bien du tout. Il dessinait, il voulait faire du dessin publicitaire et il était très doué,

mais son père ne voulait pas. Son père était professeur de chimie et n'imaginait pas que son fils vive ailleurs que dans un laboratoire. Le lendemain de ses 17 ans (la dernière année avant la majorité donc), le père d'Alain avait placardé un calendrier sur la porte de la chambre de son fils. Il avait entouré en rouge la date de son anniversaire, et avait écrit à côté *DEHORS !* Et tous les matins, il faisait une croix sur le calendrier, à la date où on était, comme le compte à rebours du jour où il pourrait mettre son fils à la porte. Le jour de ses 18 ans, Alain s'est engagé dans la Légion étrangère. Il n'a rien dit à personne, il a seulement écrit qu'il partait à Françoise, qui était sa petite amie. Et il est parti. Trois ans après, en me promenant dans la rue, alors que je l'avais oublié, et peut-être un peu jugé (j'étais militant anarchiste à l'époque et donc, farouchement antimilitariste) je l'ai revu. C'était mon ami, et j'ai crié joyeusement son prénom. *Alain !* Il m'a regardé et j'ai compris qu'il ne me reconnaissait pas. J'étais vexé. Triste et vexé. J'ai téléphoné à Françoise. Je lui ai dit qu'Alain était revenu. Elle était au courant. Je lui ai dit – « J'ai crié, il ne m'a pas reconnu ». Elle m'a répondu que c'était normal, Qu'il ne l'avait pas reconnue non, qu'il ne reconnaissait personne. Il revenait du Tchad (c'était la guerre au

Tchad à l'époque) et les tirs de mortiers l'avaient rendu sourd. Et il ne se couchait plus depuis presque un an, à cause des cauchemars qu'il faisait à chaque fois qu'il s'endormait. À cause de l'absence de sommeil, il était devenu presque fou.

Le lendemain, je partais à Limoges pour faire mes trois jours. Dans la salle où on était une centaine. À la question – « Qui veut s'engager ? » cinquante mains se sont levées. On avait tous entre 18 et 21 ans. Je pensais à Alain. Je n'ai pas eu à simuler pour me faire réformer P4.

Le sentiment tragique, 4.
La mort

Je fais de la mort (ou de la peur de la mort, mais de la peur panique), une expérience quasi quotidienne. Je suis en voiture, et j'éternue. Je ne peux pas m'en empêcher, que ce soit à un feu rouge, ou que je sois en train de doubler un camion par temps de grand vent, sur des voix rétrécies pour cause de travaux, Je sens l'éternuement qui arrive, l'inquiétude en moi grandit, je durcis mes épaules, je calcule mentalement ce qui peut se passer le temps que mes yeux se

ferment, les distances, les collisions. Et j'éternue. Ça ne dure que quelques secondes, mais dans ce moment dérisoire, j'ai la conscience douloureuse de risquer, pour avoir éternué, véritablement, ma vie.

Le sentiment tragique, 5.
La méchanceté

J'ai appris à me méfier des jugements hâtifs. Une de mes deux arrières grand-mères était méchante. Elle se nourrissait d'humiliations. Pour ceux qui ont vu mon dernier spectacle, l'histoire de la pancarte accrochée dans le dos des mauvais élèves, c'était elle. C'est ma grand-mère qui me l'a raconté. C'était dans son dos à elle qu'il y avait marqué « Je suis un âne » lorsqu'elle allait acheter le pain. Mon arrière-grand-mère donc, était très méchante et pendant la guerre, elle avait dû loger, comme beaucoup d'autres, un officier allemand. Quand les Allemands sont partis, cet officier de la Wehrmacht a pris ma grand-mère à part (elle avait 30 ans à ce moment-là) et lui a dit : – *Si vous avez besoin d'un témoignage contre tout ce que cette femme vous fait subir, écrivez-moi, je reviendrai.*

Le sentiment tragique, 6.
Mon père

J'ai perdu de vue mon père à 8 ans, quand il a eu son premier enfant de sa nouvelle femme. À 17 ans, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai téléphoné. Je lui ai dit que je voulais le voir. Il a dit oui. Ça avait l'air de lui faire plaisir. Lorsque j'ai raccroché, j'ai mis *C'est extra* de Léo Ferré à tue-tête et en boucle dans la maison, et j'ai dansé. Je ne me souviens que de très peu de moments où j'ai été aussi heureux.

Je l'ai vu 2 week-ends après. Chez lui et tout s'est très bien passé. Au moment de se dire au revoir, sur le quai de la gare il m'a dit qu'il avait passé un très bon week-end mais qu'il ne fallait pas que ça se reproduise trop souvent. Il m'a dit très exactement. : – *« Il ne faut pas venir trop souvent. Je vous ai fait du mal à ta sœur et à toi, je ne voudrais pas en faire autant à mon autre fille. »* Ce n'était sans doute la meilleure des choses à dire à son fils de 17 ans, qui après neuf ans, avait pris son téléphone, avait fait le voyage… Pourtant je ne m'en souviens pas comme d'un déchirement, je me souviens même que sur le coup, j'ai compris ce qu'il me disait et j'ai trouvé qu'il avait raison. Et finalement, moi non plus, je ne voulais pas le voir trop souvent.

Le sentiment tragique, 7.
Run

Quand je suis heureux je cours. Une fois, une femme m'a donné un baiser que j'attendais depuis longtemps. Je suis parti très calmement, mais elle m'a vu passer et repasser en courant dans la rue. Mon meilleur ami, qui buvait un coup avec elle, lui a dit : – *« S'il fait des allers et retours, c'est qu'il doit être très heureux ! »*

Le sentiment tragique, 8.
Kids, 1st part unfinished

Évidemment, je me demande souvent pourquoi je ne veux pas d'enfants. C'est une question sans doute obsessionnelle. Et puis, si on ne se la pose pas, d'autres vous la posent assez fréquemment pour que vous ne puissiez pas passer à autre chose…

L'autre jour, j'ai lu les premiers poèmes du fils de mon amoureuse. Je me suis effondré.

C'est octobre
L'automne est arrivé
Les feuilles tombent
Les arbres se dégarnissent

Ce temps est très beau mais rend malheureux
Octobre j'aime bien

La tristesse de l'oie
Il était une fois une oie qui était très seule mais aussi très triste.
Un jour un serpent passa par là, et lui demanda :
« Pourquoi tu pleures, l'oie ? » L'oie lui répondit :
« Parce que je suis seule, tellement seule, que je pourrais me faire manger par un ours. »
Le serpent réfléchissa deux secondes et la bouffa.

✪

Haïku de la nuit du 25 au 26 mai.

Des larmes ont dessiné à la peinture blanche, sur tes joues, la forme d'un défunt.

On recommence (mais ce n'est plus un haïku)…

(Le courage)

Des larmes ont dessiné à la peinture blanche, sur tes joues cette nuit, la forme d'un défunt.

Tes doigts avaient laissé des marques rouges dans tes bras que tu croisais sans t'en rendre compte, une fois le sommeil venu.

Des bleus sur tes cuisses, apparus on ne sait pourquoi.

(Tiens, les couleurs du drapeau, mélangées, mais je n'y suis pour rien. Des couleurs il y en a d'autres, le violet des rideaux, le jaune des volets, le rose d'un bouquet de roses dans un vase doré…)

Tu t'es réveillée, tu t'es assise sur le rebord du lit. Tu étais toute nue. Tes pieds ne touchaient pas le sol, et tu les balançais doucement. Tu t'en es rendu compte et tu as arrêté.

Le violet des rideaux, le jaune des volets, le rose du bouquet de roses dans le vase doré…

Tu as fermé les yeux trois ou quatre secondes, l'appartement s'est arrêté aussi.

Tu as pris une grande respiration, ton courage à deux mains.

Tu as rouvert les yeux.

✪

Quelle place donner au désir dans Gilles & Bérénice ?

✪

Et puis il y a des mots trop compliqués, prenons *inexorable*.

Un mot prétentieux.

✪

(L'ironie)

Tu t'es moquée de moi ce matin dans le pré.

Que faisions-nous là-bas ? T'y avais-je rejoint ou bien tu m'y cherchais ? J'ai oublié, mais tu t'es moquée de moi, de ça je me souviens.

Nous sommes venus ensemble, juste au sortir du lit. (Chacun de notre lit, je préfère préciser.) On marchait dans ce pré, et là tu t'es moquée pour la première fois.

L'ironie s'est partout insinuée dans tes veines.

L'ironie, tu le sais, c'est une malédiction.

Je ne peux plus parler. À chaque mot tu ris, aux mots qui me plaisaient, aux mots qui te plaisaient, avant.

L'ironie t'envahit comme une marée noire. Pas de filets trop forts, elle jette autour de toi ses plaques de goudron.

Aux aguets de mes moindres faux pas, tu attends.

Tu vas me perdre. Tu n'y peux rien.

✪

(La gloire)

Je me suis étonné en passant la montagne.

Les Espagnols n'hésitent pas à appeler leur fille *Gloria*. *Gloire* en France est beaucoup plus rare, voire interdite, murmurée.

Je te souhaite la gloire, ont dit les fées au-dessus du berceau.

Ne cache pas ton désir, étale-le au grand jour comme un gâteau de communiante, qu'il donne envie à

tous, et surtout à ceux qui se font une loi de ne pas y toucher.

✪

Il resterait à écrire une Histoire Universelle de la Désillusion.

✪

L'enquête.

Il serait temps que je commence à m'interroger sur les raisons qui me poussent à monter ce spectacle. Et pourquoi *Bérénice* ?

Pourquoi, parmi toutes les pièces de Racine, celle-ci ? Alors que j'ai tendance à préférer *Andromaque*.

Je me souviens d'avoir plus ou moins « décidé », quand je l'ai lue pour la première fois, que je la préférais.

À l'époque, la litote chez moi était une coquetterie, presque un militantisme. L'économie d'effet, je mettais ça au-dessus de tout. Alors, cette proposition de Racine – « je voulais voir si on pouvait faire une tragédie sur presque rien » m'a séduit intellectuellement, plus que charnellement.

Évidemment, je modère aujourd'hui cet enthousiasme intégriste, mais c'est lui qui m'a « marié » à cette pièce-là, je n'y peux rien.

En même temps, très vite, je me suis identifié à Antiochus, avec son syndrome de « meilleur ami », ou syndrome de Cyrano, que je subissais depuis mes 14 ans, avec cette incapacité à séduire audacieusement.

Identification romantique, et pour le coup charnelle, ou plutôt, organique à ce personnage, mais

qui arrangeait bien aussi mon amour un peu excessif du contrepied permanent, puisque j'avais « décidé » là aussi qu'il fallait chercher la vérité des œuvres dans les seconds rôles, qu'ils étaient toujours plus intéressants que les premiers rôles, en tout cas que moi, je ne m'intéressais qu'à ceux-là. Déraison de l'intelligence arrogante et intransigeante d'un khâgneux.

D'ailleurs, à bien chercher, je crois que je n'ai lu que maintenant le rôle de Titus, j'avais décidé, là encore à priori, qu'il n'avait pas d'intérêt.

Après, je me demande si ce n'est pas Valérie, mon aimée d'alors, qui m'avait dit que Bérénice était sa tragédie préférée. Ça se pourrait bien, puisque c'est elle aussi qui m'a fait découvrir *Pelléas et Mélisande*, que j'ai montés 14 ans après.

Quoi d'autre ? Des petits signes, qui se sont fortement ancrés en moi, presque superstitieusement :

En 85, pendant que je penchais sur le thème latin du concours de l'ENS, les hellénistes (dont Valérie était) avaient pour thème grec la réplique de Bérénice

Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de Mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus.

Etc.

Et je me rappelle que j'avais été jaloux d'eux.

Un an après, en lisant pour mon mémoire de maîtrise un livre de Rousset sur le baroque, j'étais retombé sur un exergue où il citait Titus :

Je suis venu vers vous, sans savoir mon dessein.
Mon amour m'entrainait, et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux.

Je suis tombé amoureux de ces quatre vers, je le suis toujours, ils font partie de mon dictionnaire personnel des citations, où on peut trouver au passage *« et la nuit était obscure et elle éclairait la nuit »* de Saint-Jean de la Croix, cité par Barthes dans le *Discours amoureux* et qu'entre nous, je n'ai jamais retrouvé, même après avoir acheté tout Saint jean de

la Croix, et l'avoir lu (en diagonale, il ne faut pas exagérer tout de même !).

Dans ce dictionnaire, au même niveau que ces 2 là qui me constituent (finalement, oui, au même titre qu'un muscle ou quelques pensées qui me tiennent à cœur), il y aurait aussi Montaigne : *« Qui ne voit que j'ai pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'irai autant qu'il y a d'encre et de papier au monde »*, Beckett : *« Moi j'avais aimé l'histoire de ce vieux Geulincx, mort jeune, qui m'accordait la liberté, sur le noir navire d'Ulysse, de me coucher vers le levant, sur le pont. C'est une grande liberté pour qui n'a pas l'âme des pionniers. Et penché vers les flots, esclave tristement hilare, je regarde l'orgueilleux et inutile sillon, qui ne m'éloignant de nulle patrie, ne m'emporte vers nul naufrage. »* Rilke (cité par Simon au début d'*Histoires* : *« Cela nous submerge, nous l'organisons. Cela s'effondre, nous l'organisons de nouveau, et nous nous effondrons à notre tour. »* Pascal (trouvé dans des fragments) : *« Je demeure au-delà de l'eau ».* Spinoza : *« des idées mutilées et confuses. »* Héraclite dans la traduction de Jeannière : *« Ambigüité : approche. »*

Il y en a sans doute d'autres, qui sont vissées en moi aussi serrées qu'un organe, mais je ne me souviens que de celles-là sur le moment.

À part Sophocle et son intraduisible πολλα τα δεινα, κουδεν αντροπου δεινοτερον πελει, et Eschyle : ανερ ανεριτμον γελασμα, la mer au sourire innombrable, traduction infidèle et belle qui ouvrait le livre de Grec de ma sœur, si je me souviens bien.

(si Sophocle est intraduisible, c'est que δεινα veut dire admirable et étonnant en même temps, et même plus de choses, alors il faut choisir entre *beaucoup de choses sont admirables, l'homme est la plus admirable de toutes*, ou *beaucoup de choses sont étonnantes,* ou *beaucoup de choses sont incroyables* ou, ce qui me semble le moins moche et mauvais *Entre toutes les choses fabuleuses, l'homme est la plus fabuleuse des choses.* Mais de toute façon, c'est très décevant.

À la même époque, j'avais recopié sur des feuilles de papier couché en format raisin toute *l'Apocalypse*, et un peu après, le *Cantique des Cantiques*, pour en faire cadeau, et pourtant je préférais de loin *l'Ecclésiaste*.

D'ailleurs, être plutôt du côté de *l'Ecclésiaste* que de *l'Apocalypse*, je le considère aussi comme faisant partie de mon organisme.

(à suivre)

✪

En lisant les premières pages de la flamme d'une chandelle de Bachelard, je tombe sur des paroles, qui à proprement parler, me bouleversent, tellement j'ai l'impression d'être à leur unisson :

« Nous devons encore nous expliquer sur un autre paradoxe. Dans la volonté où nous sommes de vivre les images littéraires en leur donnant toute leur actualité, avec encore l'ambition de prouver que la poésie est une puissance active de la vie d'aujourd'hui, n'y a-t-il pas pour nous, un paradoxe inutile à mettre tant de rêveries sous le signe de la chandelle ? Le temps n'est plus des lumignons et des bougeoirs. À des choses désuètes ne s'attachent plus que des rêves périmés.

À ces objections, la réponse est facile : les rêves et les rêveries ne se modernisent pas aussi vite que nos actions. Nos rêveries sont de véritables *habitudes psychiques* fortement enracinées. La vie active ne les dérange guère. Il y a intérêt pour un psychologue, à retrouver tous les chemins de la familiarité la plus ancienne.

Les rêveries de la petite lumière nous ramèneront au réduit de la familiarité. Il semble qu'il y ait en nous des coins sombres qui ne tolèrent qu'une lumière vacillante. Un cœur sensible aime les valeurs fragiles. »

✪

Il y a un vers très important dans les phrases de Titus au IV.

Il dit à Bérénice :

J'espérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.

C'est qu'il parle du temps où il se battait encore, et ce qu'il dit à mots couverts à Bérénice, c'est qu'il a eu dès le début (5 ans auparavant, donc) la conscience que cet amour n'était qu'une parenthèse. Il a toujours su la fin de ce rêve heureux.

On sait alors que ce qu'on croyait de Titus, à savoir qu'il venait de « recevoir » la conscience de son destin, de sa charge, ou même que son combat ne date que de huit jours, ne tient pas.

Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.
Que sais-je ? J'espérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.

Tout ceci dit le contraire de ce qui se dit : je ne pensais pas à l'avenir, parce que j'avais une conscience claire de l'inéluctable.

Titus porte son malheur depuis qu'il a rencontré Bérénice.

✪

En écoutant Bachelard, en écoutant sa voix, et encore, c'est tempéré par l'accent bourguignon, j'ai la sensation d'une certaine grandiloquence.

Ça m'étonne, de la part de Bachelard, ça m'étonne, c'est une façon de parler ancienne, que j'attends chez un politique ou un speaker radio de ces années-là.

Surtout, je me demande, est-ce que cette grandiloquence nous est maintenant refusée, puisque je ne la perçois plus quand quelqu'un parle aujourd'hui ? ou bien, nous aussi, avons-nous une grandiloquence que nous ne percevons pas, mais qui frappera les générations futures ?

J'ai tout de même l'impression que certaines choses, comme l'emphase, nous sont devenues interdites (elles sont employées bien sûr, mais paraissent d'emblée vulgaires et pathétiques, mensongères)…

✪

La qualité d'une poésie, d'un langage poétique, ne se mesure-t-elle pas, finalement, à ce qu'il évite les métaphores superficielles ?

✪

Imaginons que le texte de Racine nous soit arrivé corrompu autant que le poème de Parménide. Quelle énigme !

✪

J'ai pris Racine…

✪

J'ai deux cas de conscience à un moment précis du texte, qui peuvent expliquer le combat qui se livre en moi entre le respect textuel idiot dont je ne peux me défendre, et mes velléités transgressives.

C'est à trois ou quatre vers d'intervalle, Racine écrit :

J'aimais, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre Frère.
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut.

Titus pour mon malheur vint, vous vit, et vous plut.
Il parut à vos yeux dans tout l'éclat d'un Homme
Qui porte dans ses mains la vengeance de Rome.

Et je me dis que je veux changer *aveu* en *appui*, et *vengeance* en *puissance*.

J'aimais, j'obtins l'appui d'Agrippa votre Frère.
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut.
Titus pour mon malheur vint, vous vit, et vous plut.

Il parut à vos yeux dans tout l'éclat d'un Homme
Qui porte dans ses mains la puissance de Rome.

Non que je ne comprenne pas ces mots, et leur sens spécifique à cet endroit, mais ils créent un trouble, un retard de pensée, du au sens que leur donne le XVIIème siècle.

Il va bien falloir aussi que je m'occupe du problème d'*Hymen*, qui revient à tout bout de champ

✪

J'ai tellement marié le quatrième acte, en tous cas à partir de l'explication entre T. et B., à Massive Attack et à cette atmosphère de boite de nuit, ou plutôt de boum de fin d'études, que je suis incapable de dire le 5ème acte sur cette même musique. D'ailleurs, c'est le contraire, c'est en constatant cette incapacité que je comprends à quel point *Paradise circus* est la toile du 4ème acte.

Ce *no man's land* que constitue une boum de ce genre, espace à la fois plein et vide, électrique, fait de frôlements, d'espaces intimes mouvants et extensibles (ou au contraire, rétrécis) un espace de contractions, de passions exacerbées, de doutes accumulés (j'y vais ? Elle veut ? Je lui plais ? J'ai l'air de quoi ?) autant que d'oubli de soi-même, ce vaste garage aménagé pour la cause de la fête, splendide et désolé, peut vraiment servir de théâtre à toute l'histoire de *Bérénice*, plutôt que le café dont je parlais au début comme d'un décor possible à cette histoire.

Pas étonnant qu'une fois de plus, les séries américaines me donnent les clés, en tous cas, m'inspirent. *Skins* en ce moment. Arrivée à point nommé.

✪

Samedi 11 septembre.

Je viens donc de m'enfermer pour huit jours dans un des appartements, longs, lumineux et sobres du Corbusier.

Ici, presque pas de meubles, et j'ouvre le premier chantier véritable de cette création.

Depuis hier, encore prisonnier du décalage horaire, j'ai dormi entre chaque acte que je récitais, et à 16 h 30, je me suis recroquevillé sur le canapé et je me suis réveillé dans la nuit, à minuit et demi, et j'ai fini le IV et le V.

C'est la première journée que je consacre entièrement au spectacle.

À priori, cela me fait plutôt me rendre compte à quel point la tâche va être rude. Dans quoi je suis parti ?

Déjà, de dire, sans réciter, en essayant de trouver des variations, la tragédie dans toute son étendue, est en soi vertigineux.

Je crois qu'il ne faut pas encore que je m'occupe de ce qui va se raconter, c'est trop tôt, quelle place a

Gilles, a la pièce, c'est trop tôt. Comment ça se mélange, c'est trop tôt. Tout est trop tôt,

Je sens que dans ma façon de rêver le spectacle, quelque chose est en force, espérons que c'est justement parce que la peur me fait précipiter les choses.

Les personnages. Il n'y aura pas d'intérêt s'ils ne sont pas là, comme dans une série américaine, touchants et irréductibles les uns aux autres. 6 personnages, c'est *Friends*, c'est *Skins*.

Je m'en suis rendu compte en cherchant les confidents, en faisant parler Paulin avec sa grappe de raisin dans la bouche, cynique et désinvolte, un peu queer sur les bords (ça, je ne sais pas), odieux et gai.

Et Arsace, avec sa voix d'étonné, gentil et désolé, paternel et impuissant. Bégayant très légèrement.

Déjà, d'avoir pour la première fois arraché ses deux là à la simple récitation du texte a aéré ma soirée.

Restent les autres, et ce ne sera pas une mince affaire. Les amoureux ont tendance à se confondre.

Surtout que j'imagine qu'un peu de sobriété ne nuira pas. Il va falloir trouver leur nécessité intérieure. Ce n'est pas la forme qui les départagera. Du théâtre, quoi !

Je mets tout en vrac.

Il va falloir que je trouve un maximum de façon de jouer plusieurs personnages à la fois, de la plus élaborée à la plus simple. Ça ne se trouvera pas sans les lieux dans lesquels ils se parlent. Le pique-nique, la boum, le bar, devant la mer, sous une couette…

Le bifrontal commence à me terroriser. Le mot est fort, disons, j'entrevois ses contraintes. Notamment celle du mouvement perpétuel.

✪

Et maintenant, attaquons-nous à
Bérénice ultra rapide…

ACTE PREMIER

(Antiochus et Arsace viennent d'entrer.)

ANTIOCHUS
Stop ! T'es jamais venu, non ? Tu as vu, c'est la classe, ici. Et encore, c'est rien qu'un couloir, imagine les piaules. Là, c'est la chambre de Titus, et là, celle de Bérénice. Va lui demander si je peux lui parler. *(Antiochus sort.)* Eh ! Dis-lui que je suis désolé de l'emmerder.

ARSACE
Il manquerait plus que ça. C'est pas parce qu'elle va devenir Reine qu'elle va vous snober quand même !

ANTIOCHUS
Vas-y, je te dis, discute pas. *(Antiochus se retrouve seul.)* Bon, je lui dis, je lui dis pas, je lui dis, je lui dis pas, je lui dis, je lui dis pas, je lui dis, je lui dis pas… J'hésite ! Tu lui dirais, toi ? Je me parle à moi, putain ! Je lui dis elle me déteste, je lui dis pas, je me déteste ! Allez, je lui dis. Elle en a rien à foutre de moi mais au moins je regretterai rien. *(Arsace revient.)* Alors ?

ARSACE
Je l'ai vue. Elle arrive dès qu'elle s'est débarrassée de ses admirateurs. Apparemment, le mariage est pour bientôt.

ANTIOCHUS
Fait chier !

ARSACE
Quoi, *fait chier*, vous êtes pas content pour elle ?

ANTIOCHUS
Si si ! Et tu t'es occupé du reste ?

ARSACE
Vous me prenez pour qui ? Je connais mon boulot quand même ! Le bateau est prêt à partir. Mais…

ANTIOCHUS
Mais quoi ?

ARSACE
C'est pour qui ce bateau ?

ANTIOCHUS
Pour moi.

ARSACE
Pour vous ?

ANTIOCHUS
Pour moi !

ARSACE
J'y comprends rien. On se fait chier à Rome depuis 3 ans et quand ça va devenir drôle, on s'en va.

ANTIOCHUS
Essaie pas de comprendre, va.

ARSACE
C'est à cause de Bérénice, elle a pris la grosse tête ?

ANTIOCHUS
Non, elle a pas pris la grosse tête, non.

ARSACE
C'est Titus, alors ?

ANTIOCHUS
Non plus.

ARSACE
C'est quoi alors ? Vous avez pas envie de vous amuser, c'est ça ? Votre meilleur ami devient Empereur, alors vous voulez rentrer dans votre trou.

ANTIOCHUS
Si tu veux.

ARSACE
J'y comprends rien.

ANTIOCHUS
Je te dirais après.

ARSACE
Après quoi ?

ANTIOCHUS
Après avoir parlé avec Bérénice.

ARSACE
D'accord. J'y comprends rien, mais d'accord.

ANTIOCHUS
Elle arrive. Laisse-nous.

(Arsace sort. Bérénice entre.)

BÉRÉNICE
Je n'en pouvais plus. C'est long, c'est long. Et *Bérénice* par ci, et *Bérénice* par là… Je te voyais plus.

ANTIOCHUS
Alors, le mariage est pour bientôt, à ce qu'on dit ?

BÉRÉNICE
Tu parles ! Titus a fait la gueule pendant 8 jours. Son père est mort mais quand même. Je commençais à m'inquiéter.

ANTIOCHUS
Et ça va mieux

BÉRÉNICE
Beaucoup mieux, oui. C'est l'enterrement, ça l'a calmé. Tu sais, il ne m'a rien dit, mais je crois qu'il essaie de me faire élire Reine d'Arabie. Je m'en fous un peu, je l'aimerais sans ça, mais ça fait quand même plaisir. Reine d'Arabie ! Tu te rends compte. Il sait pas que je le sais. On a rendez-vous ici, je vais faire comme ci j'étais au courant de rien. Je t'ai pas demandé, et toi, ça va ?

ANTIOCHUS
Je m'en vais.

BÉRÉNICE
Tu t'en vas ?

ANTIOCHUS
Oui.

BÉRÉNICE
Mais pourquoi ?

ANTIOCHUS
Je le savais. J'aurais dû partir sans te le dire.

BÉRÉNICE
Mais tu vas pas partir maintenant ? Explique-moi, au moins. Qu'est-ce qui va pas ?

ANTIOCHUS
Ce qui va pas, c'est que je t'aime.

BÉRÉNICE
Quoi ?

ANTIOCHUS
J'en ai marre d'être ton meilleur ami. Et celui de Titus aussi, d'ailleurs. J'en ai marre de tenir la chandelle. Jusque là j'ai rien dit, mais le mariage, c'est trop pour moi.

BÉRÉNICE
Franchement, je m'attendais pas à ça. Pas aujourd'hui ! J'avais trop envie que tu sois là. T'as tout gâché, là.

ANTIOCHUS
C'est ça. J'ai tout gâché. Raison de plus pour que je reste pas pour la noce. T'inquiète pas, t'entendras plus parler de moi. Ciao.

(Antiochus sort.)

PHENICE
Le pauvre !

BÉRÉNICE
J'ai rien dit, mais il m'a fait de la peine.

PHENICE
Dites-lui de revenir.

BÉRÉNICE
T'es folle ou quoi !

PHENICE
Avec Titus, c'est pas fait. Je suis pas sûre qu'il ait envie de se mettre d'emblée tout son peuple à dos. Et vous connaissez les Romains, ils aiment pas trop les étrangers.

BÉRÉNICE
Mais non ! Titus est Empereur quand même. Il épouse qui il veut. Tu verras, ils nous mangeront dans la main. Tu as vu comme il était beau à l'enterrement ! C'est la plus belle nuit de ma vie ! Viens, j'ai envie de le voir. Je vais lui faire une surprise.

ACTE II

(Titus et Paulin sont là. Paulin vient d'arriver.)

TITUS
Il arrive ?

PAULIN
Je l'ai pas vu. J'ai laissé un mot

TITUS
Et Bérénice. Qu'est-ce qu'elle fait ?

PAULIN
Elle vous aime.

TITUS
La pauvre !

PAULIN
La pauvre ? Elle va être impératrice, quand même. Il y a plus pauvre.

TITUS
Alors, ça jase en ville, non ? Qu'est-ce que les gens disent ?

PAULIN
Oh, vous savez, les gens !

TITUS
Dis-moi quand même !

PAULIN
Ils ont l'air contents.

TITUS
L'air content, l'air content. Je ne te demande pas s'ils ont l'air contents, je veux savoir ce qu'ils pensent vraiment.

PAULIN
Vraiment ?

TITUS
puisque je te le demande !

PAULIN
Vous voulez savoir vraiment… Ils sont pas contents du tout, en fait. Ils sont plutôt colère. Ils ont rien à reprocher à la petite, mais elle est pas d'ici, c'est tout. Vous savez comment ils sont. Déjà que c'est pas bien vu d'épouser une Reine, mais alors, une Reine de Palestine, c'est le pompon. Si vous voulez vous mettre tout le monde à dos, c'est gagné.

TITUS
Font chier !

PAULIN
Je sais.

TITUS
Non, tu sais pas ! Je l'aime, ça me rend fou. J'étais presque content quand mon père est mort, tu vois le tableau. Juste parce qu'il était contre ce mariage. Et le pire, c'est que maintenant que je peux faire ce que je veux… Paulin…

PAULIN
oui ?...

TITUS
Je vais la quitter. Je vais la quitter. Je peux pas l'épouser. Je le sais. Pas à Rome. Ça fait huit jours que je me suis décidé, et j'arrive pas à lui dire. Elle me regarde avec ses grands yeux, elle se doute de rien, elle est gentille. C'est horrible ! Je vais demander à Antiochus qu'il reparte avec elle.

PAULIN
J'en étais sûr !

TITUS
Eh ben ! T'as de la chance, si t'en es sûr. Moi, je suis sûr de rien. Et le pire, c'est que tout ce que je suis maintenant, c'est grâce à elle. Tu te rappelles, j'étais trop con ! Sans elle, je sais pas où j'en serais maintenant. Et pour la remercier, je la jette. C'est dégueulasse.

PAULIN
Faut pas pousser, vous lui faites de sacrés cadeaux de rupture quand même. L'Arabie, la Syrie…

TITUS
Mais elle s'en fout de ça. T'as pas vu, depuis qu'elle est arrivée, elle sort pas, elle voit personne. Il n'y a que moi qui l'intéresse. Je le sais, quand on a rendez-vous et que je suis en

retard, c'est un drame. Faut que je lui dise, maintenant. Ça va être horrible, mais faut que je lui dise.

(Arrive Rutile.)

RUTILE
Bérénice est là, je la fais entrer ?

TITUS
J'y arriverai pas

PAULIN
Allez !

TITUS
Ok.

(Bérénice et Phénice arrivent de dehors.)

BÉRÉNICE
Je te dérange ?

TITUS
Non.

BÉRÉNICE
Il paraît que tu m'as fait des cadeaux.

TITUS
Oui.

BÉRÉNICE
Merci, mais en fait, tes cadeaux, je m'en fous. Ce que je veux, c'est être avec toi.

TITUS
Je sais.

BÉRÉNICE
T'as pas le temps, c'est ça.

TITUS
Non, c'est pas ça.

BÉRÉNICE
C'est quoi, alors ? Tu n'as plus envie de me voir ?

TITUS
Mais non.

BÉRÉNICE
Je te saoule ?

TITUS
Mais non ! Pas du tout. Je t'aime.

BÉRÉNICE
On dirait pas.

TITUS
Si mais…

BÉRÉNICE
Mais ! Il y a un *mais* ? C'est quoi ? C'est l'Empire, c'est ton père ?

TITUS
Mon père ! Non, c'est pas mon père.

BÉRÉNICE
C'est quoi alors ? Je tiendrai pas, Titus. Je suis là pour toi. Je pense à toi tout le temps, je te vois cinq minutes par jour. Avec 500 personnes autour. C'est dur. Putain, c'est dur. Tu le sais que je peux pas me passer de toi, que si tu me quittes je meurs.

TITUS
Dis pas ça !

BÉRÉNICE
Pourquoi ? T'en as marre ? C'est ça, t'en as marre.

TITUS
Non, j'en ai pas marre. J'en aurai jamais marre de toi.

BÉRÉNICE
Alors, tu as quoi ?

TITUS
Je…

BÉRÉNICE
Tu as quoi ? Je te gave, c'est ça.

TITUS
Euh !

BÉRÉNICE
Oui ?

TITUS
J'y arriverai pas. Viens, Paulin, on s'en va.

(Titus et Paulin s'en vont.)

BÉRÉNICE
Il s'en va comme ça. Phénice, tu as vu ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

PHENICE
Je suis comme vous, j'y comprends rien. Vous êtes sûre de pas avoir fait une boulette ?

BÉRÉNICE
Non ! Ou alors, c'est que je l'aime trop, je le fatigue. Je comprends pas. T'étais là, j'ai dit quelque chose ? J'ai fait une gaffe ? Ou alors, il a peur. Il craint les Romains. C'est pas possible, il m'a dit qu'il s'en foutait. J'en peux plus. Je veux savoir ce que je lui ai fait ! Ou alors, je sais… Il est au courant pour Antiochus et il est fâché pour ça. C'est ça, c'est sûr. Il l'attend, c'est pour ça. Tu vois, je peux tout arranger ! Il est jaloux, c'est trop mignon.

Acte III

(Titus, Antiochus et Arsace.)

Titus
Tu pars sans me prévenir ? Je t'ai fait quoi, tu peux me le dire. Tu crois que, maintenant que je suis Empereur, je vais t'oublier, c'est ça. T'as pas confiance ? Pars pas maintenant, j'ai jamais eu autant besoin de toi.

Antiochus
De moi ? À quoi je peux bien te servir ?

Titus
J'ai besoin que tu parles à Bérénice.

Antiochus
Je peux pas.

Titus
Il faut vraiment que tu lui parles.

Antiochus
Pourquoi tu lui parles pas, toi ? Elle n'attend que ça. C'est

facile, tu sais, tu lui dis *épouse-moi*, et c'est tout. Rien de plus simple.

TITUS
C'est simple, sauf que je l'épouse pas.

ANTIOCHUS
Tu l'épouses pas ?!

TITUS
Je peux pas.

ANTIOCHUS
Quoi !

TITUS
C'est ça, tu as bien entendu. Je suis Empereur, je fais ce que je veux, mais je peux pas l'épouser. À Rome, ça se fait pas. On n'épouse pas une Reine. Je peux me taper une pute si je veux, mais pas elle. Tout le reste je peux, sauf ça. C'est con, hein ? Dis-lui, toi. Moi, je peux pas. Tu es son ami. Fais ça pour moi. Ramène-la chez elle, va. La laisse pas toute seule. Dis-lui que je l'aime.

(Il sort.)

ARSACE
C'est pas bon, ça ?

ANTIOCHUS
Je sais pas. En fait, j'y crois pas.

ARSACE
C'est moi, là, qui y crois pas. Il vous la laisse, c'est clair, non ?

ANTIOCHUS
Tu crois ?

ARSACE
Bien sûr.

ANTIOCHUS
Non !

ARSACE
Et pourquoi non ?

ANTIOCHUS
Tu crois qu'elle va m'aimer comme ça, juste parce que Titus en veut plus.

ARSACE
Elle a pas trop le choix.

ANTIOCHUS
Et je fais quoi, je la console toute la journée ? Je l'écoute me parler de Titus, c'est ça ?

ARSACE
Vous êtes chiant. À croire que ça vous plait d'être malheureux. Puisque je vous dis qu'elle n'a pas le choix.

ANTIOCHUS
Comment ça, pas le choix ?

ARSACE
Laissez-la pleurer un bon coup. Après, ne serait-ce que pour se venger de Titus, et puis, elle a besoin d'un homme…

ANTIOCHUS
Tu as raison. Je tente le coup. Puisqu'il veut que je lui dise, je lui dis… Qu'est ce que je suis en train de faire ? Elle va me détester.

ARSACE
Vous n'y êtes pour rien vous. C'est Titus qu'elle va détester.

ANTIOCHUS
tu parles ! Et puis je ne me sens pas de lui dire ça. Tu m'imagines : – Titus ne veut plus de toi, désolé. Non. J'y vais pas.

ARSACE
La voilà.

ANTIOCHUS
Merde.

(Bérénice sort de son appartement avec Phénice.)

BÉRÉNICE
T'es pas parti ?

ANTIOCHUS
C'est pas de ma faute. Titus m'a demandé de rester.

BÉRÉNICE
Tu vois Titus, toi ! Il te parle. T'as de la chance.

ANTIOCHUS
Il m'a parlé de toi.

BÉRÉNICE
Ah oui ? Et il t'a dit quoi ?

ANTIOCHUS
Je préfère pas te le dire.

BÉRÉNICE
Quoi ?

ANTIOCHUS
Ça va ! J'en connais qui seraient très contents de tout te répéter, mais pas moi. Et estime-toi heureuse.

BÉRÉNICE
Hein ?!

ANTIOCHUS
Ça va je te dis. Puisque je te dis que tu me remercieras d'avoir rien dit.

BÉRÉNICE
Tu peux pas me faire ça. C'est dégueulasse. Dis-moi ce qu'il t'a dit. Tu dis que tu m'aimes, prouve-le. Si tu m'aimes, dis-moi ce qu'il t'a dit.

ANTIOCHUS
Putain, Bérénice !

BÉRÉNICE
Si tu me dis pas, je te promets que je te déteste.

ANTIOCHUS
C'est si je parle que tu vas me détester.

BÉRÉNICE
DIS-MOI !!!

ANTIOCHUS
Ça va pas ! Je te dis, mais tu viendras pas te plaindre. Il veut que tu partes. Demain.

BÉRÉNICE
Que je parte ?

ANTIOCHUS
Oui. Il est désespéré, il t'aime, mais il veut que tu partes.

BÉRÉNICE
Que je parte !

PHENICE
Ça va aller ?

BÉRÉNICE
Le salaud, le salaud ! c'est pas vrai. Tu mens !

ANTIOCHUS
Je mens ?

BÉRÉNICE
Oui. Ça t'arrangerait bien, hein, qu'il me quitte. Mais c'est pas vrai. Il ne me quitte pas. Il peut pas. Je te déteste. Va-t'en, je veux plus jamais te voir.

(Elles rentrent toutes les deux dans l'appartement de Bérénice.)

ANTIOCHUS
Elle veut plus me voir. Sûr qu'elle va plus me voir. Je me casse.

ARSACE
Erreur !

ANTIOCHUS
Tu veux que je me fasse pourrir parce ce que son mec est nul ?! Tas vu comment elle m'a traité ? J'essaie d'être sympa, de la ménager et elle…

ARSACE
Ça lui passera. Attendez qu'elle soit prête et elle vous tombera dans les bras.

ANTIOCHUS
Non, je m'en vais. Je sais ce qui va se passer. Je vais encore faire le bouche-trou. Je veux plus en entendre parler de cette fille. *(Il réfléchit.)* Elle était pas bien, là, non ? Va quand même voir si elle fait pas de connerie.

ACTE IV

(Bérénice est toute seule.)

BÉRÉNICE
Qu'est-ce qu'elle fout ? J'en peux plus. *(Phénice entre.)* Alors ?

PHENICE
Il ne va pas fort.

BÉRÉNICE
Je te demande pas comment il va. Il vient ou quoi ?

PHENICE
Il arrive, mais vous n'allez quand même pas le voir comme ça, vous ressemblez à rien.

BÉRÉNICE
Tant mieux. Il verra ce qu'il a fait. De toute façon il va pas venir.

PHENICE
Mais si. Il arrive. Restons pas là, il y a trop de monde ici.

(Titus et Paulin entrent.)

TITUS
Va la calmer, j'ai besoin d'être seul. (*Paulin va voir Bérénice.)* C'est chaud, putain ! C'est chaud. Elle va me tuer ! Non, c'est moi qui vais la tuer. Et pourquoi, putain ? C'est pas une révolution quand même. Je l'aime, ça peut se comprendre quand même. Tu parles ! Pas les Romains, ils sont trop cons pour ça. Et même moi, ça fait huit jours que je suis Empereur, j'ai rien fait. Bonjour l'Empereur ! Tant qu'elle sera là, je serai bon à rien.

BÉRÉNICE
Laissez-moi, je veux le voir ! Ah ! tu es là ? Alors, c'est vrai, tu me quittes ?

TITUS
N'en rajoute pas, c'est assez dur comme ça. Oui. On se quitte.

BÉRÉNICE
Et c'est maintenant que tu me le dis. Tu as attendu que je sois bien accro. Tu le savais dès le début, non, qu'on pourrait rien faire. Je te l'ai demandé. Je t'ai demandé si tu étais sûr. Tu pouvais pas me le dire à ce moment-là. Tu as préféré attendre d'avoir tes super pouvoirs. Si ton père était pas mort, j'aurais au moins pu croire que c'est à cause de lui. Là, même pas. C'est toi tout seul qui décide.

TITUS
J'ai pas pu le dire avant. Je voulais rien voir. J'étais bien avec toi, c'est tout. Mais depuis que je suis Empereur. Tout a changé. Je ne fais plus ce que je veux maintenant.

BÉRÉNICE
Ça va, c'est bon. Je voulais juste que tu me le dises en face. Je voulais juste être certaine que tu étais un menteur. Je m'en vais. Tu nous imagines dans un an ? Tu nous imagines ? T'en as rien à foutre. Tu es pressé de me voir partir. Regarde ta montre, ce sera plus clair.

TITUS
Dis pas ça ! Je t'aime !

BÉRÉNICE
Pourquoi il faut que je m'en aille alors. On n'est pas obligé de se marier, on peut juste coucher ensemble. Je me ferai discrète.

TITUS
C'est ça. Entre deux signatures, on couche ensemble. De temps en temps.

BÉRÉNICE
Pourquoi pas ? Qu'est-ce que ça fait ?

TITUS
Tu crois qu'ils vont apprécier ?

BÉRÉNICE
Je te dis, t'en as rien à foutre de moi, en fait.

TITUS
Arrête de dire ça ! Tu sais très bien que j'en ai à foutre de toi. Je suis Empereur, putain, tu sais ce que ça veut dire, Empereur, à Rome ? Tu veux que je te raconte ? Tu crois que c'est facile ?

BÉRÉNICE
Justement, oui. C'est facile. T'inquiète pas. Je m'en vais. Je te gênerai pas plus longtemps, Tu peux faire ton Empereur. Tu vois, je vais même pas crier, je vais même pas pleurer. Ça te ferait trop plaisir. Je crois que je vais me suicider, tiens ! Comme ça tu seras vraiment débarrassé de moi. Et tu sais ce qui me fait plaisir ? C'est que je sais, qu'en fait, quand je serai morte, tu pourras jamais m'oublier.

(Paulin sort de la chambre de la Reine où il était alors que Bérénice vient de sortir.)

PAULIN
Alors ?

TITUS
C'est la merde. Elle veut se suicider.

PAULIN
C'est des mots. Elle le fera pas. Tenez bon, c'est un mauvais moment à passer, mais après, vous serez content de l'avoir fait.

TITUS
Tu parles ! Je suis un salaud ! Je peux pas, je vais la ramener.

PAULIN
Quoi ?

TITUS
Je sais pas ce que je dis, putain ! Je suis perdu.

PAULIN
Vous pouvez pas faire ça. Tout le monde est au courant que vous l'avez larguée. C'est la fête dans les rues.

TITUS
Putain, fais chier !

(Arrive Antiochus.)

ANTIOCHUS
Qu'est-ce que t'as fait ? Bérénice est à deux doigts du suicide. Vas-y ! Mais vas-y, elle m'écoute pas, moi.

TITUS
Pour lui dire quoi ?

(Rutile entre.)

RUTILE
Les sénateurs sont là. Et pas qu'eux, il y a les tribuns aussi, les consuls, il y a un de ces peuples.

PAULIN
On y va ?

ANTIOCHUS
Et Bérénice ?

PAULIN
Vous pouvez quand même pas laisser le Sénat ?

TITUS
C'est bon, Paulin, je sais ce que j'ai à faire. Je vais voir le Sénat. *(À Antiochus.)* Va lui parler, toi. Dis-lui que je l'aime.

ANTIOCHUS
Si ça continue, ils vont se remettre grâce à moi. Putain, je suis pathétique.

ACTE V

(Arsace est seul.)

ARSACE
Où il est ? (*Entre Antiochus.)* Ah ! vous voilà. Chouette !

ANTIOCHUS
Chouette ?!

ARSACE
Bérénice s'en va.

ANTIOCHUS
Quoi ?

ARSACE
Ce soir. Elle veut partir vite. Je crois qu'elle en a gros sur la patate.

ANTIOCHUS
Et Titus ?

ARSACE
Il est coincé dans les manifs. Je crois qu'il la verra plus.

ANTIOCHUS
Tu vois, ça devrait être une bonne nouvelle, et bien, j'ose même pas te croire. *(Entre Titus.)* Titus, je croyais qu'il était coincé dans les manifs !

TITUS
Je suis désolé, Antiochus. T'avais raison, Je vais lui parler moi-même. Je ne veux pas qu'elle parte comme ça.

(Titus entre chez Bérénice.)

ANTIOCHUS
Je le savais. Je suis maudit. Carrément ! Putain, je te promets que c'est la dernière fois. Je me casse.

(Arsace et Antiochus s'en vont. Bérénice revient de son appartement. Titus la suit.)

BÉRÉNICE
Non, je ne t'écoute pas. Fous-moi la paix.

TITUS
Bérénice !

BÉRÉNICE
Non !

TITUS
Écoute-moi.

BÉRÉNICE
Non.

TITUS
Pourquoi ?

BÉRÉNICE
Tu voulais que je m'en aille demain. Et bien je m'en vais maintenant. C'est encore mieux, non ?

TITUS
Reste.

BÉRÉNICE
Tu veux que je reste ? Pour me faire humilier en permanence. Tu les as entendus, faire la fête pour mon départ ? Tu les as entendus. Mais qu'est-ce que je leur ai fait, tu peux me dire ?

TITUS
Les écoute pas.

BÉRÉNICE
Je supporte plus d'être ici. Tu vois cette chambre. Je la supporte plus. Tes cadeaux, je les déteste. Tu m'as menti. Viens, Phénice.

TITUS
T'es injuste.

BÉRÉNICE
Mais retourne les voir, ils t'attendent ! Vas-y, qu'est-ce que tu attends ? Tu leur as bien promis de m'oublier, au moins ?

TITUS
Non, je n'ai rien promis. Tu sais très bien que je t'oublierai jamais. Tu sais très bien que je t'aime. Je t'aime.

BÉRÉNICE
Tu m'aimes, mais tu me quittes. Je suis belle quand je pleure, c'est ça ? C'est ça ? Ça me sert à quoi, que tu m'aimes ? À me faire mal encore plus. Laisse-moi partir, va, ça vaut mieux. *(Titus lui prend une lettre des mains.)* Ma lettre !

TITUS*, qui lit la lettre.*
Ah c'est ça. Tu veux mourir ! Je te laisserai pas sortir. Je te laisserai pas mourir. Tu vas m'écouter. Je… je ne sais pas comment dire ça. Je croyais que c'était clair, mais pas du tout. C'est ça que j'étais venu te dire. Et là tu veux te tuer à cause de moi. Je vais te dire. Je peux pas t'épouser. Je le sais. Et toi aussi tu le sais. Si j'étais assez lâche pour partir avec toi et tout laisser tomber, tu me détesterais. Mais ce que je sais aussi, c'est que si tu fais une connerie. Je ferai la même. Si tu te tues, je me tue aussi.

BÉRÉNICE
Titus !

TITUS
Je le ferai. Je te jure que je le ferai. (*Antiochus entre.)*

Antiochus ! J'ai besoin de toi…

ANTIOCHUS
Je sais, tu as toujours besoin de moi. Et si je te disais que je suis amoureux de Bérénice, tu aurais toujours besoin de moi ?

TITUS
Amoureux de Bérénice ?

ANTIOCHUS
Oui, mon gars. Amoureux comme un fou, depuis le début. J'ai tout essayé pour que ça s'arrête, mais ça marche pas. Le pire, c'est que tout à l'heure, quand tu m'as dit que tu la quittais, j'ai espéré quelque chose, mais quand j'ai vu sa tête, j'ai compris que non. Alors je suis venu te chercher, je vous ai remis ensemble et maintenant je pars. Je repars à la guerre. J'espère bien prendre une balle rapidement. *(À Bérénice.)* Tous mes vœux de bonheur. Je suis content pour vous deux. Sincèrement.

BÉRÉNICE
Stop ! C'est bon. Je n'en peux plus. C'est un concours, ou quoi ? Vous allez faire les héros longtemps ? *(À Titus.)* Je

m'en vais. Tu as raison, on est obligé de te quitter. Je le sais. Je sais que tu m'aimes, je sais que tu n'as pas le choix. Je ne me tuerai pas, je te le promets. *(À Antiochus.)* Antiochus, je vais repartir seule, je crois que c'est mieux. Oublie-moi. Oubliez-moi tous les deux. Restez là ! Je déteste les adieux.

ANTIOCHUS
Putain !

FIN

Évidemment, j'aurais dû m'en douter, ce petit exercice de style me déçoit. Je reprends cette recette utilisée pour le *Tour complet* (qui d'ailleurs n'a servi à rien, je m'en aperçois aujourd'hui seulement, j'ai dû en démesurer la place avec le recul), et tout cela me paraît très formel. C'est un jeu auquel je dois me livrer, mais pas n'importe lequel. Pas celui-là.

Malgré cela, l'exercice a un intérêt, c'est de préparer la version Bérénice 2010 (qui sera elle aussi

sans doute surfaite), mais qui me rapproche à son tour de quelque chose autour de laquelle je tourne.

✪

'It was 3 children of the earth trying to decide something in the night and having all the weight of past centuries ballooning in the dark before them'

On the road — Kerouac

("Nous étions trois enfants de la terre, qui essayions de nous affirmer dans la nuit, contre des impostures spéculaires, dans le noir")

✪

Titus, à Antiochus : — *Je voudrais que tu couches avec elle. Je veux que tu fasses ça pour moi.*

✪

Qu'est-ce qui se passe de vrai entre ces trois enfants ? À quoi je pense quand je les écoute ? Quelle situation concrète, quelle figure de l'amour ? Quels lieux communs, ceux qui feront qu'on s'y retrouve ?

C'est le 3ème jour que je ne mange que du raisin et ma tête tourne un peu. Du raisin et de l'eau. Je me nettoie, espérons que ça arrive jusqu'au cerveau.

✪

Il faut que je m'appuie sur des bribes de ce dialogue que je viens d'écrire pour trouver une partition. Des bouts que je trouve parfaitement juste, pas un jeu de l'esprit, non que je me dise *c'est exactement ça.*

Antiochus : — Je suis pathétique.

(Moi aussi, parfois je suis pathétique à un point de non-retour.)

……

Bérénice : — Je te voyais plus.

……

Bérénice encore : — Tu sais, il ne m'a rien dit, mais je crois qu'il essaie de me faire élire Reine d'Arabie. Je m'en fous un peu, je l'aimerais sans ça, mais ça fait quand même plaisir. Reine d'Arabie ! Tu te rends compte.

(Dans ce raccourci, on se rend compte, en mieux, de sa petite vanité, Bérénice est loin d'être parfaite.)

D'ailleurs, on voit ces gamins au plein milieu d'un enterrement, et c'est ce qui nous trompe. Je suppose qu'en Judée, ils ont fait des fêtes, ils ont dansé, ils ont rigolé tous les trois, je peux imaginer que Titus et Bérénice se sont aimés sans le dire à personne, même pas à Antiochus, je peux imaginer, comme dans les films, qu'un jour, Titus a dit à

Antiochus — *Je veux te parler*, et Antiochus lui a répondu — *Ça tombe bien, moi aussi je voulais te parler*. Et Titus lui a dit — *Commence !* Et Antiochus lui a répondu : — *Non, commence, toi !* Et Titus alors lui a dit — *Bérénice et moi, on est ensemble*. Et le visage d'Antiochus s'est effondré le temps d'une seconde, pas longtemps, et Titus ne s'est aperçu de rien, ou alors, il a mis ça sur le compte de la surprise, et Antiochus a dit en souriant — *Ça fait longtemps ? — Deux mois. — Tu comptais me le dire quand ? — Te fâche pas, c'est Bérénice, elle voulait que personne ne le sache. Tu m'en veux. — Non. — C'est vrai ? Je suis heureux, tu sais. J'ai jamais été aussi heureux. — Je suis content pour toi.* Et Titus continue à lui parler de son amour, et c'est le début des confidences douloureuses qui vont durer cinq ans, mais Antiochus ne s'en doute pas encore. Ou alors, il s'en doute, mais il n'a pas le courage de dire à son ami — *Arrête, Bérénice, je l'aime aussi. C'est cela que j'étais venu te dire, moi. C'est toi qu'elle aime et ça me va. Je suis heureux pour vous, enfin non, en vrai, je suis malheureux comme un chien et je te déteste, et je vous déteste tous les deux d'ailleurs, non, je rigole, vraiment, je suis heureux pour vous. Seulement, parlons d'autre chose. Changeons de sujet. Le temps que je m'y fasse.*

Dans 4 ou5 mois, tu me raconteras les détails et ça me fera rigoler. D'accord, on change de sujet ? Mais il ne dit rien de tout cela. C'est son erreur fatale, et quand Titus a dessaoulé un peu de son amour naissant et lui demande, après un petit silence passé à regarder le sol, juste devant ses pieds — *Et toi alors ?* Antiochus dit seulement : — *Quoi, moi ? — Tu avais quoi à me dire ? — Oh !... Rien, rien. Après ce scoop, ça serait un peu… ça tomberait à plat. On en reparlera.* Et ils n'en reparleront jamais, parce qu'après, pas longtemps après, à peine une demi-seconde après avoir manqué de ce courage, ça n'est plus possible de dire rien.

……

Antiochus : — J'en ai marre d'être ton meilleur ami. J'en ai marre de tenir la chandelle.

Bérénice : – J'avais trop envie que tu sois là ! ……

Titus : — Je vais la quitter, Paulin. Je vais la quitter. Ça fait huit jours que je me suis décidé, et

j'arrive pas à lui dire. Elle me regarde avec ses grands yeux, elle se doute de rien, elle est gentille. C'est horrible !

Et encore :

Mais elle s'en fout de ça. T'as pas vu, depuis qu'elle est arrivée, elle sort pas, elle voit personne. Il n'y a que moi, que moi, que moi…

……

Je peux pas l'épouser. À Rome, ça se fait pas. On n'épouse pas une Reine. Je peux me taper toutes les putes si je veux, mais pas elle. Tout le reste je peux, sauf ça. C'est con, hein ? Dis-lui, toi. Moi, je peux pas. Tu es son ami. Fais ça pour moi. Ramène-la chez elle, va. La laisse pas toute seule.

……

En écrivant cette version rapide, j'ai été parfois étonné de la fluidité ultra moderne des mots exacts que Racine met dans la bouche de ses personnages. Quasiment rien à changer.

……

Titus : – Bonjour l'Empereur !

……

Bérénice : – Ça va, c'est bon. Je voulais juste que tu me le dises en face. Je voulais juste être certaine que tu étais un menteur. Je m'en vais. Tu nous imagines dans un an ? Tu nous imagines ? T'en as rien à foutre. Tu es pressé de me voir partir. Regarde ta montre, ce sera plus clair.

Et encore :

Tu vois, je vais même pas crier, je vais même pas pleurer. Ça te ferait trop plaisir. Je crois que je vais me suicider, tiens !

……

C'est le reproche principal que Bérénice peut faire. Titus lui a menti depuis le début. Elle a dû lui demander tellement de fois – *Tu crois qu'on pourra. Il paraît que les Romains n'aiment pas les Reines.* Et lui l'a rassurée autant de fois qu'elle lui a posé la question. Il l'a rassurée cent fois. Elle le dit à Phénice, cent fois ! Et peut-être que pire que d'être désaimée, elle se rend

compte que l'homme qu'elle aime est aussi moche que tous les autres. – *Oh ! si cela était !*

……

Titus : — Je le ferai. Je te jure que je le ferai. (Antiochus entre.) Antiochus ! J'ai besoin de toi…

Antiochus : — Je sais, tu as toujours besoin de moi. Et si je te disais que je suis amoureux de Bérénice, tu aurais toujours besoin de moi ?

……

(À Titus.) Je m'en vais. Tu as raison, on est obligé de te quitter. Je le sais. Je sais que tu m'aimes, je sais que tu n'as pas le choix. Je ne me tuerai pas, je te le promets. (À Antiochus.) Antiochus, je vais repartir seule, je crois que c'est mieux. Oublie-moi. Oubliez-moi tous les deux. (Ils vont pour la suivre.) Non ! Je déteste les adieux.

Quelle classe elle a, la petite !

✪

Je crois que je commence à entrevoir ce que je suis venu écrire dans la boite blanche et nue du Corbusier. Je suis venu écrire un *roman de Bérénice*.

✪

Parenthèse

Dans la 22ème rue, entre Mission et Valencia, à San Francisco, je me suis rappelé (ce n'est pas le bon mot, mais je n'en trouve pas de meilleur !) que mon père m'avait manqué. Dans le petit café, le saxophoniste – ils étaient 4 et ils jouaient pas mal du tout des standards un peu moins connus – a changé d'instrument et a monté sa clarinette, juste pour un chorus dans le morceau. Il avait un son très souple et très doux. Il était gros et ses doigts aussi, j'avais l'impression qu'il bouchait plusieurs trous en même temps, ou qu'ils se posaient entre les trous et les

clés à chaque fois. Mais je dois me tromper parce qu'il jouait plutôt bien et précis. Franchement ce gars jouait bien. Et je me souviens de mon père, plutôt, je me souviens de mon manque de lui, et je me surprends à lui parler tout en écoutant le type. « Salaud, tu aurais dû être là, m'obliger à faire de la clarinette, moi aussi. Et j'aurais bien aimé t'écouter, moi aussi, quand j'étais gosse, et pourquoi t'étais pas là, d'abord… » Bref ! le discours habituel d'un fils à son père qu'a pas assuré un brin. Et juste après « Tiens, voilà que je parle à mon père, moi. C'est pas banal, ça, c'est la première fois que ça m'arrive, un truc pareil, en 46 ans. Est-ce que c'est un accident ou est-ce que ça risque de recommencer, parce que si ça recommence, il va falloir que je fasse quelque chose… » Et c'est vrai que même quand j'ai eu des reproches à lui faire, comme par exemple qu'il m'ait promis une vraie coiffe de chef Sioux, et que je l'attends encore, et des promesses de père, j'en ai à la pelle, ou pire, qu'il ai donné à un gosse que je connais même pas et sans me demander la carabine à plomb qu'il m'avait offert, et qui est finalement le seul cadeau de lui dont j'ai un souvenir, et bien même ces reproches, je me rappelle pas les avoir formulés, avoir parlé tout seul à mon père comme s'il était là. Et pourtant Dieu sait que je parle tout seul, tout bas, tout haut, tout me va. Bref !

Aujourd'hui, c'est juste une semaine après cet accident et j'y repense. C'est un signe ou quoi ? Je vais passer à autre chose. Même si c'est un peu plus dur à dire qu'à faire. Faut que je me tire de là. Avec n'importe quel souvenir. J'ai marché sur le chemin qui surplombait le Pacifique, on ne voyait pas l'eau, on entendait juste une centaine de phoques pousser leurs cris en bas, pour garder leur place au soleil. L'odeur montait jusqu'à nous. Ce n'est pas pour rien qu'on dit « ça sent le phoque », je vous dis. Je me rends. Les souvenirs ça sert à rien. Je n'ai pas de souvenirs intéressants, je m'en rends compte. Des souvenirs de vie, je veux dire. Je les monte en épingle, mais au fond, rien. Le chemin que j'ai fait est énorme, mais la route est nulle. Ou le contraire. Je suis vissé à un endroit de moi, rien à faire pour me décoller, pour le moindre déplacement. Je suis mon propre arapède.

✪

La jeunesse règne sur le monde.

Bérénice (le roman)

Antiochus avait toujours détesté son prénom, contrairement à Bérénice qui trouvait le sien très joli, et Titus que tout indifférait.

Antiochus avait toujours détesté son prénom, et plus personne depuis longtemps ne l'avait appelé comme ça en sa présence.

« Rares sont les confidents qui ont la place juste. »

Barthes, dans *le discours amoureux*, au chapitre des confidents.

✪

Une idée de début :

Gilles arrive comme un magicien, avec un plateau caché sous un grand voile. Il le laisse tomber au milieu de l'herbe. Et c'est une minuscule tente « 2 secondes », qui se monte en 2 secondes. La nuit se fait, et la tente s'anime on voit dans la tente une lampe de poche bouge. Ça rigole, ça parle, ça se frôle. Titus, Bérénice, Antioche, (Phénice ?) sont partis en camping. C'est une belle nuit d'été.

(Gilles fait toutes ses voix, toute cette vie.)

Un coup de fil dans la nuit, et tout s'arrête. Titus dit — Je vais rentrer. – Qu'est-ce qui se passe ? — Mon père est mort. — On rentre avec toi.

✪

Faisons le point :

1° ~~La dire in extenso à moi-même~~, d'abord, puis à des gens.

2° ~~La recopier sur ordinateur pour pouvoir jouer avec les matières et par exemple, après :~~
a) Faire une version courte, mais sans rien d'autre que Racine (comme j'avais fait pour *Cyrano*).
~~b) S'amuser à remettre les inversions poétiques~~

~~c) Faire un travail de statistique. Nombre d'occurrence du mot *Cœur, douleur, Seigneur*…~~

~~3° Écrire une Bérénice-minute à la façon de ce que j'avais fait pour *la Comédie des erreurs* et de *Titus Andronicus.*~~
4° Écrire aussi, ou penser, ou travailler à une version moderne de Bérénice (penser aux *Liaisons dangereuses* de Vadim). Voir ce que peut devenir Bérénice. Travailler aux transpositions. *bérénice101112*.

5° faire un schéma « playmobil » de la pièce. Qui entre qui sort. Photographier ou filmer chaque plateau…

6° Écrire sur chacun des personnages.

7° Continuer le travail d'introspection. Le préciser, le mettre en rapport avec les grandes questions de la pièce.

8° Travailler pour septembre à deux conférences.
Les Tragédie antique & classique et la série américaine.
Tragédie et adolescence.

✪

Bérénice (le roman)

Antiochus avait toujours détesté son prénom, contrairement à Bérénice qui trouvait le sien très joli, et Titus que le sien indifférait.

Antiochus avait toujours détesté son prénom, et plus personne depuis longtemps ne l'avait appelé comme ça en sa présence.

……

Mais ça ne doit pas commencer comme ça, ça doit commencer à Rome, un jour d'hiver, et ça se raconte au temps présent.

Donc, c'est à Rome, un jour d'hiver, et il neige.

C'est le matin, très tôt, mettons vers 5 heures et Antiochus (moi, je peux l'appeler par son prénom, d'abord parce que c'est un personnage, et qu'un personnage ne peut pas faire grand-chose contre son auteur, et puis parce que c'est plus pratique), Antiochus n'a pas beaucoup dormi. Comme le roman commence ce matin précis, on ne sait pas ce qu'il a fait la nuit dernière.

Peut-être il a marché toute la nuit dans les rues, peut-être il est monté sur une colline regarder le feu d'artifice d'enterrement du père de Titus. Il a crié – *le roi est mort, vive le roi* ! – tout seul dans le jardin, une bouteille de vodka presque vide dans la main, et il a ri

méchamment. Tristement. Peut-être il est allé au bordel. Et peut-être tout ça à la fois.

Et peut-être les putes lui ont dit : – *Titus n'est pas avec toi, ce soir ?* Et il leur a répondu – *Non, il n'est pas là, non ! Il enterre son père et sa vie de garçon en même temps.* Et il a ri du même rire agressif.

Mais ce ne sont que des suppositions, et Titus n'est pas du genre à aller au bordel !

Antiochus en revanche…

Sur le chemin qui le ramenait à son rendez-vous, il chante.

I love you but you like me, j'emmerde la mélancolie, she wants him but I want her, je vous souhaite bien du bonheur…

Sur son chemin, il s'arrête chez Arsace, qui dormait. Et qui aurait bien dormi encore, vu qu'il a passé la veille à préparer toutes les affaires d'Antiochus. Et quand je dis toutes les affaires…

– Arrête de cogner, tu vas réveiller tout le quartier.

– J'ai besoin de toi.

– À cette heure-ci ?

– Habille-toi ? Tu en veux, camarade ?

(Il parle de la vodka.)

– Tt ! J'arrive. Attends-moi là.

Arsace s'est habillé et ils sont allés tous les deux dans les rues. Il n'y pas de bruit à cause de la neige. C'est toujours comme ça quand il a neigé, tout est silencieux avant que les enfants se lèvent et aillent jouer. Et comme il y a à la fois l'aurore, la lune et pas de nuages, Rome est d'une grande beauté.

Avant d'arriver au Palais, au pied des marches, Antiochus s'est frotté le visage avec une poignée de neige.

Arsace a fini par boire une petite gorgée de vodka. *– Et merde !* Il ne sait pas trop pourquoi Antiochus a besoin de lui, mais ce n'est pas grave, avec Antiochus, on ne s'ennuie jamais.

Et même si les gardes les connaissent et se mettent au garde-à-vous, ils entrent sur la pointe des pieds, avec des *chut* et des rires étouffés, comme des voleurs.

Comme les gardes n'ont pas le droit de bouger, Antiochus s'approche très près du visage d'un des deux.

I love you but you like me, j'emmerde la mélancolie…

Sale gosse.

Les gardes entendent leurs rires résonner doucement dans les couloirs du palais, et se regardent d'un même regard désapprobateur.

Je profite qu'ils avancent dans les couloirs en jouant aux espions.

Entre Arsace et Antiochus, c'est une histoire banale, enfin, banale pour les livres ou les films, dans la vie c'est déjà plus rare : Arsace aime Antiochus comme un chien aime son maître. Antiochus a dû lui sauver la vie pendant un combat quelconque, ou bien

c'est cette façon qu'a Antiochus de ne pas faire de différence. Antiochus est le premier qui l'a pris comme il est, maladroit et embarrassé. Bien sûr, Antiochus sait tout cela et en profite un peu.

– Pourquoi tu es mon ami, tu peux me dire ?
– Parce que je vous fais rire ?
– Arrête de me vouvoyer !
– Je n'y arrive pas.
– Je te tyrannise, reconnais-le.
– Vous… Tu me subjugues, plutôt.

C'est ce qu'ils viennent de se dire, là, juste avant d'entrer là où Antiochus a rendez-vous.

– Stop ! (*Arrêtons…*) *Attends.* (*…un moment.*)

Antiochus toque doucement à la porte. La dernière fois qu'il est entré dans le « grenier » – c'est le nom qu'ils ont donné à ce grand vestibule baroque, la seule pièce où on est à peu près tranquille dans ce palais plein de passages (autant qu'une maison de la Riviera au mois d'août), la dernière fois qu'il est entré sans frapper donc, Titus et Bérénice n'étaient pas vraiment présentables.

Pas de réponse donc. Antiochus ouvre la porte et ils entrent. Arsace siffle d'admiration, ça fait rire Antiochus.

– *Tu n'étais jamais venu ici, non ? Beau grenier, tu ne trouves pas ?* (*La pompe de ces lieux, je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.*)

Je crois que ce vestibule est le grenier de Titus depuis qu'il est tout petit. Lorsqu'il n'en pouvait plus des repas interminables, des leçons de grec et d'escrime. Lorsque Néron lui faisait peur. Lorsqu'il s'était battu, lorsqu'il avait de la peine, ou trop de joie. Normalement, c'est un couloir assez pratique, mais comme Titus est fils d'Empereur, sans qu'il ait besoin de le demander, plus personne n'est plus passé par là, et tout le monde fait des détours incommodes pour éviter l'endroit, quand il faut traverser le Palais.

Lorsqu'il y a trois ans, Titus est revenu de Palestine avec Bérénice et Antiochus, c'est la première chose qu'il leur a montrée, son grenier, et il était content que personne n'y ait rien changé, que personne n'ai jeté ses affaires. Comme si quelqu'un allait oser jeter les affaires du fils d'un Empereur !

Souvent ce cabinet superbe et solitaire, des secrets de Titus sont le dépositaire.

Antiochus rigole encore, Arsace le trouve plus féroce que d'habitude.

C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa Cour, lorsqu'il vient à la Reine expliquer son amour.

Antiochus en disant cela fait un geste obscène.

– *Expliquer son amour !*

(Blanc.)

Ce blanc parce qu'à ce moment de mon roman (d'ailleurs, ce n'est pas un roman, même très mal écrit, plutôt un film), je ne sais pas comment parlent mes personnages. C'est assez mystérieux pour moi. Évidemment, ils ont tout intérêt à parler l'alexandrin, et cela va faire de ce récit une manière de comédie musicale, ou d'opéra-comique tragique, où on parle sauf quand le sentiment est si fort qu'on se met à chanter. Jusque là ils ont parlé (souvenez-vous, – *Pourquoi tu es ami, tu peux me dire ? – Parce que je*

vous fais rire ? etc.) et comme ça devient crucial, paf ! l'alexandrin arrive. Kitch, non ?

Évitons sagement les paroles. Ou alors, juste :

– *Va la chercher !* (*Va chez elle. Dis-lui qu'importun à regret, j'ose lui demander un entretien secret.*)

Arsace se dit que si c'était pour ça, il aurait autant pu dormir encore.

Décidément, évitons les paroles.

Antiochus est tout seul. Il se promène dans la pièce où traînent les affaires de Titus, de Bérénice aussi. Le parfum de Bérénice traîne dans l'air.

Il sort une lettre de sa poche et la pose sur le lit. Un revolver qu'il met dans sa bouche.

Ça dure longtemps.

Cinq ans avant, à la fin d'une nuit de fête, Titus a dit à Antiochus — *Je veux te parler*, et Antiochus lui a répondu — *Ça tombe bien, moi aussi je voulais te parler*. Et Titus lui a dit — *Commence !* Et Antiochus

lui a répondu — *Non, commence, toi !* Et Titus alors lui a dit — *Bérénice et moi, on est ensemble*. Et le visage d'Antiochus s'est effondré le temps d'une seconde, pas longtemps, et Titus ne s'est aperçu de rien, ou alors, il a mis ça sur le compte de la surprise, et Antiochus a dit en souriant — *Ça fait longtemps ? — Deux mois. — Tu comptais me le dire quand ? — Te fâche pas, c'est Bérénice, elle voulait que personne ne le sache. Tu m'en veux. — Non. — C'est vrai ? Je suis heureux, tu sais. J'ai jamais été aussi heureux. — Je suis content pour toi.* Et Titus continue à lui parler de son amour, et c'est le début des confidences douloureuses qui vont durer cinq ans, mais Antiochus ne s'en doute pas encore. Ou alors, il s'en doute, mais il n'a pas le courage de dire à son ami — *Arrête, Bérénice, je l'aime aussi. C'est cela que j'étais venu te dire, moi. C'est toi qu'elle aime et ça me va. Je suis heureux pour vous, enfin non, en vrai, je suis malheureux comme un chien et je te déteste, et je vous déteste tous les deux d'ailleurs, non, je rigole, vraiment, je suis heureux pour vous. Seulement, parlons d'autre chose. Changeons de sujet. Le temps que je m'y fasse. Dans 4 ou5 mois, tu me raconteras les détails et ça me fera rigoler. D'accord, on change de sujet ?* Mais il ne dit rien de tout cela. C'est son erreur fatale, et quand

Titus a dessaoulé un peu de son amour naissant et lui demande, après un petit silence passé à regarder le sol, juste devant ses pieds — *Et toi alors ?* Antiochus dit seulement : — *Quoi, moi ? — Tu avais quoi à me dire ? — Oh !... Rien, rien. Après ce scoop, ça serait un peu… ça tomberait à plat. On en reparlera.* Et ils n'en reparleront jamais, parce qu'après, pas longtemps après, à peine une demi-seconde après avoir manqué de ce courage, ça n'est plus possible de dire rien.

Il y a des phrases comme ça, qu'on ne peut absolument pas différer, ne serait-ce que d'une seconde, au risque de la trahison, comme *je l'aime aussi*, ou *je t'ai trompé*.

Il retire le canon du revolver de sa bouche et le range. Il range aussi la lettre. Il met de la musique. Il se met à danser.

Et Bérénice arrive au milieu de sa danse. Elle est en nage, essoufflée, elle s'est sauvée de son propre triomphe. Phénice est avec elle et elles rient comme des folles toutes les deux, comme après une bonne farce, on court et dès qu'on a tourné le premier coin de rue, on s'adosse au mur épuisé et hilare.

Bérénice et Antiochus vont enfin se parler. Je crois que Bérénice sait ce qu'Antiochus veut lui dire. Elle espérait seulement qu'il ne lui dirait jamais. Un ami c'est si pratique. *The nice boy*, disent les Anglais. *Poor nice boy! Poor nice guy!*

(Pause)

Pendant la pause. En vrac.

Il faut que je fasse confiance au texte de Racine. Aux vers. Sinon, il ne fallait pas me lancer dans cette aventure.

Je suppose qu'arrivé à ce moment du spectacle, le grand intérêt théâtral dépend de la présence de

Bérénice et de ce que j'inventerai pour jouer les deux à la fois.

À ce propos, je garde l'idée que pour la première apparition de Bérénice, Gilles tente plusieurs costumes, pour s'arrêter sur le plus évident.

Il faut que Bérénice fasse une entrée, qu'on la voie réellement, qu'on se dise, c'est elle.

Après, comment faire parler les deux à la fois.

Surtout une fois qu'elle a cette présence…

……

✪

La jeunesse ne m'a pas été offerte. Je l'ai conquise de haute lutte.

✪

BISOGNO BENIGNI : — Suivez-moi bien. Comme Gilles veut être un des personnages prottagonisttes du spettacle, il invente un personnage – moi – qui le remplace comme présenttatteur, introdutteur, narratteur, enttremetteur… il est forcé, vous comprenez.

✪

Si hymen est un problème, que dire de Comagène ?

Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

A-t-on vu de ma part le Roi de Comagène ?

Il attend, m'a-t-on dit, le Roi de Comagène.

Je joins la Cilicie à votre Comagène.

Déjà qu'Antiochus a un prénom de merde, mais le nom de son pays ne fait pas rêver non plus.

Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie, Oublia dans ses seins sa gloire et sa Patrie

Bisogno Benigni remplace Gilles pour jouer Phénice. Bérénice ne s'y fait pas à la fin de ce 2ème acte. D'ailleurs, Bisogno Benigni non plus, il oublie souvent de répondre à Bérénice quand elle s'adresse à Phénice.

En tout cas, c'est elle-lui qui a le dernier mot dans le 2ème acte.

Bérénice se désespère et finit :

BÉRÉNICE… *Cent fois… Ah ! Qu'il m'explique un silence si rude. Je ne respire plus dans cette incertitude. Moi, je vivrais, Phénice, et je pourrais penser Qu'il me néglige ou bien que j'ai pu l'offenser ? Retournons sur ses pas.*

BISOGNO BENIGNI-PHÉNICE *Pauvre petite ! je vais la sortir de là. La voix intérieure ! Le sursaut de la vie !! L'optimisme indéfectible de la jeunesse !!! (À Bérénice.) Mais lorsque j'examine, Je crois de ce désorddre entrevoir l'origine, Petite, il aura su tout ce qui s'est passé. L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.*

Il atttend, m'a-tt-on dit, le Roi de Comagène. Ne cherchez pas plus loin le sujet de sa peine. Sans doute ce chagrin qui vous a affolé, N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer. Allons, pettitte, un mot pourra le satisfaire. Rassurez-vous, comment vous pourriez lui déplaire. Vous vous comptez trop tôt au rang des malheureux. Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Et Bisogno Benigni l'emmène par la main.

✪

Imaginons que Gilles ne se soit pas changé en Bérénice pour son apparition du 1er acte. Il s'est contenté d'une perruque, de deux couettes, que sais-je, d'un attribut très simple.

Lorsque commence la dernière longue réplique de Bérénice, après le départ d'Antiochus, c'est là que Gilles se change, il essaie plusieurs tenues, jusqu'à ce qu'à la fin il ait trouvé la bonne et soit en costume, non pour l'entrée de Bérénice, mais pour sa sortie.

Trouver alors un subterfuge pour qu'en une seconde, puisse revenir Paulin, sa grappe de raison à la main, prêt à s'installer mollement.

À propos de Paulin, voilà l'exemple parfait du caractère qui n'a pas trouvé son destin, si Titus et Bérénice se mariaient, il deviendrait le Iago de leur histoire, mais Titus est trop raisonnable et lui coupe l'herbe sous le pied.

Il développe une veulerie minable, parce qu'inutile.

C'est d'ailleurs la limite dramaturgique d'un personnage, ou une sorte d'anti-shakespearianisme (aye !), dont le caractère n'a aucune influence sur l'action.

Difficile d'être un confident. Les conseillers chez Shakespeare ont du poids, eux, au moins.

Les confidents du théâtre classique sont pour la plupart impuissants (rapport aussi à l'absence de dimension directement politique, ou sa relégation au second plan). C'est aussi le signe de la tragédie, et de l'adolescence, si j'écoute un conseil, c'est déjà que j'ai la force de n'être pas entrainé par la démesure. Imaginons Phèdre qui dit à Œnone, tu as raison. Plus de pièce. Ou Alceste qui suivrait les conseils de Philinte !

L'impuissance des confidents garantit le label tragique.

Comme le chemin adolescent ne peut pas suivre les conseils, notamment les plus raisonnables.

Il y a d'ailleurs quelque chose de surprenant que dans la présentation des personnages de pièces du XVIIème, « confident » soit le seul attribut qui ne se réfère à aucune sociologie, on dit *Titus*, *Empereur*, on dit *Bérénice, Reine de*, on dit *Romain*, dans d'autres pièces, on dit *Gouverneur*, ou *fils d'un Empereur*, on dit *captif* ou *captive*, on peut dire aussi *amant* ou *amante*, ce qui ne renvoie pas vraiment à une sociologie, mais à une place définie et reconnue de la relation sociale, et puis il y a confident(e), qui à dessein (ou pas, mais je ne peux pas y croire), ne renvoie qu'à une place auriculaire, théâtrale, à une fonction du monde inventé. Racine pourrait écrire servante, ou Seigneur, ami de (d'ailleurs, il le fait pour Pylade, ami d'Oreste, mais je crois qu'il y est forcé par la célébrité de cette amitié-là).

Mais presque toujours, Racine ne dit que *confident*, comme s'il voulait insister sur les limites de la fonction.

✪

Bérénice (le roman)

(reprise)

Il retire le canon du revolver de sa bouche et le range. Il range aussi la lettre. Il met de la musique. Il se met à danser.

Et Bérénice arrive au milieu de sa danse. Elle est en nage, essoufflée, elle s'est sauvée de son propre triomphe. Phénice est avec elle et elles rient comme des folles toutes les deux, comme après une bonne farce, on court et dès qu'on a tourné le premier coin de rue, on s'adosse au mur épuisé et hilare.

Lorsqu'elles sont entrées, Antiochus tournait sur la tête et il est tombé.

Les filles se sont arrêtées de rire. Elles respirent très fort.

Rien ne se dit. Et Antiochus, remis debout, ouvre les bras et Bérénice vient se nicher dedans, comme elle fait depuis 5 ans à chaque fois qu'elle a du chagrin.

— *On ne se voit pas beaucoup en ce moment.*
— *je suis occupé.*
— *tu fais quoi ?*
— *Des choses.*
— *Des choses ?*
— *Oui, tu sais bien, des choses…*
— *Oui ! Plein de « choses » !*

Ils rient encore une fois, de la vacuité de ce qu'ils viennent de se dire, à quel point elle contraste avec tout ce qu'ils devraient se dire.

— *Et toi, Phénice, ça va ?*
— *Ça va bien, oui.*

Phénice n'est pas bavarde. Elle est habituée à regarder ailleurs, à penser à autre chose quand Bérénice est avec quelqu'un. Ça ne la gêne pas.

Entre Antiochus et Bérénice, l'étreinte est longue. Antiochus, on sait qu'il retarde le moment des paroles, mais Bérénice…

Bérénice…

Mais je m'aperçois que je m'étais trompé. Ce n'est pas Antiochus qui ouvre les bras, c'est elle qui en entrant, le voit par terre, ouvre les bras et lui sourit.

– *Enfin ! (Enfin…)* Et lui qui, bien qu'il n'en ait pas envie, surtout pas envie, répond à son désir d'étreinte de camarade. Retour à ce silence.

– *Je me suis dérobée à la joie importune* (elle lui parle à l'oreille) *de tant d'amis nouveaux que me fait la fortune, j'ai fui de leurs respects l'inutile longueur pour chercher un ami qui me parle du cœur.*

Elle le repousse et le gronde.

– *il ne faut pas mentir. Ma juste impatience vous accusait déjà de quelque négligence. Etc. etc.*

Bérénice est désarmante.

Cette fille est désarmante. C'est aussi ce que se dit Antiochus à chaque fois, lorsqu'il y perd son ironie et son rire féroce.

Bérénice raconte son amour à Antiochus. Comme d'habitude. Il l'écoute, comme d'habitude. Rien n'a changé apparemment. Elle reconnaît en lui une électricité qu'il n'a pas d'habitude. Elle sait pourquoi. Elle croit le savoir, elle se trompe.

Elle n'a pas envie de chercher en elle les raisons de cette électricité, celles de son propre trouble. Si elle fouillait un peu, elle serait obligée de lui parler d'autre chose.

– Tu m'aimes encore ?
– Non ! non ! Ça se voit tant que ça ?
– Comme le nez au milieu de la figure.
– Merde ! C'est pathétique, non ? Cinq ans après !

Et ils se prendraient la main côte à côte.

Mais Bérénice a enterré en elle la connaissance de cet amour qui pourtant se voit comme le nez au milieu de la figure. Que Titus connait aussi, certainement ! Cet amour ne les arrange ni les uns ni

les autres. C'est banal, terriblement. Ces enfants-là ne s'apprennent rien.

On pense *je le savais*, on dit *première nouvelle*.

Bérénice ment. Et elle était jusque là reconnaissante à Antiochus de lui mentir si bien. De l'aimer en silence. *M'aimer ce n'est pas grave, mais me le dire*. Si elle pouvait, elle se boucherait les oreilles.

– *Il fallait partir sans te revoir.*

En disant cela, Antiochus casse un miroir d'un coup de poing.

Lui aussi, il est en colère.

Il faut aussi du courage et un grand effort sur soi pour revenir sur une promesse.

– *Tu ne m'en parleras plus jamais.*
– *Plus jamais. Je te le promets.*

Après cet aveu et le départ d'Antiochus, Bérénice balaiera cette ombre à son bonheur. Elle se remplira de la nuit.

La tristesse et l'amour mutilé de son ami n'ont pas leur chance à ce moment-là, il y a trop de vie dans cette petite fille.

La nuit est belle, pleine du triomphe de son amant et de neige, la vie les attend, la jeunesse de Bérénice est presque insultante.

Et Titus lui fait envie, maintenant.

La phrase du 2ème acte :

J'ai même souhaité la place de mon père !

L'honnêteté de ce garçon est immense.

Tout ce qui se dit depuis 331 ans sur cette pièce est un vaste tissu de conneries.

Pardon de le dire.

✪

Le 2ème acte, dans un bar ou une 2CV, n'importe quoi, pourvu que ça fasse un peu de bruit.

✪

Je n'ai jamais éprouvé beaucoup d'amitié pour moi-même.

✪

Adulte, on est honteux de certaines hontes qu'on a eues enfant.

(Honte d'un père ouvrier qui venait vous chercher à l'école, par exemple…)

✪

Est-ce que je pourrais faire exister le début du 2ème acte avec ce brouhaha, dont on extirpe quelques bribes, d'abord, puis de plus en plus ?

✪

Incroyable ! Après avoir vainement cherché pendant 20 ans l'endroit où Saint Jean de la Croix a écrit : *« Et la nuit était obscure et elle éclairait la nuit. »*, que Barthes cite dans les fragments d'un discours

amoureux, je trouve la solution dans l'intégrale, puisqu'il précise la source.

Il ne faut désespérer de rien. Ce matin, sous le ciel nuageux la mer est blanche. Pas blanchâtre, non, blanche. Comme du lait. Je ne l'avais jamais vu comme ça.

✪

Chiffres

81 fois Seigneur, 31 fois Prince, 41 fois Madame !

Si ce n'était que cela. 12 fois hymen, 7 fois transport(s). 68 fois cœur, 22 fois soin(s), 36 fois pleur(s), 27 fois hélas, 24 fois Adieu, 23 fois cruel(le), 19 fois larmes. 62 fois amour.

✪

Bérénice (le roman)

(reprise)

(7 h)

On se trompe parfois d'ami. Lorsqu'on s'en rend compte, on dit les phrases habituelles : *Tu étais avec moi par intérêt… Tu ne m'aimes pas vraiment… Tu m'as déçu… Je croyais qu'on était ami…* Avec cette dernière phrase surtout, on a tout dit.

On dit ces phrases idiotes, dont on sait qu'elles le sont, pour échapper à l'insupportable. C'est qu'on veut bien s'être trompé en amour, mais pas en amitié.

Insupportable aussi pour ceux qui sont autour, ceux qui n'ont pas le titre d'ami, seulement celui de bon camarade de voir cette trahison larvée.

Les phrases sont impuissantes. *Arrête de croire que c'est ton ami. Il te manipule. Il te laissera tomber, crois-moi.* Ou pire : *tu sais, dès que tu es parti, il se fout de toi.*

Ces phrases, la plupart du temps, on ne les dit pas, on sait qu'elles ne serviraient à rien.

Ce qui désolait Antiochus, plus encore que son amour pour Bérénice, c'est l'amitié sans mesure que Titus prêtait à Paulin.

Voilà que l'imparfait me reprend. Lorsqu'on regarde Titus et Paulin, on se rend tout de suite compte que quelque chose cloche.

C'est que Paulin se fout ouvertement de lui. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

Je pourrais dire pourquoi. Je pourrais faire une brillante analyse. Dire qu'il n'était pas facile d'être un petit garçon à la cour de Néron. Qu'il fallait avoir le cœur bien accroché. Ou pas de cœur. Et dire que Paulin avait été cet adolescent cynique auquel Titus enfant s'était accroché.

Je pourrais broder là-dessus, c'est sûr.

Mais les raisons ne font rien à l'affaire. Ce qui par contre est évident, là, à cette table de bar, c'est

que des deux garçons qui parlent ensemble, l'un aime l'autre qui ne l'aime pas un brin.

Il n'y a même pas besoin d'entendre ce qu'ils se disent, il suffit de regarder.

Tu vois ces deux-là… On voudrait pouvoir montrer cette chose à un ami dans le même cas, ou à son fils, ou à sa fille, pour les mettre en garde.

Le spectacle est si intelligible et si triste qu'il vaut toutes les leçons.

Au début, on prend Titus en pitié, avec condescendance, on se dit qu'il n'aura que ce qu'il mérite, et puis à regarder de plus près, on comprend que si cette chose si claire, Titus ne la voit pas, c'est qu'elle lui serait insupportable.

On ne dira pas à Titus que Paulin se fout ouvertement de lui, ou s'en contrefout plutôt, et se sert de lui par-dessus le marché. On ne lui dira pas car on sait qu'il serait anéanti (l'enfance, la cour de Néron, le seul qui l'ait sorti de toute cette merde à ce moment-là, *non, pas Paulin, pas Paulin*…).

Titus a besoin de croire au monde.

Au reste, Paulin n'a pas tous les torts, Titus serait resté ce garçon perdu qu'il avait pris sous son aile, il aurait pu continuer à l'aimer mais prince, et maintenant empereur, c'est trop pour son âme.

Mais on ne va quand même pas faire du Victor Hugo !

Il y a donc ce garçon droit et honnête, qui vient de perdre son père (il s'y était préparé, mais il se sent extrêmement seul, tout de même), investi depuis la veille au soir de responsabilités énormes et qui a décidé de rompre.

Cette rupture non plus ne l'a pas pris par surprise, depuis le début de ce premier amour, il sait qu'il est condamné. Mais il a tout fait jusqu'à il y a très peu de temps pour ne pas y penser. Il s'y est acharné, même, méticuleusement.

Il est difficile à 20 ans d'avoir de l'amitié pour soi-même, mais là, Titus en est arrivé à se détester.

Il est, depuis huit jours qu'il a réussi à se dire *je vais la quitter*, tout ce qu'il ne supporte pas. Il ment, il est lâche. Comme il n'a pas le courage de parler à Bérénice, il met son silence et son absence sur le compte du chagrin (je crois que c'est le pire, pour lui, car en faisant cela, il trahit à la fois son amour et son père).

Et depuis huit jours, Bérénice le console, lorsqu'elle arrive à le surprendre dans un couloir, et il ne lui dit rien, et il la laisse faire.

Il se déteste de son silence, il se déteste aussi évidemment pour ce qu'il va lui dire, pour le mal qu'il va lui faire. Ça nous est à tous arrivé.

Quand il y pense, il lui ment depuis 5 ans. Pourtant le nombre de fois où elle lui a demandé – *Tu es sûr ? On pourra se marier, tu crois ?* Et il lui a dit oui autant de fois qu'elle lui a demandé, pendant qu'au fond de lui…

Lâche, lâche, lâche… il le répète en boucle depuis huit jours, en se cognant la tête contre le trône trop grand pour lui.

Oui, car ce n'est pas la moindre raison de se détester, il s'en veut aussi de simple fait de douter. Empereur / Amoureux, qui hésiterait à sa place ?

Alors, à *lâche*, il ajoute *capricieux, couard, foireux, fils à papa*, et il se dit qu'il ne mérite pas ce trône.

Ni la fille, ni le trône. Décidément, il n'est pas facile à 20 ans d'éprouver un peu d'amitié pour soi-même.

En face de Titus, Paulin tantôt l'écoute et tantôt retourne le couteau dans la plaie.

Lui aussi est plein de partage. Il lui donnerait bien de mauvais conseils, mais il aurait trop à y perdre. Mieux vaut être le faux ami d'un Empereur, que d'un vagabond.

Il aurait l'air malin, maintenant, si Titus allait renoncer au trône et partir avec Bérénice.

Et pourtant Dieu sait que les atermoiements de son jeune ami le fatiguent.

Lui aussi voudrait être loin.

Lui aussi il coucherait bien avec Bérénice.

Depuis quand il me parle ? Je n'ai pas écouté le quart de ce qu'il m'a dit. Heureusement qu'il ne me demande pas de répéter, comme en classe. Tu parles. A-t-il seulement envie de savoir ce que j'en pense ? Mais il ne va pas se taire ! Il faudrait quand même que je dise quelque chose. (à Titus.) Je n'en attendais pas moins de vous. (*je n'attendais pas moins de ce désir de gloire, qui partout après vous attacha la victoire.*) *Vous saviez ce que vous aviez à faire, c'est juste que vous n'étiez pas prêt.* (*… un héros vainqueur de tant de Nations saurait bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.*) *Quelle tartine ! Et voilà qu'il remet ça ! Tais-toi, Paulin, tais-toi, tu le relances. Je vais le planter là. Qu'est-ce que je pourrais trouver comme excuse ? Non ! Voilà Bérénice. Ça change tout, je ne pars pas. On va pouvoir s'amuser.*

Effectivement, Bérénice arrive dans le petit bar. Elle a cherché Titus dans toute la ville. Il n'était nulle part où elle s'attendait à le trouver. Et il a fallu que Phénice insiste pour qu'elle se décide à aller voir dans les cafés.

– Il serait venu me voir !
– Essayons quand même.

Phénice avait raison, ce qui ne réjouit pas Bérénice.

– Tu es là ? Tu as passé la nuit là ?
– Plus ou moins, oui.
– Je peux te parler ?
– Assieds-toi.
– Pas ici, il y a trop de bruit.

Elle l'entraine dehors. Après tout, les enfants qui s'aiment s'embrassent debout contre les portes de la nuit.

C'est d'ailleurs ce que Titus essaie de faire, de l'embrasser (ça commence mal, se dit Paulin, pour les grandes résolutions), mais elle le repousse doucement.

– Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret de votre « solitude » interrompt le secret.

Bérénice a encore la force de l'égratignure. Elle est un peu blessée de l'avoir vu là, de l'avoir tellement cherché pendant qu'il ne la cherchait absolument pas, mortifiée que Phénice en ait été témoin.

Pour le coup, elle n'a plus du tout envie de lui. Il va falloir qu'il se fasse pardonner, d'abord.

Elle est jalouse de ces deux hommes, de leur amitié, elle est jalouse du père mort.

Bérénice est en colère.

Il faut bien réveiller ce petit bonhomme. Et puis elle a eu peur aussi. Une peur qui ne l'a pas tout à fait quittée.

Elle lui parle et lui, la regarde.

Elle n'avait jamais remarqué qu'il pouvait avoir l'air niais.

Il l'énerve.

Que va-t-il me répondre ? Hein, comment vas-tu t'en tirer ?

Mais Titus sort sans lui parler. Il la plante sous son porche et c'est pire pour Bérénice que tout ce qu'elle avait imaginé.

✪

Ça me rappelait quelque chose…

Cette scène entre Bérénice et Titus me rappelait quelque chose. Et puis en reprenant Dom Juan, je m'aperçois qu'il y a une parenté troublante entre les deux couples. En tous cas, qu'il n'en faudrait pas beaucoup pour que Bérénice ne dise à Titus *: Ah ! Que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses. J'ai pitié de voir la confusion que vous avez.* Etc. Elle finit : *Voilà comme il faut vous défendre et non pas être interdit comme vous êtes.*

Bien sûr, il faut nuancer la comparaison, mais cette colère qui éclate en Elvire, Bérénice en expérimente les bords. Et ce qui est sûr, c'est que le besoin qui l'anime est exactement le même que celui d'Elvire. Elle veut que Titus se défende. Qu'il prouve son amour en se défendant. Mais Titus reste interdit (d'ailleurs, elle prononce le mot aussi : *ne m'offrirez-vous plus qu'on visage interdit ?*)

Elle ajoutera à d'autres moments des phrases presque exactement semblables à celle d'Elvire : *Ne vous attendez pas que j'éclate en injures ;* Elvire disant elle *: N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures.*

Au reste, cette proximité ne nous apprend rien de Bérénice, à part que cela renforce l'impression d'être devant une histoire éternelle ou plutôt, universelle.

J'ajoute pour le plaisir, entre Titus et Paulin, un dialogue qui calque un autre entre Dom Juan et Sganarelle qui se disent : — *Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ? (De la Reine et de moi que dit la voix publique ? Parlez. Qu'entendez-vous ?) — Eh, Monsieur. (J'entends de tous côtés, publier vos vertus, Seigneur, et sa beauté. Même esquive.) — Quoi ? Parle. (Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ? Quel succès attend-on d'une amour si fidèle ?* (Même insistance. Sganarelle-Paulin se fait prier.) — *Assurément que vous avez raison, si vous le voulez, on ne peut pas aller là contre. Mais si vous ne le vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire. (Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux, la Cour sera toujours du*

côté de vos vœux. Encore la même structure de pensée.) — Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments. (J'ai voulu que des Cœurs vous fussiez l'Interprète, qu'au travers des Flatteurs, votre sincérité fit toujours jusqu'à moi passer la vérité. Parlez donc. Même appel à la sincérité) — *En ce cas, monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites. (N'en doutez point, Seigneur, soit raison, soit caprice, Rome ne l'attend point pour son Impératrice. Rome, par une Loi qui ne se peut changer, n'admet avec son sang aucun sang étranger […] Vous m'avez commandé sur tout d'être sincère. […] Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse…* Même recours à la sincérité.

Là encore, cette fraternité des structures du dialogue, ne nous apprennent pas grand-chose, elles ont juste la caractéristique de mimer une évolution normale dans ce type de conversation : — *C'est bien ? Dis-moi la vérité. — C'est bien. — Vraiment ? — Tu veux vraiment savoir ? — Oui. — Alors, en vrai, ce n'est pas bien.*

Mais ça ne laisse pas de tisser des liens entre ces deux pièces, de créer des échos discrets, qui font qu'en entendant Bérénice, j'entends la colère d'Elvire. Et même mieux, j'entends aussi l'impuissance de Bérénice. Parce que justement, dans un langage plus prosaïque, Elvire avait des armes (et aussi c'est elle qui sort de la scène), dans son langage élaboré, le silence de Titus contre lequel vient buter la volonté de Bérénice « sonne » encore plus fort.

Le langage ne les sauve pas de la douleur. Il ne polit rien, il fait loupe. Il démesure.

Quand je dis que le théâtre est une affaire de jeunesse :

Sganarelle : – *Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage…*

Et Célimène, dans un des plus jolis vers de Molière peut-être : — *La solitude effraie une âme de vingt ans.*

Et pour en revenir à Racine, le fait qu'il ait à dessein rajeuni les héros de Bérénice est d'autant plus révélateur que Racine écrit lui-même dans une

traduction qu'il a faite de la poétique d'Aristote et qui semblait lui tenir à cœur : *« On ne peut changer et démentir les fables qui sont receües. »*

Alors, s'il prend le parti de démentir celle-là, suffisamment connue (receüe) pour que beaucoup de monde à l'époque sache que dans l'histoire, Bérénice a plus de 40 ans, de même que Titus, c'est vraiment que cette tragédie requiert la jeunesse.

J'ajoute encore, à regret pour Titus que j'aime bien, que si on considère qu'il a su depuis le début que son amour était voué à l'échec… (il le dit par le moyen de la dénégation :

Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.
Que sais-je ? J'espérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'Empire parlait.

Il ne faut pas être bien malin pour s'apercevoir qu'il avoue qu'il a préféré, pour garder Bérénice, et finalement pour son plaisir, être malhonnête) Je

reprends… que si on considère donc qu'il a su depuis le début que son amour était voué à l'échec, Titus n'est guère plus excusable que Dom Juan. D'ailleurs, Bérénice ne s'y trompe pas, c'est d'égoïsme qu'elle l'accuse, et de tromperie par omission :

Est-il temps de me le déclarer ? […]
Ignoriez-vos vos Lois
Quand je vous l'avouai pour la première fois.
À quel excès d'amour m'avez-vous amenée ?
Que ne me disiez-vous, Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.

Autrement dit, *tu m'as menti.*

✪

Je trouve dans la préface de *Britannicus* quelque chose qui corrobore l'intuition que j'ai sur le caractère de Paulin :

Il ne faut pas s'étonner, dit Racine, *s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse. « Car*

il y avait longtemps qu'on avait donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus, que des gens qui n'eussent ni foi, ni honneur. »

Racine cite Tacite. Comme Britannicus, de même que Titus, a grandi à la cour de Néron, il ne faut pas s'étonner non plus que Néron ait utilisé pour les 2 les mêmes techniques. Pour dévoyer et pervertir des rivaux possibles, placer auprès d'eux de méchants hommes. Narcisse pour Britannicus, Paulin pour Titus.

Tout cela pour avoir à répondre aux puristes qui me diraient gnagnagna sur le parti-pris de Paulin.

✪

Qu'un mot que je n'arrive pas à dire me fait penser beaucoup de choses.

C'est le début du 3ème acte et Titus ne comprend pas pourquoi Antiochus s'en va sans le prévenir. Il lui dit qu'il a besoin de lui, et

mystérieusement, Antiochus lui répond mystérieusement :

Hélas ! D'un prince malheureux
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux ?

Le mystère est dans le mot « malheureux ». Pourquoi Antiochus avoue-t-il à Titus qu'il est malheureux ?

De toute évidence, il veut ouvrir la porte d'une explication.

Que je dise à mon meilleur ami qui se marie et accède au trône le même jour qu'il n'a pas trop besoin de moi en ce moment, cela s'entend, mais que je lui dise que j'en suis malheureux, il pourrait en prendre ombrage.

On doit donc supposer qu'en disant cela, Antiochus s'attend à ce que Titus lui demande aussitôt – Malheureux, pourquoi malheureux ?

Non seulement, Antiochus a décidé de tout dire à Bérénice, mais il a décidé de tout dire à Titus. Ce qui se comprend, car on voit bien que Titus est plutôt fâché de ce départ inexpliqué, et pour en être

un ami, il n'en est pas moins maître du monde, et à ce titre un peu dangereux pour la petite Royauté d'Antioche.

Et puis on peut concevoir aussi qu'Antiochus ait besoin de partager ce secret avec celui qui en est la cause. Titus, pas plus que Bérénice, n'a le droit d'en vouloir à Antiochus.

Le mystère est levé.

Mais ce faisant, il en crée un autre.

Pourquoi alors Titus ne réagit-il pas à ce mot qui m'étonne tellement, alors que je ne fais pas partie de l'histoire ?

Pourquoi ne s'écrie-t-il pas – Malheureux, pourquoi malheureux ?

Est-ce qu'il n'a pas entendu, fait-il comme si il n'avait rien entendu. Titus pourtant, on l'a vu 10 vers plus haut, n'économise pas les reproches quand il imagine son amitié brutalisée par Antiochus.

Pourquoi passe-t-il à autre chose ?

Titus, peut-être, ne veut pas ouvrir ce débat-là. Il ne veut pas savoir pourquoi Antiochus est malheureux.

Manque de curiosité, d'intérêt ? Il n'en manquait pas, toujours 10 vers au-dessus, lorsqu'il demandait

— Quelle raison subite… ? — Vouliez-vous me cacher… ? — Est-ce comme Ennemi… ? — Que diront… ? Que ne puis-je point dire ? De quoi m'accusez-vous ? Vous avais-je… ? Pensez-vous… ?

Titus est au contraire inquiet de la vérité, mais que son ami soit malheureux, au moment même où il devrait se réjouir pour lui, il ne s'en préoccuperait pas.

La seule raison que je trouve, c'est qu'il ne pose pas cette question parce qu'il en connait très bien la réponse.

De cela aussi, j'étais persuadé, mais qu'il change de sujet à ce moment-là, au moment où Antiochus se dit malheureux, le prouve.

Titus sait très bien qu'Antiochus est amoureux de Bérénice.

Qu'il sache qu'il en a été amoureux, cela ne faisait aucun doute, on imagine bien qu'à la Cour, un roi conquis comme Antiochus qui devient le meilleur ami de l'Empereur ou de son fils suscite assez de jalousies pour qu'il ne puisse pas y avoir personne qui vienne un jour murmurer à Titus « vous savez que juste avant qu'elle vous rencontre, Bérénice était éprise d'Antiochus, et qu'ils devaient se marier.

Quelqu'un un jour a dit cela. C'est la logique des courtisans.

Mais alors, pourquoi Titus n'a jamais demandé à son ami, sans d'ailleurs lui ôter sa confiance, s'il n'aimait plus Bérénice ? Ou même, aimant cette femme, il doit bien se douter combien il est difficile de la désaimer. Pourquoi n'a-t-il pas demandé à Antiochus : – *Comment as-tu fait pour ne plus l'aimer ?* Et maintenant qu'il doit la quitter, n'était-ce pas le moment, s'il pensait qu'effectivement Antiochus est devenu le simple ami de Bérénice, de lui demander conseil ? Toi qui l'a aimé, et qui maintenant ne l'aime plus, toi qui ne souffres plus pour elle, dis-moi comment faire, car c'est mon tour.

Là encore, la réponse est simple, parce que Titus sait très bien, et depuis longtemps, qu'Antiochus aime encore Bérénice.

Je paraphrase Madame de Lafayette, en substituant Antiochus et Titus aux princes de Guise et de Clèves *: « Antiochus et lui, qui étaient amis, sortirent ensemble chez Bérénice. Ils la louèrent d'abord sans se contraindre. Ils trouvèrent enfin qu'ils la louaient trop, et ils cessèrent l'un et l'autre de se dire ce qu'ils en pensaient. »*

On sait ce qui se passa après, l'amour de Bérénice pour Titus, pour son prestige aussi, cette compétition amoureuse faussée, et dont Titus ne peut pas ignorer qu'elle l'était. Sa victoire.

Que l'amour d'Antiochus lui gâche son plaisir, on le comprend. Qu'il ne veuille pas qu'il se nomme, on le comprend aussi.

On comprendra mieux aussi, que sans doute déchiré et se détestant, parce qu'il sait aussi le mal qu'il fait à Antiochus, et en lui demandant de parler à Bérénice, et en ne le laissant pas la chance d'une vraie explication, il soit si maladroit, et même méchant, en

insistant à tout bout de champ sur l'« amitié » pure qui unit Antiochus à Bérénice.

En même temps, peut-être ne s'est-il même pas rendu compte de sa propre stratégie d'évitement et en veut-il à Antiochus de ne pas être honnête avec lui, ainsi cette maladresse cruelle deviendrait de l'ironie.

Et je sais aussi que même s'il déteste cette idée, Titus doit imaginer, et même espérer « espérer-détester » que Bérénice se console de lui en épousant Antiochus. Ainsi, il pourrait un peu leur en vouloir (tout en les aimant) et ne plus s'en vouloir, à lui. Il y a de ça dans son projet de faire raccompagner Bérénice par Antiochus et aussi dans ce seul vers, en palimpseste :

Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.

Jolie prière. *Pensez un peu à moi quand vous coucherez ensemble.*

D'ailleurs, cette idée qu'il a de réunir leur Royaume, et dont je me plais à penser qu'il l'a sur le moment, et qu'elle n'est pas préméditée, est une

façon de les marier, et non pas de payer Antiochus pour parler à sa place.

Quand je dis que je préfère imaginer que cette idée lui vient maintenant, c'est que je crois aussi que ces pensées que je lui prête restent mutilées et confuses, et sont plutôt à l'état de pressentiment ou d'impulsions.

Voilà pour ce mot mystérieux : *un ami malheureux*.

✪

Le début du 3ème acte pourrait presque se passer sur le port. Titus y rattrape Antiochus. Assigné à résidence, c'est sur le retour qu'Antiochus croise Bérénice

✪

Aujourd'hui au Quai des Rêves, croisé derrière le distributeur de twix deux gamines qui s'embrassaient. 17 ans à peine. Je n'ai pas pu m'empêcher de leur sourire.

La beauté de leur regard si fier et si gêné à la fois.

✪

La sincérité paradoxale. Je suppose que ce n'est pas loin de ce qu'Aragon appelle *le mentir-vrai.* Mais l'évidence de cette expression – sincérité paradoxale – me plait mieux. J'y reviendrai.

✪

Et toujours, et je l'ai oublié au panthéon de mon dictionnaire personnel des citations que j'exhumai

dans l'enquête, il y a la phrase de Marx, des manuscrits de 1844, et qui comme par hasard, va comme un gant à Bérénice :

Si tu aimes sans provoquer d'amour réciproque, c'est-à-dire si ton amour, en tant qu'amour, ne provoque pas l'amour réciproque, si par ta manifestation vitale en tant qu'homme aimant tu ne te transformes pas en homme aimé, ton amour est impuissant et c'est un malheur.

Je ne commenterai pas tout ça. Si ça me prend un soir d'angoisse, on pourra en parler en buvant du whisky.

Ce que Marx, dans son analyse de l'argent (il ne faut pas oublier qu'il écrit ça en conclusion à un paragraphe sur Timon d'Athènes et le pouvoir de l'argent – *[…]Il transforme la fidélité en infidélité, l'amour en haine, la haine en amour, la vertu en vice, le vice en vertu, le valet en maître, le maître en valet, le crétinisme en intelligence, l'intelligence en crétinisme.*

Comme l'argent […] confond et échange toutes choses, il est la confusion et la permutation universelles de toutes choses, donc le monde à l'envers, la confusion et

la permutation de toutes les qualités naturelles et humaines.

Qui peut acheter le courage est courageux, même s'il est lâche. Comme l'argent ne s'échange pas contre une qualité déterminée, contre une chose déterminée, contre des forces essentielles de l'homme, mais contre tout le monde objectif de l'homme et de la nature, il échange donc – du point de vue de son possesseur toute qualité contre toute autre – et aussi sa qualité et son objet contraires ; il est la fraternisation des impossibilités. Il oblige à s'embrasser ce qui se contredit. – cette conclusion arrive comme la description d'un mur sur lequel tous les élans se brisent. L'amour irréciproque est non négociable. La perspective tragique par excellence.

✪

Je reviens buter au même point : si je ne joue pas in extenso toute la pièce de Racine (sans pour cela renoncer au reste), le projet de Gilles et Bérénice n'est

plus légitime, ou plutôt, ce que je fais de Bérénice perd de sa valeur. Simplement parce que je ne me dépatouille pas avec la matière de la tragédie, je m'en arrange.

✪

Après une lecture draconienne, j'ai généreusement amputé la pièce de 26 vers !

✪

Entendu ce matin Garrel parler de Penelope Cruz, au grand étonnement de la journaliste.

Vous aimez Penelope Cruz ? — Oui, grande, grande artiste (je cite de mémoire). — *Comment ça ? — Elle s'offre complètement. Dans Volver, par exemple, elle chante, elle offre toute sa bouche, elle ne*

garde rien pour elle, elle offre tout, tout ce qu'elle est. C'est ça, jouer, s'offrir complètement.

✪

Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui mais je vais y revenir. En vitesse :

L'enfant et la défaite.

La défaite, l'apprentissage de la défaite.

Le chagrin.

Ranger les photos dans un carton (renoncer à les déchirer, savoir qu'on aura envie de les voir un jour. Savoir qu'un jour on aura guéri).

Les draps. Nu dans des draps.

✪

Un long mobile descend du centre, avec des tiges frêles, au bout d'un des fils-tiges, une couronne de laurier d'or, au bout d'une autre, un voile ou des cheveux, ou un diadème, au bout de la troisième, l'attribut d'un troisième (quel est l'attribut d'Antiochus ?). La scène se joue dans cette simplicité et ce déséquilibre.

✪

Un accordéon, un bandonéon, un hautbois, une viole d'amour, un violon, un violoncelle, un violon-trompette, un clavier électrique des années 60, un boucleur pour tout ça, un violon 1/32, un alto, des micros, 2 caissons de basse pour le ventre…

✪

Des costumes mangas ? Pourquoi pas ? Petites princesses de Tokyo… Titus Ball Z… Antiokuzz…

Pas pour l'anecdote, pour le graphique.

✪

Trop tôt pour l'inventaire !

Finissons plutôt le roman de Bérénice.

✪

Début du 4ème acte, Bérénice toute seule traverse la scène en sautant à la corde enflammée.

Si dans les premiers actes, c'est plutôt Gilles qui a marché pieds nus sur un fil au-dessus de tessons de bouteilles, puis réchappé du parcours entre les pièges à loups, Bérénice à son tour tente un exploit étrange et dangereux.

Et cela va plutôt bien avec son texte de début.

✪

Trouver des attributs physiques, ou de costumes, suffisamment clairs pour pouvoir les reproduire ensuite avec rien.

✪

Titus parle (par exemple). C'est moi qui parle, petit à petit, le son prend le relais de ma propre voix et je change de personnage. Pendant le monologue de Titus, je suis Paulin et je dis tout haut son discours intérieur.

✪

Le début du 3ème est-il un pique-nique ou un feu de camp ?

✪

Il suffisait d'essayer une fois d'entrer dans le décor, ou plutôt de traverser l'herbe comme Antiochus qui partirait avec ses valises, d'essayer de jouer Titus qui le retient (puisque ce sont ses mots qui ouvrent le III), pour s'apercevoir de l'impossibilité de jouer les personnages comme ça,

debout, juste en changeant de place, ou du moins de systématiser ça. J'ai toujours besoin d'un intermédiaire…

✪

L'homme est un animal qui trahit. Le cinéma est l'histoire de cette trahison.

Que raconte d'autre notre histoire ? Leurs trahisons à chacun sont immenses.

Je me suis trahi ! Le sentiment tragique n'est pas plus pur qu'à cet endroit précis.

L'autre métaphore, elle aussi racontée par J-L. Godard dans son histoire du cinéma. L'histoire du rémouleur.

Un rémouleur arrive dans un village. Tout le monde se met à l'aimer parce qu'il sait raconter si bien les histoires. Et puis il se met à pleuvoir des jours et des jours et le rémouleur raconte que c'est la fin du

monde. Mais la pluie s'arrête et le beau temps revient, et les gens chassent le rémouleur parce qu'il a menti.

Godard dit, *le cinéma, c'est le rémouleur*. Je dis, c'est notre histoire intérieure. Nous voulons croire au déluge. Le beau temps qui revient ne nous arrange pas.

✪

Ils se sont couchés tous les deux sous le drap. Comme un coucher d'adieu. Après s'être engueulés très fort, ils se sont caressés les joues et les épaules, l'un des deux a dit *Viens près de moi. Pour la dernière fois, viens près de moi.*

C'est lui qui a dit ça. Il l'a emmené sous le drap et ils se sont allongés en regardant le ciel. C'est là qu'il lui a dit tout ce qu'il lui a dit.

Je vais… je vais te faire un aveu véritable lorsque j'envisageai le moment redoutable où pressé par les lois d'un austère devoir il fallait pour jamais renoncer à te

voir quand de ce triste adieu je prévis les approches mes craintes mes remords tes larmes tes reproches je préparai mon âme à toutes les douleurs que peut faire sentir le plus grand des malheurs mais quoi que je craignisse il faut que je le die je n'en avais prévu que la moindre partie je croyais ma vertu moins prompte à succomber et j'ai honte du trouble où je la vois tomber j'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée le sénat m'a parlé mais mon âme accablée écoutait sans entendre et ne leur a laissé pour prix de leurs transports qu'un silence glacé Rome de ton avenir est encore incertaine moi-même à tous moments je me souviens à peine si je suis empereur ou si je suis romain je suis venu vers toi sans savoir mon dessein mon amour m'entrainait et je venais peut-être pour me chercher moi-même et pour me reconnaître qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en tes yeux je vois pour la chercher que tu quittes ces lieux c'en est trop ma douleur à cette triste vue à son dernier excès est enfin parvenue je ressens tous les maux que je puis ressentir mais je sais le chemin par où j'en puis sortir quel que soit le malheur où je sois aujourd'hui ma gloire inexorable à toute heure me suit sans cesse elle présente à mon âme étonnée l'empire incompatible avec notre hyménée et je vois bien qu'après tous les pas que

j'ai fait je dois t'épouser encor moins que jamais oui et je dois moins encore te dire que je suis prêt pour toi d'abandonner l'Empire de te suivre et d'aller trop content de mes fers soupirer avec toi au bout de l'Univers toi-même tu rougirais de ma lâche conduite tu verrais à regret se traîner à ta suite un indigne Empereur sans empire sans cour vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour pour sortir des tourments dont mon âme est la proie il est tu le sais bien une plus noble voie je me suis toujours vu enseigner ce chemin et par plus d'un héros et par plus d'un romain lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance ils ont tous expliqué cette persévérance dont le sort s'acharnait à les persécuter comme un ordre secret de n'y plus résister si tes pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue si toujours à mourir je te vois résolue s'il faut qu'à tout moment je tremble pour tes jours si tu ne me promets pas d'en respecter le cours à d'autres pleurs tu sais il faut que tu t'attendes dans l'état où je suis je peux tout entreprendre et je ne réponds pas que ma main à tes yeux n'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

– Hélas !

– Non, il n'est rien dont je ne sois capable te voilà de mes jours maintenant responsable songes-y bien.

Lorsqu'il s'est tu, Antiochus est entré. Il leur a dit qu'il ne pouvait pas dormir. C'était vrai, il ne pouvait pas dormir. Elle a levé la main vers lui et lui a dit *viens*. Elle pleurait. Sans doute depuis longtemps. Sans doute depuis que Titus avait commencé à parler allongé.

Bérénice entre les deux hommes. Sous le drap. Ils se tiennent la main.

✪

C'est le seul moment (je parle de ce monologue que je viens de réécrire, pour lequel je ressens le moment du tutoiement. Sans doute d'ailleurs à cause de la proximité des corps que j'imagine.

✪

Au milieu des gens heureux, le drame.

✪

La question n'est plus de savoir ce par quoi je peux être inspiré, mais ce par quoi je peux être fécondé.

Autre chose : je sais bien que je suis en train d'idéaliser l'adolescence. Une semaine au milieu de gamins de 14 ou 15 ans me l'apprend bien, mais tout de même.

✪

Kids

J'ai fait trois enfants. Le premier et le troisième ne sont pas arrivés à leur terme. Le 2ème est vivant, je crois.

Le premier : a été conçu avec une fille de 16 ans, une nuit de mai. C'était notre première nuit ensemble. Elle avait 17 ans quand elle a avorté. Moi j'en avais 25.

Le jour de cet avortement, où j'étais à côté d'elle, a été un des plus tristes de ma vie.

Le troisième a été conçu 10 ans après presque exactement (raccrochons-nous aux dates !), avec cette même fille, et sans le savoir ni le vouloir.

Ça a été la dernière fois où on a fait l'amour.

Cette fois-ci, en plein mois d'août, elle a avorté sans m'en parler. C'est seulement au début du mois de septembre, quand je lui ai dit qu'elle avait l'air fatiguée, qu'elle m'a raconté pourquoi.

Entre temps, nous nous étions quittés dix années. C'est dans ce laps de temps que j'ai fait ce deuxième enfant dont je dis croire qu'il est vivant.

Ce n'est pas exactement cela.

J'ai fait une nuit de juillet l'amour avec une jeune femme qui m'avait dit qu'elle ne couchait plus depuis longtemps avec son mari.

Elle a accouché en avril et en recoupant les dates, il a bien fallu en conclure que si elle m'avait dit la vérité, son fils était de moi.

D'ailleurs, c'est elle, par une amie commune, qui m'a prévenu de son accouchement et de sa date précise, mais plus qu'officiellement, son mari était le père.

Elle, je ne l'ai jamais revue depuis qu'on a couché ensemble (ni son mari. Pas vu l'enfant non plus).

J'y pense assez souvent, et je pense aussi des fois que j'ai échafaudé tout cela, par désir d'un destin fabuleux, car il y a bien je le sens, même si je me souviens de tout d'une manière très précise (et les mots qu'elle m'a dit, et tout ce qu'on a fait), il y a bien quelque chose dans cette histoire qui ne colle pas.

Il m'a fallu du temps, on le voit, pour savoir que je ne voulais pas d'enfant.

Et encore, cette certitude de n'en pas vouloir ne me dispense pas de temps en temps d'en avoir envie.

Comme on peut le voir, c'est compliqué.

Les bons jours, c'est simple, je me dis seulement : *je n'en ai pas assez envie, c'est tout. Je ne vais pas faire un enfant par caprice*.

Et je me trouve très raisonnable, et je me compare avantageusement à quelques garçons qui se sont lancés dans la paternité sans en mesurer les conséquences.

Ça, c'est pour les bons jours ! Les jours de pluie c'est autre chose.

Quand je m'observe sans optimisme, avec ce que je dois bien appeler un tant soit peu de lucidité.

Je ne parle pas des raisons que me murmure la psychanalyse de fin de repas de noces. *Avec le père que tu as eu…*

Je ne parle pas des raisons que je criais fort à 16 ans : *pas un enfant de plus dans ce monde que je n'aime pas, si j'ai jamais un enfant un jour, ce sera par adoption…*

Je ne parle pas des jours de pessimisme non plus, quand je m'aime si peu, et que je considère en moi le fond de détresse et ce manque cruel de légèreté, suffisamment pour me dissuader de léguer mon ADN à qui que ce soit.

Mais quand ni optimiste, ni pessimiste, j'examine les choses…

Je vais le dire brutalement : je ne veux pas d'enfants pour pouvoir partir à n'importe quelle heure, pour pouvoir me jeter de n'importe quelle falaise.

Non que je veuille le faire, je veux *pouvoir* le faire.

D'ailleurs, des raisons il y en a d'autres, c'est leur accumulation qui est lourde. Je pourrais dire aussi : j'aurai adoré être une maman, être père est un pis-aller. Je ne veux pas de pis-aller.

Je pourrais dire des tas de choses…

Mais toutes ces raisons ne servent pas à grand-chose, justement. Il ne reste que le chagrin de celle à qui j'ai dit il y a 11 ans, parce que c'était vrai, *j'ai envie d'un enfant de toi*, au moment même où, sans en percevoir

les raisons, je découvrais l'évidence que malgré ce désir, je n'en voulais pas.

Ce non-vouloir (et j'hésite à ajouter : pour moi qui aime tellement les gosses) n'est pas qu'un chagrin, un manque, un pincement fréquent du cœur, un vide, ce non-vouloir est une défaite.

Une inaptitude que je ne m'excuse pas.

Je ne sais pas si j'ai le droit d'avoir dit tout haut tout cela.

✪

Trouvé dans un blog d'ados :

FasHiON * HaRdOs * PuNk * rAcAiLle * pOuF *

hIppIe * GoThIk * SkATEUR *RastA * RaVeUr

TrASh* CoLor * ClAsSic * GrUnGe * DéconTraCt * RiKaIn * SoFt *HiP hOp *ClEan * SuRfEr * cItY *

BaBa cOol * RaPpEur * MaNga * LoLiTA * BritisH * CoW bOy * KiTcH* SweeTy * RoCk StaR*

InDiAn* No sTyle * TeUffEuR * ArMy * PlAyBOy * MétaLeUx * SeXy * SpOrT * GrOove * AfRo *

BiMbO* SpaCe * CuT* BanLieusarD * ScHoOl * ReGGae * uRbAn * JuNKie * EmO * PerSo *

C'est quoi ton style à toua ?

✪

Et si Bérénice s'apprêtait à dire à Titus qu'elle était enceinte ? Et si Bérénice s'apprêtait à lui dire qu'elle était séropositive ?

✪

Bérénice (le roman)

(reprise)

(12 h)

Je ne vois que ce pique-nique.

Antiochus est à Ostie, il s'est assis sur l'herbe et il regarde son bateau. Il ne se résout pas à partir, à embarquer. Il s'est dit *mangeons sur la terre ferme*. Comme il faisait froid à Rome, et qu'au bord de la mer, il n'a pas neigé, les Romains sont venus en nombre déjeuner au port. Déjeuner en paix !

Il a mis la radio, c'est une petite chanson italienne qui passe.

Ne nous laissons pas abattre.

C'est Rome et c'est dimanche à Central Park.

Il y a des coquelicots sur l'herbe. Des coquelicots en hiver ! Antiochus n'en croit pas ses yeux.

– *Tu ne trouves pas, Arsace, que les coquelicots sont beaucoup plus beaux que les roses ?*

– *Peut-être.* (Arsace mange et boit du vin de Toscane. Il a la bouche pleine.) *Qu'est-ce qu'ils font là, en plein hiver ?*

– *Il a fait doux jusqu'à la semaine dernière. Portons un toast aux coquelicots. Tu veux ?… Un jour en allant à la mer un jour en hiver j'ai trouvé je me souviens sous le ciel clair des coquelicots égarés !*

– *C'est beau !*

— *Te fous pas de moi ! Coquelicots, mes frères mélancoliques, je vais chanter votre épopée. Chante, Antiochus, la beauté des coquelicots, sourires maquillés de la plaine, petits juges nombreux de l'herbe décharnée… Vous savez ce que j'aime en vous ? Vous êtes des anti-tournesols ! Ça me plait ! Qu'est-ce qu'il y a de plus bête qu'un tournesol ?! Vous devriez tourner le dos au soleil, vous refermer le jour et vous ouvrir le soir. Coquelicots crépusculaires, je vous aime et je vous*

embrasse, et je vous mange. (À Arsace.) *Regarde, je saigne !* (À un coquelicot qu'il a cueilli et qu'il effeuille.) *Je meurs et je te déshabille ! Je t'écartèle, petite rose tragique ! — Aie tu me fais mal ! — Je sais, je suis cruel, je te fais mal et je n'y peux rien ! Enlève ta robe, déshabille-toi, je te dis ! Rhaaa ! Je meurs en te dévorant, mon amour, ma fleur insoutenable ! Tiens, qui voilà ? L'ami Titus ! Hello, l'ami, un petit verre ? C'est du rouge !*

Pendant qu'il vomit les pétales, Titus arrive. Titus qui ne comprend pas pourquoi son ami s'en va, sans le prévenir, le jour de son mariage et de son couronnement.

Il ne comprend pas ? Il faudrait être aveugle pour ne pas comprendre, non ? Mais oui, bien sûr il sait ce qui fait fuir son ami. Il sait ce qu'il ne veut pas savoir, ce qu'il était si pratique d'ignorer.

En parlant Titus a marché sur un coquelicot. Antiochus le soigne et le caresse. *Hélas, d'un Prince malheureux, que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux ?*

Difficile de se débarrasser de l'ivresse.

Plus tard, c'est autour de ces coquelicots qu'Antiochus installera les pièges à loups, c'est autour d'eux qu'il marchera les yeux bandés, les frôlant dans un chemin périlleux, comme dans un labyrinthe décisif. Mais c'est la fin du 3ème acte, lorsqu'il détestera Bérénice, qu'il décapitera les fleurs en refermant un à un les pièges sous leur corolle.

Nous n'en sommes pas encore là. Pour l'instant, c'est le début du 3ème acte et Titus ne comprend pas pourquoi Antiochus s'en va sans le prévenir. Il lui dit qu'il a besoin de lui, piétine sans faire attention un coquelicot et Antiochus lui répond en sauvant la fleur

– Hélas ! D'un prince malheureux
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux ?

Malheureux ! De toute évidence, il veut ouvrir la porte d'une explication.

Il va bien me poser la question ! « Malheureux, pourquoi malheureux ? » Ça ne te fait pas plaisir ce mariage, ton meilleur ami se marie et devient empereur et ça ne te fait pas plaisir. C'est tout ce que tu as à me dire : « malheureux » ?

De toute façon, je suis obligé de lui dire, je ne peux pas partir en lui laissant croire que je ne l'aime plus.

Mais Titus ne dit rien. Apparemment, *malheureux* ne l'étonne pas

Est-ce qu'il n'a pas entendu ? Fait-il comme s'il n'avait rien entendu ?

Titus ne veut pas ouvrir ce débat-là. Il ne veut pas savoir pourquoi Antiochus est malheureux.

Il ne veut pas le savoir, parce qu'il connait très bien la réponse.

Titus sait très bien qu'Antiochus est amoureux de Bérénice.

Qu'il sache qu'il en a été amoureux, cela ne faisait aucun doute, on imagine bien qu'à la Cour, un roi conquis comme Antiochus qui devient le meilleur ami de l'Empereur ou de son fils suscite assez de jalousies pour qu'il ne puisse pas y avoir personne qui ne vienne un jour murmurer à l'oreille de Titus *« Vous savez que juste avant de vous rencontrer, Bérénice était éprise d'Antiochus, et qu'ils devaient se marier. »*

Quelqu'un un jour a dit cela. C'est la logique des courtisans.

Mais alors, pourquoi Titus n'a jamais demandé à son ami, sans d'ailleurs lui ôter sa confiance, s'il n'aimait plus Bérénice ? Ou même, aimant cette femme, il doit bien se douter combien il est difficile de la désaimer. Pourquoi n'a-t-il pas demandé à Antiochus : – *Comment as-tu fait pour ne plus l'aimer ?* Et maintenant qu'il doit la quitter, n'était-ce pas le moment de lui demander conseil ?

– *Toi qui l'a aimée, et qui maintenant ne l'aime plus, toi qui ne souffres plus pour elle, dis-moi comment faire, car c'est mon tour.*

Mais Titus sait très bien, et depuis longtemps, qu'Antiochus aime encore Bérénice, alors il ne lui demande rien de tout cela, et il se tait et comme il est tout de même un peu jaloux de son ami à qui il va donner la femme qu'il aime, il en rajoute.

C'est toujours comme ça, on se déteste, on est déchiré, on est méchant, on ne peut pas s'en empêcher. Titus sait le mal qu'il fait à Antiochus, et

en lui demandant de parler à Bérénice, et en ne le laissant pas la chance d'une vraie explication.

Vous que l'amitié seule attire sur ses pas ! je rigole !

Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.

Jolie prière. *Pensez un peu à moi quand vous coucherez ensemble.*

Titus « espère-déteste » que Bérénice se console de lui en épousant Antiochus.

Titus s'en va. Il ne veut pas voir Antiochus ouvrir le paquet-cadeau.

Et quand Bérénice arrive, quand Antiochus lui dit tout, comme Titus l'abandonne et que c'est à lui, Antiochus, de la ramener au pays, et quand Bérénice ne le croit pas, ou plutôt, et là ouvertement, ne veut pas le croire et préfère le détester comme on a toujours détesté les porteurs de mauvaise nouvelle et souvent même pendu ou décapité, et après qu'elle soit partie en courant et en pleurs, c'est là seulement qu'Antiochus installera les pièges à loups autour des coquelicots, autour desquels il marchera les yeux

bandés, les frôlant dans un chemin périlleux, comme dans un labyrinthe décisif. Et à la fin, ayant échappé aux mâchoires des pièges, et détestant à son tour Bérénice, il décapitera les fleurs en refermant une à une les griffes juste en dessous de leur corolle.

✪

Jalons

- ✖ La tente du début, la première scène, celle d'avant que l'histoire commence
- ✖ Les jours où j'ai le plus souffert dans ma vie
- ✖ La première bouteille de vodka
- ✖ Le miroir brisé, la première colère
- ✖ La nuit étoilée
- ✖ La lâcheté
- ✖ La taverne
- ✖ Les raisins, Paulin décadent
- ✖ Les coquelicots
- ✖ Il mio rifugio
- ✖ Les pièges à loups

✖ La corde à sauter enflammée
✖ Marathon man
✖ La boule à facettes
✖ Les draps
✖ Hélas

✪

Et si Bérénice s'habillait comme ça ?

Ou comme ça ?

✪

Nouvelle relecture : coupes plus généreuses ! 182 vers.

37 dans le premier acte, 36 dans le 2ème, 31 dans le 3ème, 70 dans le 4ème et 52 dans le dernier.

La disparition d'un grand monologue dans le 4 resserre sur la confrontation entre Titus et Bérénice, celle du début du 5 épure l'histoire des trois jeunes gens.

Évidemment, je regrette des vers.

✪

Début du 2ème acte :

Gilles est assis sur le tertre et parle de ses lâchetés. À côté de lui, une caisse et des bouteilles. Tout en parlant il les casse une à une, et quand c'est fini, il va verser les tessons sur la pelouse (au préalable il a fait un petit lit de rivière avec une toile ou autre chose). Il n'a pas fini de parler, va mettre entre le tertre et la pente où sont assis les gens une perche très fine, à peine plus épaisse qu'un fil, il va chercher un balancier. D'un côté, une couronne de laurier, de l'autre un cœur battant. C'est en dernier, après avoir fini de parler de son texte, qu'il met le costume de Titus et se met pieds nus. Lorsqu'il a fini, il traverse la rivière dangereuse avec son petit balancier. Au milieu du gué, il se retourne. C'est l'entrée de Paulin.

✪

Se souvenir de l'homme penché, de la vasque à facettes (comme un grand culbuto), ne pas évacuer

totalement la possibilité des masques (notamment pour le 4)…

✪

C'est difficile la liberté : on dit, la liberté c'est choisir, mais choisir en connaissance de cause, mais si on connait on ne choisit plus vraiment, parce qu'on sait ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire, on est prisonnier de la vérité. Oui, mais si on ne sait pas, on choisit sans savoir, est-ce que c'est vraiment un choix, non, on est prisonnier de l'ignorance, c'est difficile la liberté, le libre arbitre, comme on dit. C'est difficile !

(1ère tentative d'une réécriture maladroite de Descartes.)

✪

Gilles se suspend par le dos au gril et parle aux spectateurs d'en haut.

✪

Si j'étais une femme, des fois les soirs de chiale, j'irai me coucher sans me démaquiller, exprès, pour avoir les yeux pleins de noir le matin, pour me souvenir du chagrin ou du spleen.

Et j'espèrerai que quelqu'un sonne et me surprenne dans cet état.

Comme je ne suis pas une femme, ou pas assez, ces soirs-là, je ne peux pas me coucher sur un lit, il faut que je campe sur un canapé. Si c'est un canapé-lit, je ne l'ouvre pas. Je ne dors que dans cet inconfort.

Comme un soldat dans ses quartiers d'hiver.

D'ailleurs, moi qui ai des tendances insomniaques, et depuis toujours, le pire des chagrins ne m'a jamais empêché de dormir. C'est presque

ridicule, et même humiliant, d'être dans une tristesse immense et de s'endormir comme un bébé, facilement. Comme si cette tristesse n'était qu'une comédie.

✪

L'émoi je n'y crois qu'à peine
l'amour je ne m'y fais pas
indifférent au trépas
insensible aux yeux des Reines

✪

Il faut que je recommence à courir sans walkman, et en me récitant un acte de *Bérénice*. C'est en faisant cela, et depuis le tout début que j'ai mes idées les plus claires.

Bon ! C'est peut-être aussi pour ça que je vois courir les personnages depuis le début. Attention, *Bérénice* n'est pas Marseille-Cassis !

Hier, l'intuition d'un acte IV très dense et resserré. L'essentiel dedans, fait d'une histoire simple.

Bérénice attend Titus. Il arrive. Ils se parlent enfin. Ils sont tous les deux en colère. Bérénice se sauve. Titus est accablé. Antiochus regarde ce désastre.

Le tout sur fond de boite de nuit.

Cela se raconte théâtralement autrement :

Bérénice enflamme un cerceau avec lequel elle saute à la corde. Disons, mettons qu'elle est dans sa chambre.

(C'est l'image liminaire.)

Elle n'est pas encore habillée. Son texte. Puis l'arrivée de Phénice. Et leur dialogue.

Au moment où Phénice lui dit *venez*, Bérénice est habillée (Gilles s'est habillé en donnant l'impression qu'on l'habille de force.)

Bisogno Benigni a installé une boule à facette. Il définit l'endroit.

Bérénice cherche Titus dans la boite de nuit. Il n'est pas venu. Il arrive, elle le voit, elle se fige.

BÉRÉNICE
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous séparer. Et c'est lui qui l'ordonne.

TITUS
N'accablez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tout deux
[…]

Toute cette scène en dansant, sur *Paradise Circus* de Massive Attack, enfin pas toute, le morceau n'est pas assez long, disons, l'acmé de la scène.

Des fois ils se parlent, et des fois, ils murmurent, parce qu'ils sont au milieu des gens. Des éclats de voix quand ils n'arrivent pas à se retenir.

TITUS
Je les compte pour rien ? Ah Ciel, quelle injustice !

Au moment où il dit ça, il jette Bérénice par terre.

D'ailleurs, il ne dit pas exactement ça, il dira : *Je les compte pour rien ? Putain, quelle injustice !*

On peut imaginer qu'il a dansé avec la robe de Bérénice, parce qu'à ce moment, Gilles joue Titus prioritairement.

Il redit après :

TITUS

Putain ! Que vous me déchirez !

BÉRÉNICE

Vous êtes Empereur, Seigneur, et vous pleurez !

Titus est à bout de colère et met des coups de poing où il peut. Son impuissance est tangible. Il se ressaisit avec sa réplique suivante. *Oui, madame, il est vrai… (in extenso)*

Quand il s'est tu, Gilles va se glisser dans la robe de Bérénice qui est par terre pour se

réincarner en elle, toute sa réponse en se relevant doucement, jusqu'à ce qu'elle se sauve en courant.

Elle est sortie lentement de la boite (on a entendu le bruit de la porte qui claque. Elle se met à courir. Pendant qu'elle court, on entend les voix du dialogue entre Titus et Paulin. Jusqu'à ce que Bérénice soit arrivée chez elle et s'effondre.

De son côté, Titus s'est effondré aussi.

D'un côté, que fait Bérénice ? Elle met un revolver dans sa bouche, elle se scarifie…

De l'autre, Titus est épuisé, c'est lui qui est au sol, maintenant.

La scène se suspend au moment où il dit :

> *Ah Rome ! Ah Bérénice ! Ah Prince malheureux ! pourquoi suis-je Empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ?*
>
> À ce moment aussi apparait Antiochus. Qui regarde ce désastre. Il tente de consoler l'un et l'autre.

(On est obligé de garder un bout du dialogue entre eux, sinon, Antiochus en paraîtrait extrêmement égocentrique.)

Il lui parle tout bas.

ANTIOCHUS
Qu'avez-vous fait, Seigneur ? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseils, ni raison.
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.
Allez, Seigneur, allez la ramener à la vie.
Dites un mot.

TITUS
Hélas ! Quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire ?
Voyez la Reine, allez. J'espère à mon retour
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Après ce temps, Antiochus s'adresse directement aux spectateurs.

ANTIOCHUS
Et vous, que dites-vous de toute ma conduite ?
Rien ne pouvait, tantôt s'opposer à ma fuite,
Bérénice et Titus offensaient mes regards,

Je partais pour jamais. Voilà comme je pars.
Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la Reine.
J'oublie en même temps ma vengeance, et sa haine,
Je m'attendris aux pleurs qu'un Rival fait couler.
Moi-même à son secours je le viens appeler ;
Et si sa diligence eût secondé mon zèle,
J'allais victorieux, le conduire auprès d'elle.
Malheureux que je suis ! Avec quelle chaleur
Je travaille sans cesse à mon propre malheur !
Faut-il être amoureux de sa propre tristesse !
C'en est trop. Je rougis de toutes mes faiblesses.
Désespéré, confus, à moi-même odieux,
Je m'en vais, je me veux cacher même à vos yeux.

Ainsi finirait le 4ème acte.

✪

En vrac, de retour d'un footing sous la pluie battante jusqu'à Châteauvallon, tout en « gueulant » le cinquième acte.

Cette histoire de mobile de Calder, peut-être faire en sorte que les branches, ou plutôt que les

coiffes se resserrent. D'abord, Bérénice est seule et fait ses bagages, c'est la nuit et Titus arrive enveloppé dans un drap. D'abord loin de l'autre, ils se rapprochent en suivant le mouvement aléatoire du mobile, et l'effet combiné du rapprochement des coiffes. Ils finissent enveloppés dans le même drap. Gilles se déshabille dedans, la lumière est très basse et pendant le long aveu de Titus, ils font l'amour tous les deux. Les bruits de l'amour ponctuent la voix de Titus.

Quand Antiochus entrera, il hésitera, parlera sans vers, et les vers se mélangeront à une parole plus simple, à ce moment-là du spectacle, on ne sait plus d'où vient la parole, on s'en moque. Quid du tutoiement, initié dans la tirade de Titus ? Il survit sans doute.

Antiochus est arrivé avec un casque romain.

À la fin, cette scène à trois se joue simplement, et les personnages ne sont reconnaissables qu'à leur voix. Gilles ne fait pas d'autres efforts pour les distinguer.

Il faut, je le sais maintenant, enfin je le savais avant, mais je ne m'étais pas encore décidé, ne faire qu'un monologue des 2 d'Antiochus, celui qui clôt le IV et la réponse à Arsace qui ouvre presque le V.

Hé bien, voilà l'espoir que vous m'aviez rendu.
Vous voyez le triomphe où j'étais attendu.
Bérénice partait justement irritée.
Pour ne la plus revoir, Titus l'avait quittée.
Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
C'est ma faute !... Que dites-vous de toute ma conduite ?
Rien ne pouvait, tantôt s'opposer à ma fuite,
Bérénice et Titus offensaient mes regards,
Je partais pour jamais. Voilà comme je pars.
Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la Reine.
J'oublie en même temps ma vengeance, et sa haine,
Je m'attendris aux pleurs qu'un Rival fait couler.
Moi-même à son secours je le viens appeler ;
Et si sa diligence eût secondé mon zèle,
J'allais victorieux, le conduire auprès d'elle.
Malheureux que je suis ! Avec quelle chaleur
J'ai travaillé sans cesse à mon propre malheur !
Faut-il être amoureux de sa propre tristesse !
C'en est trop. Je rougis de toutes mes faiblesses.

Désespéré, confus, à moi-même odieux,
Je m'en vais, je me veux cacher même à vos yeux.

Tout cela parce qu'il y a quand même redite entre les deux textes (et je suppose que c'est pour cela que Racine a supprimé le 1er des éditions postérieures), et cela permet de commencer le V *in media res*.

Même s'il faut l'avouer, j'adore les explications d'Arsace au début. Mais la plupart des changements auxquels je procède sont un déchirement.

Cela dit, Arsace pourrait venir lui-même au début du 5ème acte nous expliquer tout ça, cela dépendra de la liberté accordée aux personnages par rapport à leur propre narration, peuvent-ils sortir de l'écran, genre « Je sais, je n'ai rien à faire là mais tout le monde ici prend beaucoup de liberté, Gilles change le texte, et il m'a énormément coupé au montage, et ça me blesse, ça me mortifie. *(À Gilles.)* Oui, tu me mortifies ! »

GILLES : — Je comprends mais je ne pouvais quand même pas tout garder.

ARSACE : – Oui ! Mais tu as préféré dire des textes à toi, tu m'as sacrifié à toi ! Parce que je ne suis qu'un confident, tu ne m'aurais pas sacrifié si j'étais un Prince, ou un Dieu.

GILLES : – N'importe quoi. J'ai peut-être plus supprimé de texte à Titus ou Bérénice qu'à Paulin ou à toi, ou à Phénice. Et en plus, tu ne sais pas tout ce que ça me coûte de supprimer, même un mot, ou de changer un mot.

BISOGNO BENIGNI : – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous n'allez pas faire un esclandre, quand même ?...

ARSACE : – Ça va, toi, on ne t'a pas sonné. Je suis désolé, mais je refuse qu'on me supprime tout, je veux dire au moins ma dernière réplique, c'est moi qui ai redonné espoir à Antiochus quand même, il ne faut pas l'oublier !

GILLES : – Vas-y, alors. Vas-y !

ARSACE : – Vrai ? J'y vais ? Alors, c'est le début du 5ème acte… C'est moi qui commence le 5ème acte, tout seul sur la scène… Je cherche Antiochus et je

finis par le trouver, et il est très triste. Alors je lui dis : *« La Reine part, Seigneur. »* Alors lui, il me dit *« Elle part ? »* Alors, je lui dis *« Dès ce soir. Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée que Titus à ses pleurs l'ait si longtemps laissée. Et même, elle veut partir avant que Rome instruite puisse voir son désordre et jouir de sa fuite. Elle écrit à César. »* Alors, il dit *« Ô Ciel ! Qui l'aurait cru ? Et Titus ? »* Alors moi, je lui réponds… C'est ça que je voulais absolument qu'on garde, parce que c'est quand même ma dernière réplique. Quand même… Donc, je dis *« À ses yeux Titus n'a point paru. Le Peuple avec transport l'arrête, et l'environne, applaudissant aux noms que le Sénat lui donne, et ces noms, ces respects, ces applaudissements, deviennent… »* Non mais là je le dis mal, je suis pas dedans, c'est plus dur.

GILLES : – Pas du tout. Tu le dis très bien. Continue, tu avais raison, c'est bien de garder ça.

ARSACE : – Ah bon ? Je ne le dis pas trop mal ? Bon. Donc, je dis *« Et ces noms, ces respects, ces applaudissements, deviennent pour Titus autant d'engagements, qui le liant, Seigneur, d'une honorable*

chaîne, malgré tous ses soupirs, et les pleurs de la Reine, fixent dans son devoir ses vœux irrésolus. C'en est fait. Et peut-être il ne la verra plus. » Et là, je dis plus rien. *(Silence.)* C'était important, parce qu'Antiochus, quand même, il va mieux après ça, d'ailleurs, il dit *« Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue ! »* Bon c'est vrai après, il a encore des doutes, il ne fait pas confiance à son destin, d'ailleurs, ça aussi il le dit, c'est beau d'ailleurs, il dit *« J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis que j'écoute, en tremblant, tout ce que tu me dis, et mon cœur prévenu d'une crainte importune, croit même, en espérant, irriter la Fortune. »* C'est beau. Voilà, excusez-moi, je voulais revenir un petit peu, même si je ne suis qu'un confident. J'y vais.

Après tout ça, on revient aux deux personnages qu'on avait laissés à la fin du IV.

Peut-être même qu'on peut retrouver Bérénice qui écrit, qui froisse des papiers, qui dit tout haut ses lettres d'adieu.

✪

Après un footing avorté pour cause de méforme, des réflexions sur le 1er acte, le 2ème acte, et les costumes, ou plutôt, la façon de jouer tout le monde à la fois.

Une chose est sûre, le II va me poser un gros problème. Je sens l'ennui qui guette tout le monde !

Dans le 1er acte, si je veux que Bérénice surprenne Antiochus en train de danser sur la tête, il faut que j'inverse des ordres de scènes. Que la sortie d'Arsace soit reculée…

Les éléments :

1° Antiochus présente le lieu à Arsace.
2° Antiochus demande à Arsace d'aller chercher Bérénice.
3° Arsace s'étonne de l'embarras d'Antiochus.
4° Arsace va chercher Bérénice.
5° Antiochus reste seul et hésite, puis se décide.
6° Arsace rend compte de sa mission.
7° Antiochus et Arsace font le point sur le préparatif du départ.

8° Arsace s'étonne du départ d'Antiochus et essaie de le persuader de rester.
9° Bérénice arrive.

Ce qui pourrait donner dans un autre ordre :

1° Antiochus présente le lieu à Arsace.
2° Antiochus demande à Arsace d'aller chercher Bérénice.
3° Arsace s'étonne de l'embarras d'Antiochus.
4° Antiochus et Arsace font le point sur le préparatif du départ.
5° Arsace s'étonne du départ d'Antiochus et essaie de le persuader de rester.
6° Arsace va chercher Bérénice.
7° Antiochus reste seul et hésite, puis se décide.
8° Bérénice arrive.

Après trituration du texte, cela donnerait à peu près ça (je garde les couleurs) :

Antiochus et Arsace viennent d'entrer.

ANTIOCHUS
Arrêtons un moment, la pompe de ces Lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent, ce Cabinet superbe et solitaire,

Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa Cour
Lorsqu'il vient à la Reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine
Et cette autre conduit à celui de la Reine.
Va chez elle. Dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE
Vous, Seigneur, importun ? Vous, cet Ami fidèle
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle ?
Vous, cet Antiochus, son Amant autrefois ?
Vous que l'Orient compte entre ses plus grands Rois ?
Quoi ? Déjà de Titus Épouse en espérance,
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS
Vas, dis-je, et sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoin.

ARSACE
Vous la verrez, Seigneur. Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparaître aux yeux d'une Cour qui l'accable.
Pour l'approcher, Seigneur, on ne perce qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un Peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,

Cesse enfin de pleurer Vespasien son Père.
Cet Amant se redonne aux soins de son amour ;
Et si j'en crois, Seigneur, l'entretien de la Cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de Reine au nom d'Impératrice.

ANTIOCHUS
Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importants dont je t'avais chargé ?

ARSACE
Seigneur, vous connaissez ma prompte obéissance.
Des Vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moment en moment,
N'attendent pour partir que vos commandements.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS
Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la Reine.

ARSACE
Qui doit partir ?

ANTIOCHUS
Moi.

ARSACE
Vous ?

ANTIOCHUS

En sortant du Palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE

Je suis surpris, sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ? depuis si longtemps la Reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, de soin de vos États ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas…

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE

Je vous entends, Seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE

Quoi donc ? De sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel Empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS

Titus n'a point pour moi paru se démentir ;
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le Ciel met sur le Trône un Prince qui vous aime,
Un Prince qui jadis témoin de vos combats
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siège douteux :
Sur leurs triples remparts les Ennemis tranquilles
Contemplaient sans péril nos assauts inutiles ;
Le Bélier impuissant les menaçait en vain.
Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles :
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Faut-il que sans Honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant, et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux Rois l'amitié des Romains ;

Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise ?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS

Que veux-tu que je dise ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE

Hé bien ?

ANTIOCHUS

Hé bien ! Son sort décidera du mien.

ARSACE

Comment ?

ANTIOCHUS

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde à la rumeur publique.
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE
Dans quel trouble, Seigneur, jetez-vous mon esprit.

Arsace va dans la chambre de Bérénice.

ANTIOCHUS
ne m'importune plus et fais ce que j'ai dit.
Hé bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrais-je, sans trembler, lui dire, Je vous aime ?
Mais quoi ! Déjà je tremble et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance,
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans, et jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment,
Pour me venir encor déclarer son Amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire.
Ah ! Puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Retirons-nous, sortons, et sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi ! Toujours souffrir un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je déplore ?
Quoi ? Même en la perdant redouter son courroux ?
Belle Reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire,
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire

Qu'après m'être longtemps flatté que mon Rival
À ses vœux trouverait un obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen
s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.
Au lieu de me haïr, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons, c'est assez me contraindre.
Et que peut craindre, hélas, un Amant sans espoir,
Bérénice entre. Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

Bérénice
Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'Amis nouveaux que me fait la Fortune ;
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur
Pour chercher un Ami qui me parle du cœur.
etc.

Ceci ne diminue en rien la longueur de la scène, juste (à 3 vers près), mais 1° cela simplifie la présence d'Arsace, qu'on ne voit qu'une fois. Et cela confronte directement Antiochus à Bérénice.

Évidemment, cela perd de son intérêt s'il n'y a pas cette danse et cette chute à l'arrivée de Bérénice.

✪

La douceur d'Arsace. Presque un attardé mental, très naïf, très doux, très gentil, amoureux d'Antiochus. Triste aussi, poussant des petits cris quand il s'étonne. Sa voix d'ourson.

✪

J'ai besoin d'un outil pour penser les costumes !!!

✪

Le 1er acte pourrait se raconter avec juste une casquette (visière devant Arsace, visière derrière

Antiochus) et une perruque (cachée dans l'intérieur de la casquette trop grande).

À l'entrée de Bérénice, juste cette perruque (comment faire pour le dialogue entre les 2 ?), lorsqu'elle est seule son dernier texte en s'habillant entièrement.

Quid de Phénice (je l'imagine africaine, mais c'est peut-être très stéréotypé) ?

Donc, déjà dans l'acte 1, en utilisant des solutions très simples, et sans ajouter ni Gilles, ni Bisogno Benigni, il y a des points noirs.

Ça ne va pas aller en s'arrangeant.

Disposer des petits repose-accessoires sur le pourtour du tertre, très bas pour ne pas qu'ils nuisent à la vue…

Si c'est ça, ça ne peut pas être une robe ou un costume entier, juste une casquette, une perruque, un diadème, un voile une couronne de laurier, une moustache, une grappe de raisin…

Il faut donc travailler sur les attributs, des attributs individuels, mais établir à chaque fois des polarités.

Ex :

Couvre-chef.

Titus : couronne de laurier
Antiochus : couronne
Bérénice : diadème
Paulin : ?
Phénice : turban sub-saharien
Arsace : petit turban arabe.

Accessoire.

Titus : ?
Antiochus : ?
Bérénice : boucles d'oreille
Paulin : raisin
Phénice : ?
Arsace : ?

On le voit, ça ne marche pas tant que ça, la polarité en tout cas.

Ou alors il faut travailler par acte ou par scène. Je le note comme je l'ai tripatouillé pour l'instant :

1er acte :
Arsace et Antiochus : casquette qui se retourne.
Arrivée Bérénice : casquette et perruque dedans.
Bérénice et Phénice : ?
Bérénice : elle s'habille complètement.

2ème acte :
Paulin et Titus : raisins/pas raisins.
Titus et Bérénice : ?
Bérénice et Phénice : ?

3ème acte :
Antiochus tout seul : rien.
Antiochus et Titus : déplacement rapide + couronne de lauriers.
Antiochus et Arsace : ça s'accélère.
Antiochus et Bérénice : folie des déplacements.
Antiochus et Arsace : archi folie. Silhouette des personnages.

4ème acte :
Bérénice toute seule : attribut très simple.

Bérénice et Phénice : voix/Bérénice s'habille.
Bérénice et Titus : la robe. Circularité.
Titus et Paulin : voix off.
Antiochus : en costume d'Antiochus.

5ème acte :
Arsace : en costume d'Arsace.
Titus et Bérénice : le drap. Le mobile de Calder.
Titus Bérénice et Antiochus : le drap.
Les 3 séparés : la voiture, le casque, la danse.

Là-dessus, je n'ai pas tenu compte d'autres idées, plus secrètes :

Dans le noir absolu, des fois juste les mains, dès fois juste le torse, des fois, juste le sexe (mais caché entre les jambes, pour faire un sexe féminin, et pour quoi pas les fesses, ou le dos, les épaules de dos, le cou… tout ça, comme dans un labyrinthe lumineux. Et les voix qui se mêlent à ça.

Les masques sur les fesses, ça me plait malgré tout. Ou à l'arrière de la tête.

Un personnage Gilles à l'endroit, un Gilles à l'envers.

✪

BISOGNO BENIGNI : – Gilles devait finir, il m'a demandé de finir à sa place.

Ils vont partir avec leur mal de chien. Ils n'ont pas menti, il n'y a personne qui peut mesurer leur souffrance, leur chagrin, leur misère. Ils sont perdus, sonnés, K.O.

Ils vont partir chacun de leur côté, ils vont hésiter à marcher sur un pont, au bord d'une route, ils ne dormiront pas, ou ils dormiront trop, pour au moins ne voir que la moitié du jour. Ou ils s'abrutiront d'alcool, ou de sexe ou de travail, jusqu'à épuisement.

Ils seront méchants sans raison, injustes.

Ils auront envie de crever. De tuer n'importe qui. Celui qui leur dira que ça va passer, ils auront envie de le tuer avant tous les autres.

Ils se feront mal, ils ne se laveront plus, ils se casseront les phalanges contre un mur.

Ils n'expliqueront rien à personne. Comme d'un retour des tranchées ou du front.

Ils se coucheront par terre. Ils baiseront avec le premier ou la première venue.

Ils baiseront sans se protéger, en espérant la maladie.

Ils…

✪

Le Tibre en hiver le Tibre dessine le visage de
Bérénice
le fleuve de Tibre est une de ses cheveux
vu d'en haut un cheveu de la chevelure de Bérénice
vu d'en haut le Tibre c'est sa silhouette caressée par la
ville
au bord du fleuve qui reflète les maisons bercent
Bérénice
en passant sous le pont le Tibre est un de ses cheveu
les ponts des doigt qui les caressent

six doigts de ta main mutilée
ou mieux encore en passant sous les ponts du fleuve
sur sa taille tes deux mains serrées
tu aimes Bérénice te dis-tu mais tu ne lui diras plus
tu ne lui dira plus jamais rien tu ne feras que regarder
le Tibre
le Tibre ou les oiseaux se noient tu voit leur ventre
qui avance comme celui des poissons morts
lorsque tu penses à Bérénice tu n'entends pas les
oiseaux crier pourtant
tu vois une courbe du fleuve que tu n'avais pas
remarquée on dirait sa joue la joue de Bérénice
tu as vu Bérénice il y a cinq ans tu l'as vu nue un jour
après
aujourd'hui tu voudrais pouvoir marcher sur le fleuve
tes mains serrées on dirait un morceau de pierre la
pierre que les noyés au cou s'accrochent
tu t'approches de la fenêtre tout près de toi il y a des
oiseaux blancs des oiseaux noirs qui se mélangent
sur le rebord de ta fenêtre
quand tu t'assois au bord du fleuve tu défais le lit de
Bérénice
quand tu regarde l'eau c'est Bérénice déshabillée
le fleuve de Tibre en été c'est sa chevelure défaite
tu penses à Bérénice échevelée

parfois la brume cache la cache tu deviens fou tu
voudrais jeter tes yeux dans l'eau
tu es jaloux de ceux qui marchent sur les bords du
Tibre
le matin le flot des hommes sur les ponts c'est
Bérénice piétinée
il y a cinq ans il y avait bien moins de bruit un
murmure à peine un chuchotement
la première fois que tu as touché Bérénice c'était dans
un jardin pendant une alerte le soir
tu l'as embrassée sans la voir à côté des soldats
couraient
maintenant tu regardes le Tibre tu vois le visage de
Bérénice son ventre son genou plié
les rides du Tibre c'est le sourire de Bérénice
son sourire recommencé
tu regardes autour de toi il n'y a plus qu'un peu de
vin tu en prends
tu casses les chaises la table les toiles sur le mur tu
déchires tout tu voudrais étrangler le temps
le vin c'est la robe de Bérénice le mur c'est la douleur
de Bérénice la chaise en morceau dans ta main
c'est ses poignets si fin que tu tiens
le jour dans la fenêtre c'est son exil l'exil de Bérénice

.....

✪

J'avais envie depuis longtemps d'écrire des lettres d'adieu, une collection de lettres d'adieu, c'est peut-être l'occasion ?

✪

BISOGNO BENIGNI : – c'est toujours pareil avec ces tragédies romaines classiques, on ne sait jamais s'il faut les jouer en toge ou en culotte bouffante.

✪

Racine dit bien dans sa préface : si je n'ai pas fait mourir Bérénice à la fin, comme Didon meurt, c'est

parce qu'elle n'a pas couché avec Titus, qu'il n'y a rien d'irréversible.

Ce qui sous-entend qu'on ne meurt pas d'amour, mais de déshonneur.

Et je le redis, *Bérénice* est une tragédie de l'honneur, du respect de soi-même.

La question des ces jeunes gens, c'est comment se regarder dans la glace !

Ils expérimentent la question confrontés à l'amour, mais ils pourraient le faire confrontés à la guerre, à la torture.

C'est d'ailleurs ce qui renforce tout, au moins pour les deux garçons, leur courage tangible devant l'ennemi est si fragile devant leur cœur.

✪

Putain de 2ème acte !

Il y aurait bien la solution de Bérénice ultra rapide, qui ne sonne pas mal à relire l'acte en question.

……

Je pars marcher dans Toulon désert. La pluie toujours. Les mollets durs. Le port triste. Trouvé un magasin de casquettes qui m'a fait envie, j'irai demain en trouver une trop grande.

Le 2ème acte toujours, se le redire.

Paulin est un être invasif et rampant. Invasif, je le vois parler au milieu des gens. Avec ses fruits d'anti-saison, scandaleusement chers, ses cerises, ses raisins, ses fraises (120 € de fruits à compter par semaine de représentation et du boulot pour le régisseur général !) qu'il impose autant qu'il propose aux spectateurs. *Prenez ! Prenez !* Tout juste s'il ne leur écrase pas dans la bouche. Lui aussi peut parler à la 3ème personne :

Puisqu'il m'a demandé sur tout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère
Des fers de Claudius Felix encore flétri
De deux Reines, xxxxxxx, devenir le Mari ;

Et s'il faut jusqu'au bout que je lui obéisse,
Ces deux Reines étaient du sang de Bérénice.
Et il croirait pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une Reine au Lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient, dans le Lit de ses Reines,
Voit passer un Esclave au sortir de nos chaînes ?
C'est ce que les Romains pensent de son amour.
Et je ne réponds point, avant la fin du jour,
Que le Sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne lui redise ici ce que je viens de dire
(À Titus.)
Et que Rome avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

Tout cela affalé au milieu des gens.

Trouver les lignes de force (les miennes) à part cette polarité (tiens, c'est mon nouveau mot !) Titus/Paulin.

Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère ?

J'ai même souhaité la place de mon père

J'aimais, je soupirais dans une paix profonde

Trois vers qui disent parfaitement Titus.

Et puis avançant dans ma promenade, je me demande si Paulin et Bisogno Benigni ne peuvent pas être le même personnage.

Si Paulin est le médiateur de cette histoire, évidemment, c'est un peu moins foutraque que cette arrivée du frère inexistant de Roberto Benigni, c'est même prendre le risque de faire un peu bateau, mais en même temps, s'il ne perd pas le contact avec Gilles, ça peut rester fou.

Et puis, cela fait vivre de façon très indépendante et vivante ce personnage, cela m'évite de compliquer encore le bordel, ça me permet aussi de faire vivre la version (des bouts) de *Bérénice* en italien :

PAULIN
Voi m'ordinaste d'essere sincero :
s'è veduto il fratello d'un liberto
coi ferri ancora impressi nella carne
sposare due regine, et se devo, signore
fino in fondo obbedire al vostre ordine,
erano entrambe dello stesso sangue
di Berenice. E voi…

LE PUBLIC
On comprend rien.

PAULIN
Vous comprenez rien, mais si je vous dis en français de toute façon, vous ne comprenez rien non plus, c'est incompréhensible, ce que je dis à ca moment là, même moi, je ne me comprends pas.

Et puis, il est normal qu'il soit le garant de la véracité des faits puisqu'il les a vécus, cela en fait une sorte de Iago de Titus. Sauf qu'il ne l'est qu'en paroles puisque Titus le devance en parole. J'aurais peut-être du plaisir à l'humaniser et lui donner des doutes.

Et évidemment, même si c'est anecdotique, cela permet quelques jeux verbaux rigolos : *« mon nom c'est Paolino, mais cet imbécile de Racine a francisé mon nom. Bérénice c'est joli, mais Paulin ! Paulin ! « crackers Paulin crackers Paulin… dégoûté ! »*

D'autres pensées qui me sont venues, notamment la coiffe de Phénice. D'abord, un turban d'Africaine, mais ça, je crois que je l'ai déjà noté, mais par exemple dans le 4ème acte : Bérénice voit Phénice :

BÉRÉNICE
Chère Phénice.

(Elle entre dans un des deux sas)

Hé bien, as-tu vu l'Empereur ?
Qu'a-t-il dit ? Viendra-t-il ?

(Phénice sort un plateau chargé en équilibre sur sa tête. Elle traverse tout en parlant.)

PHÉNICE
Oui, je l'ai vu,
Madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme.
J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

(Phénice est entrée dans l'autre sas. On entend Bérénice de l'intérieur.)

BÉRÉNICE
Vient-il ?

(Phénice ressort avec un plateau plus chargé. Même traversée dans l'autre sens.)

PHÉNICE
N'en doutez point, Madame, il va venir.

(Phénice rentre à nouveau dans le sas.)

Vous êtes déjà là, vous n'étiez pas de l'autre côté,
vous êtes très rapide, non !

(Elle ressort avec un plateau encore plus gros, le porter sans qu'il tombe est périlleux. On voit que Bérénice est sortie avec elle.)

Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même.

(Elle prend le plateau et l'ôte de sa tête pour le donner à Bérénice.)

Laissez-moi relever ces voiles détachés
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE, *avec le plateau à la main.*
Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornements,

Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements ;
Mais que dis-je, mes pleurs ? Si ma perte prochaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus ?

PHÉNICE, *qui reprend son plateau*
pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entends du bruit, Madame, et l'Empereur s'approche.

(elle a remis son plateau sur sa tête et s'en va.)

✪

Je reprends tranquillement le déroulé des entrées et des sorties après ma réécriture :

1er acte :
⇉ Antiochus et Arsace entrent. ②
← Arsace sort, Antiochus reste seul. ❶
⇉ Bérénice arrive. (Phénice est là mais ne dit rien) ③

← Antiochus sort. Bérénice et Phénice toutes seules. ②
⇆ Bérénice et Phénice sortent.

2ème acte :

⊙ Titus tout seul. ❶
→ Paulin arrive. ②
⇉ Bérénice et Phénice arrivent. (Phénice et Paulin ne disent rien.) ④
⇆ Titus et Paulin sortent. Phénice et Bérénice restent. À la fin, elles sortent. ②
⇆ Bérénice et Phénice sortent.

3ème acte :

⊙ Antiochus et Arsace. ②
→ Titus arrive. ③
← Titus repart. Antiochus et Arsace seuls. ②
⇉ Bérénice et Phénice arrivent. (Arsace ne dit rien.) ④
⇆ Bérénice et Phénice repartent. Antiochus et Arsace. ②
⇆ Antiochus et Arsace sortent.

4ème acte :

⊙ Bérénice toute seule. ❶
→ Phénice arrive. Bérénice et Phénice. ②
⇆ Phénice laisse Bérénice avec Titus qui arrive. ②
⇆ Bérénice fuit pendant que Paulin arrive. ②
⇆ Titus et Paulin s'en vont. ⓿
→ Antiochus entre seul. ❶

5ème acte :

→ Arsace entre seul. ❶

⊙ Bérénice est seule. ❶

→ Titus entre. ②

→ Antiochus entre. ③

← Bérénice s'en va. ❶+❶+❶

✪

Je voudrais vraiment pourvoir faire des images furtives, des *cut*, il faut que je voie ça avec Nils, des fondus-enchaînés.

Pouvoir faire exister des images ou des textes uniquement pour leur valeur évocatrice, sans lien très direct avec l'histoire racontée, seulement avec l'esprit de l'histoire.

Des images dures, comme on dit un métal dur, en l'opposant à un métal mou, mais qui est métallique quand même.

✪

Phénice est une belle Africaine, et Paulin l'a toujours désirée mais elle s'est toujours refusée à lui.

(J'ai appris ça ce matin, en me parlant tout seul.)

✪

Viens de tester un début possible, qui ne me semble pas inopportun, c'est simple, c'est d'ailleurs à peur près ça que j'imagine depuis le début :

Paulin reçoit les gens, dit qui il est, pourquoi il est là, et laisse la parole à Gilles. Gilles parle des jours où il a le plus souffert dans sa vie. S'efface et Paulin revient « et maintenant, notre histoire commence. » Il jette la tente de camping par terre, Gilles se glisse dedans, conversation nocturne entre 3 jeunes gens, 2 gars et une fille. On entend une sonnerie de portable. Discussion. « — C'était quoi ? — Faut que

j'y aille. – Ça va ? C'était quoi ? — Mon père est mort. Je rentre, maintenant. — On vient avec toi. » La tente s'éteint.

C'est Gilles qui était entré dans la tente, mais c'est Paulin qui en ressort, on le reconnaît à son accent mais aussi à ses tenues toutes excentriques et en léopard…

Voilà ! Seulement, que faire après, raconter encore ? Ce n'est quand même pas un spectacle de conte…

S'appuyer sur mon roman de Bérénice ? Jouer directement ?

✪

1er acte :

⇉ Antiochus et Arsace entrent. ②
← Arsace sort, Antiochus reste seul. ❶
⇉ Bérénice arrive. (Phénice est là mais ne dit rien) ③
← Antiochus sort. Bérénice et Phénice toutes seules. ②
⇆ Bérénice et Phénice sortent.

2ème acte :

⊙ Titus tout seul. ❶
→ Paulin arrive. (?) ②
⇉ Bérénice et Phénice arrivent. (Phénice et Paulin ne disent rien.) ④
⇆ Titus et Paulin sortent. Phénice et Bérénice restent. ~~A la fin, elles sortent.~~ ②
⇆ Bérénice et Phénice sortent.

3ème acte :

⊙ Antiochus et Arsace. ②
→ Titus arrive. ③
← Titus repart. Antiochus et Arsace seuls. ②
⇉ Bérénice et Phénice arrivent. (Arsace ne dit rien.) ④
⇆ Bérénice et Phénice repartent. Antiochus et Arsace. ②
⇆ Antiochus et Arsace sortent.

4ème acte :

⊙ Bérénice toute seule. ❶
→ Phénice arrive. Bérénice et Phénice. ②
⇆ Phénice laisse Bérénice avec Titus qui arrive. ②
⇆ Bérénice fuit pendant que Paulin arrive. ②
⇆ Titus et Paulin s'en vont. ⓪
→ Antiochus entre seul. ❶

5ème acte :

→ Arsace entre seul. ❶
⊙ Bérénice est seule. ❶
→ Titus entre. ②
→ Antiochus entre. ③
← Bérénice s'en va. ❶+❶+❶

Je viens presque par hasard de relire ce que j'écrivais à 5 mois de la création du *Tour complet du cœur*, et le nombre d'idées idiotes et de naïvetés me rassure un peu.

✪

Il faudrait encore s'amuser à décliner les costumes, mais je voudrais faire des découpages, et surtout des essais pour savoir si vraiment les idées que j'ai sont applicables sur moi ou me font ressembler à un vieux travelo.

✪

Idées de ce matin sur le 2ème acte (encore et toujours). Des anciennes, des nouvelles… présentées dans l'ordre de l'acte :

Le début, il ne change pas. Toujours le fil, les tessons, Gilles qui parle, la rivière dangereuse, le balancier avec ses lauriers et son cœur battant.

Devenir Titus, c'est mettre une toge pourpre (du fil en toge ?), il se retourne.

Paulin arrive. C'est la toge de l'autre côté, qui fait une cape, en léopard, le même que le costume qu'il avait au début.

Le Ventre de Titus, pourquoi pas des fruits, au fur et à mesure que Paulin les mangera, Titus se réduira, deviendra exsangue (mouai !).

Paulin est déchaîné.

1ère grande réplique, Paulin l'écoute patiemment, à la fin « C'est fini ? Là, c'est fini ? – Pour l'instant, oui. – Je n'attendais pas moins… »

2ème grande réplique, Paulin n'en peut plus, on passe progressivement de Gilles qui joue Titus à sa voix enregistrée et c'est Paulin que joue Gilles qui s'emmerde énormément et qui commente (c'est ce qu'il se dit, mais il le dit tout haut).

Peut-être même quand il reprend la parole, il entend toujours des commentaires dans l'enregistrement « Tiens, c'est moi, ça ? Qu'est-ce que ça fait là ? »

TITUS : – Faibles… faibles… faibles…
PAULIN : – Faibles quoi ?
TITUS : – Faibles amusements […]

3ème grande tirade, pourquoi pas l'accélérer (mais là c'est en jeu pas en enregistrement.

Arrivée de Bérénice. De la musique que fait Gilles. Mais avant, retour de Gilles partagé, il parle de Titus, de ses doutes (de Gilles). C'est dur pour lui.

Rhabiller Bérénice exactement comme elle est sortie. Profiter de la fabrication musicale pour son arrivée.

Continuo musical pour la scène. Le travailler sans doute.

(Pourquoi pas le faire pendant que Titus parle, Gilles fabrique des bouts qu'il utilisera pour Bérénice. Ça peut-être lui qui nous parle au lieu de Paulin.)

Peut-être faire l'économie de la dernière tirade de Bérénice ? Ou d'une partie : 2 solutions :

[…]

BÉRÉNICE

Hé quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur ?

TITUS

Madame…

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur ? Mais quoi, sans me répondre
Vous détournez les yeux et semblez vous confondre.
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?
Toujours la mort d'un Père occupe votre esprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS

Plût aux Dieux que mon Père, hélas ! vécût encore !

BÉRÉNICE

Bérénice autrefois pouvait vous consoler.
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous persécutée,

Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs.
Vous regrettez un Père. Hélas ! faibles douleurs !
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore)
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore,
Moi, dont vous connaissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelques moments,
Moi qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous…

TITUS

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

BÉRÉNICE

Quoi me quitter si tôt, et ne me dire rien ? […]

OU

[…]

TITUS

Non, Madame. Jamais, puisqu'il vous faut parler,
Mon cœur de plus de feux ne s'est senti brûlé.

BÉRÉNICE

Hé quoi ! Vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur ?

TITUS

Madame…

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur ? Mais quoi, sans me répondre
Vous détournez les yeux et semblez vous confondre.
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?
Toujours la mort d'un Père occupe votre esprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS

Bérénice…

BÉRÉNICE

Oui.

TITUS

Hélas !

BÉRÉNICE

Parlez.

TITUS

Rome… L'Empire…

BÉRÉNICE

Hé bien ?

TITUS

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

BÉRÉNICE

Quoi me quitter si tôt, et ne me dire rien ? […]

Je crois que j'aime mieux la 2nde solution.

Continuons.

Après sa sortie, il revient (il a laissé trainer la cape de Paulin), il ramasse la cape en redisant « sortons, Paulin ! » et il sort définitivement.

Là encore de la musique, mais plutôt installée. Gilles joue tout du long de la dernière réplique de Bérénice.

✪

Courir avec le 4ème acte !

Retour du *dance floor*, petite piste qui tourne très régulièrement au centre. Pour pouvoir me dégager du 360°. Il existe, mais je n'y pense pas. D'ailleurs, cette mini piste est là aussi pour concentrer, la 1ère rencontre non avortée entre Titus et Bérénice.

Peut-être les 2 têtes de l'un et de l'autre sont les seules à apparaitre dans la lumière. Et c'est pendant cet acte que ce type de traitement des images continue avec juste des bouts de corps éclairés par un trait de lumière.

Bérénice est tellement malheureuse qu'elle rit.

La colère de Titus.

2 solutions pour la fin : celle que j'imaginais avant, Bérénice court (Scène jouée torse nu, elle plaque la robe devant elle comme une femme surprise qui se cache) Bérénice court, elle marche sur sa robe, tombe se relève et court, et retombe et se relève…

Pendant ce temps, le dôme est psychédélique et les voix de Titus et Paulin se mélangent comme dans un cauchemar hitchcockien.

La solution inverse : on reste sur Titus et Paulin. Et c'est le film de Bérénice qui court (elle marche sur sa robe, tombe se relève et court, et retombe et se relève…) qui se projette sur le dôme.

Idée farfelue, Paulin se fait passer pour le Jedi. « Grande force tu as, quitter cette femme tu peux, tu va souffrir, mais destiné à régner tu es. »

Quand même imaginer Titus et Bérénice couchés qui se parlent. (Ne serais-je pas en train de m'autopiquer le 5ème acte, et de citer le paradis du *Tour complet* ?!)

Ah oui ! Idée farfelue, mais peut-être utile si spectacle horriblement long :

BÉRÉNICE
Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, Ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui moi ? J'aurais voulu honteuse, et méprisée,

D’un Peuple qui me hait soutenir la risée ?
J’ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C’en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N’attendez pas ici que j’éclate en injures.
Que j’atteste le Ciel ennemi des Parjures.
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d’oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque Vengeur,
Je ne le cherche, Ingrat, qu’au fond de votre cœur.
Je sais que tant d’amour n’en peut être effacée.
Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
Le sang, qu’en ce Palais même je vais verser,
Sont autant d’Ennemis que je vais vous laisser.
Adieu.

TITUS
Vous ne sortirez point. Je n’y puis consentir.
Madame, il faut vous faire un aveu véritable.

Mazette ! voilà qui supprime pas loin de 100 vers.

✪

Discussion avec André hier, en vrac :

Paulin a tout du designer italien, il aurait pu dessiner ce gazon high tech.

À ses heures il y fait du mini golf.

« Autrefois mon pays s'appelait la Rome antique et ses habitants les Romantiques ! » C'est nul mais j'adore.

J'ai parlé longtemps du 6ème acte. J'ai commencé par dire en lui lisant des bouts (le fleuve du Tibre et le début de la fin dit par Bisogno Benigni) que ça pourrait finir comme ça, comme un chantier des traces de fins possibles, rêvées. En disant cela, je me suis rendu compte que finir comme ça n'était rien d'autre qu'une obligation. Attention, ça ne veut pas dire, sous cette forme, mais que que depuis le début, cette non fin de la pièce me conduit, et qu'il serait insensé de ne pas en tenir compte.

J'ai beaucoup parlé « d'insulte », de l'insulte possible qui serait faite à ces 4 gosses, et même à la jeunesse et à l'adolescence, de ne pas faire du 6ème acte le véritable enjeu de la tragédie.

✪

De la journée d'hier, épuisante et brutale, où j'ai joué devant André et pour le 2ème acte devant les gamins de 5ème, je retiens évidemment beaucoup de choses, beaucoup de sensations, et je ne suis pas obligé de les notre toutes. D'ailleurs, je sens que ce journal touche à sa fin, encore quelques soubresauts et hop ! On va passer pour l'écrit à l'écriture réelle du spectacle et au plateau.

Dans les idées qui m'ont été données, juste celle-là : après ces trois monologues de Titus dans le 2, la mise en place d'une boucle musicale, Gilles prend le temps de se changer en Bérénice et nous parle de Titus, dissipe les malentendus possibles, et dit même qu'à la fin de la scène, lorsque Titus sera sorti par l'autre côté (la scène est en ligne), ce ne sera pas par lâcheté, mais pour Bérénice.

L'idée simple aussi pour le 3ème acte de tout faire tourner autour de ce pique-nique. Si Titus boit du

blanc et Antiochus du rouge, ça suffit pour les différencier, faire disparaître Phénice. C'est Arsace qui range à la fin. Antiochus s'énerve et casse ou renverse quelque chose qu'Arsace nettoie.

Tout cela en plus de coquelicots !

Elle me caressait furieusement, mais elle n'osait pas que je la déshabille. Elle m'embrassait comme une femme perdue.

La pudeur et la sauvagerie s'équilibrent mystérieusement.

Elle m'acceptait entre ses jambes et tous les deux encore un peu habillés, nous mimions l'amour.

Deux fois dans la nuit (et à six heures d'intervalle), elle retira ma main du dessus de son sexe, quant à mon sexe à moi, sa main ne s'en approchait même pas.

✪

Une tente 2 secondes.

Une bouteille de vodka.

Mettre un casque de garde à un spectateur et lui dire tout près *I love you but you like me…*

Une lettre

Un revolver ?

Un casque audio.

Un miroir qu'on peut casser.

Cyrano de Bergerac : – Tu m'aimais. – Non. – Tu m'aimais ! – Non ! – Déjà, tu le dis plus bas – Non, non mon cher amour, je ne t'aime pas. – Et pendant ces 5 ans, il a tenu le rôle de l'ami parfait qui vient pour être drôle !

Une grosse horloge qui vient dire les heures.
Elle tourne mais entre les actes je la mets à l'heure !
(Si c'est ça, s'en servir pour faire des flash back.

Commencer le 2ème acte par les pièges à loups.
(tout le texte des amis est sur cette chorégraphie dangereuse).

Les raisins. Les fruits hors de prix.

La question est : comment nous tenir en haleine pendant le 2ème acte ? Et comment témoigner du chemin de pensée de Titus, en tout cas que ce soit lui qui nous tienne en haleine ?

Se souvenir de mes idées pour la fin du 2 une ligne, juste une traversée.

Le continuo musical pourrait aider.

Les fils ?

Coquelicots.

Chaussures aimantées.

Un glaive.

Un sabre de samouraï.

Une tournette.

Une boule à facette.

Un grand drap.

Les images des entractes.

Le cerceau enflammé.

Exprimer le bord du vide, le désir de mort.

Comment exprimer le désir de souffrir ? Je veux souffrir. Autrement que par la répétition et l'abrutissement ?

C'est presque un poème :

Quatre-vingt-un seigneurs

trente-et-un princes
quarante et une dames (sur leur trente-et-un)
douze hymens
sept transports
soixante-huit cœur
vingt-deux soins
trente-six pleurs
vingt-sept hélas
vingt-quatre adieux
vingt-trois cruel(le)s
dix-neuf larmes
soixante-deux amours.

✪

Imaginons le début du 2, pas pour le jouer comme ça, mais pour sa charpente minimale :

TITUS
A-t-on vu de ma part le Roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attends ?

PAULIN
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS
Que fait la Reine Bérénice ?

PAULIN
Elle sortait, Seigneur.

TITUS
Trop aimable Princesse !

PAULIN
Vous la plaignez ?

TITUS
La suite s'en va. Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
……
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère ?

PAULIN
N'en doutez point, Seigneur, soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son Impératrice.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

TITUS
Hélas ! À quel amour on veut que je renonce !

PAULIN
Cet amour est ardent, il faut le confesser.

TITUS
Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,

On se trompe parfois d'ami. D'amour aussi mais c'est moins grave.

Le premier acte s'appelle l'aveu. Le second, le courage affreux.

Index

Pourquoi ce dialogue sur la tristesse 4
L'évidence de la tristesse. 4
Méthode 5
Des images fondamentale 8
Ouvrir de grands chantiers ! 9
Ce matin, sur une route de Bretagne 10
C'est l'hiver et il neige. 11
Quando la sera scivolo su di noi 12
Réécouter le texte 14
La question du vers 14
En relisant la première version 15
Le 6ème acte ! 16
Être tout seul, c'est parler. Mais écouter ? 17
5 ans ! 19
Pourquoi Antiochus tutoie-t-il Arsace 22
Mais quelle fin ? 24
Je ne peux pas penser sur rien 24
Il faudrait que je relise d'autres tragédies de Racine 25

Les grandes tragédies classiques sont interprétées la plupart du temps par des acteurs d'expérience 31
En relisant *Andromaque* 35
Et puis aussi 35
Oreste 36
J'ai mendié la mort 36
C'est difficile le chagrin. 36
Les Grecs étaient partis 37
Et des Rives de Pont aux Rives du Bosphore 38
Les Grecs étaient partis 48
La fin du courage 51
Lorsque je cherche à me souvenir 52
À chaque contrariété 52
Je dispose des pièges à loup 53
Des jeunes gens 53
Le malheur de ces jeunes gens 54
Des vers d'Iphigénie 55
Les Grecs étaient partis 59
Ça et là sur les arbres il subsiste des feuilles 62
Vercelletto et le destin 63
Palimpseste 65
Haïku de la nuit du 25 au 26 ma 84
Il serait temps que je commence à m'interroger 89
En écoutant Bachelard 98

J'ai pris Racine 99
Évidemment 138
C'est le 3ème jour que je ne mange que du raisin 140
Parenthèse 147
La jeunesse règne sur le monde 149
Antiochus avait toujours détesté son prénom 150
Barthes 150
Une idée de début 151
Faisons le point 152
Antiochus avait toujours détesté son prénom 153
Pendant la pause 164
La jeunesse ne m'a pas été offerte 165
Si hymen est un problème, que dire de Comagène 166
Il retire le canon du revolver de sa bouche 171
J'ai même souhaité la place de mon père 176
Je n'ai jamais éprouvé beaucoup d'amitié pour moi-même 177
Chiffres 179
On se trompe parfois d'ami 180
Ça me rappelait quelque chose… 189
Aujourd'hui au Quai des Rêves 203
La sincérité paradoxale 203
Un accordéon 208
Des costumes 209
Trop tôt pour l'inventaire 209

Je me suis trahi....212
Ils se sont couchés tous les deux sous le drap....213
Au milieu des gens heureux, le drame....217
J'ai fait trois enfants....218
Trouvé dans un blog d'ados....222
Je ne vois que ce pique-nique....224
Jalons....231
Et si Bérénice s'habillait comme ça ?....232
Nouvelle relecture....233
Gilles est assis sur le tertre et parle de ses lâchetés....234
C'est difficile la liberté....235
Gilles se suspend....236
Si j'étais une femme....236
Il faut que je recommence à courir sans walkman....237
En vrac....243
Après un footing avorté....250
Ils vont partir avec leur mal de chien....264
Le Tibre en hiver....265
Racine dit bien dans sa préface....268
Putain de 2ème acte !....269
Idées de ce matin sur le 2ème acte....282
Courir avec le 4ème acte !....289
Elle me caressait furieusement....294